

Le Samedi

VOL. X. No 50
MONTREAL, 13 MAI 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

GALERIE ARTISTIQUE



COQUETTERIE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR : LOUIS PERRON

ABONNEMENT : UN AN, \$2.50 ; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs-Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 13 MAI 1899

CE DONT ELLE AVAIT LE PLUS BESOIN



Elle. — J'ai entendu dire que M. Pafin possédait plus d'argent que d'intelligence?

Lui. — Il en a besoin aussi pour mener à bien son affaire.

Elle. — Quelle affaire?

Lui. — Il cherche une femme.

L'AMOUR

(Suite)

L'amour est une puissance nullement indisponible. Il donne, comme toute autre force naturelle, une prise à la volonté, à l'art, qui, quoiqu'on en dise, le crée très facilement, et facilement le modifie par les milieux, les circonstances extérieures et les habitudes. — MICHELET.

x

L'amour est un état de guerre continue; c'est pour cela sans doute que les termes qui sont le plus en rapport avec lui sont tous militaires: amour vainqueur, amour vaincu, amour invincible, conquête des cœurs, cœurs indomptés, subjuguement d'un cœur. — MME NECKER.

x

L'amour est un commerce orageux qui finit toujours par une banqueroute, et c'est la personne à qui on fait banqueroute qui est déshonorée. — CHAMFORT.

x

L'amour est comme les maladies épidémiques: plus on les craint, plus on y est exposé. — CHAMFORT.

x

L'amour est l'affaire d'une danseuse, le rêve d'une artiste, la vie d'une cantatrice. — LEMONTEY.

x

L'amour est la participation du fini à l'infini qui crée.

ALP. TOUSSENET.

x

L'amour est l'agitation de la vie; l'amitié en est le repos.

MME COTTIN.

x

L'amour est une admiration qui ne se lasse pas. — BALZAC.

Pensées recueillies par

(A suivre) J. BOURBONNIÈRE.

La politique est devenu l'art subtil de jouer avec des idées ou des mots, comme le jongleur avec des couteaux ou des boules. — J. DELAPOSSÉ.



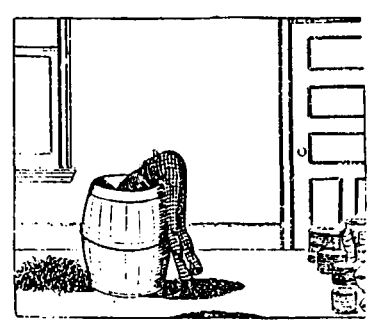
I

Mme Connaitout — J'ai eu une bonne idée de soulever ce baril avant de commencer à emballer ma porcelaine; le fond est complètement parti. Je vais aller dire à l'épicier de m'en envoyer un autre.



II

Mr Connaitout — Le diable emporte les femmes! Marie m'a dit qu'elle emballerait la porcelaine et elle n'y a pas encore touché. C'est une besogne de deux heures et nous devons partir dans quatre. Je vais le faire moi-même, alors, et je la ferai rougir de sa négligence!...



III

... Elle doit avoir commencé l'emballage, car il y a de la paille au fond...

ECHOS DU PARC SOHMER

M. Lajoie. — Ah... vous voilà, vous! comment va? Pouvez-vous me dire la différence qu'il y a entre l'Arche de Noé et l'absinthe Pernod?

Le rédacteur du Samedi (justement interloqué) — Ma foi non.

M. Lajoie. — Ne cherchez pas. La différence qu'il y a entre l'Arche de Noé et l'absinthe, c'est que la première a sauvé nos pères et que la seconde perd nos fils.

(Pernod fils, pour les lecteurs du... un de nos plus estimés mais plus soporifiques confrères).

Et l'on entendit le bruit produit par des pas précipités, c'était l'infortunée victime du plus célèbre de nos faiseurs de calembours qui prenait la fuite.

UNE MERVEILLEUSE DÉCOUVERTE

Le patient (remettant son paletot après avoir pris rendez-vous avec le dentiste pour deux heures de tortures le mardi suivant) — J'ai un plan pour le plombage des dents. Cela nécessite un petit travail dans l'arrangement des détails, mais je pense que c'est une grande invention.

Le dentiste. — Qu'est-ce?

Le patient. — Les dents pour être plombées devront d'abord être extraites. Le plombage pourra ensuite être fait sans douleur pour le patient, et il ne s'agirait plus que de trouver un moyen pour replacer les dents convenablement.

POPULATION FLOTTANTE

L'étranger. — Il ne paraît pas que cette ville ait une population de vingt-cinq mille habitants comme vous me l'avez affirmé.

Le résident. — Ce n'était pas tout à fait l'état ordinaire quand nous avons fait le recensement; le cirque était en ville.

L'AFFAIRE, PARTOUT

Madame Bouleau (à une dame qui, dans un char de la rue St Denis, fait mine de lui céder sa place). — Oh! chère madame, veuillez rester assis.

Madame Rouleau — Ça n'est pas d' refus.

(Pour les lecteurs de la feuille ci-dessus: Esterhazzi et Dreyfus.)

EXTRAORDINAIRE

Boulingrin. — Oui, le paquebot a coulé et notre pauvre ami Gaston s'est noyé...

Gorenhot. — Pas possible!... un garçon qui avait une si belle santé!

GRAVE QUESTION

Le petit Henri. — Maintenant, papa, j'ai besoin de vous poser une question.

Le père (fermant son livre et regardant gravement son fils). — Parle, mon enfant.

Le petit Henri. — Mon père, si les singes portaient des chaussures dans leurs pattes de devant, est-ce que ce seraient des gants?

SOUVENIR DE L'OPERA FRANÇAIS

Premier monsieur (au monsieur placé devant lui). — Pardon, monsieur, mais ne voudriez-vous pas demander à votre femme d'ôter son chapeau, je ne puis voir la scène?

Second monsieur (bas). — Demandez-le lui vous-même, s'il vous plaît; vous ne la connaissez pas comme je la connais.

PEINE INUTILE

Le visiteur. — Henri, aimes-tu bien ton nouveau petit frère?

Henri. — A quoi cela peut-il servir? Il ne le saurait même pas si je l'aimais.

VICTIME DU PROGRÈS

Rouleau. — On vient de transporter ce pauvre Taupin à l'hôpital. Il est bien bas.

Bouleau — A-t-il éprouvé un accident?

Rouleau — Il a vu passer un automobile à l'épouvante et il est sorti dans la rue brandissant son chapeau en avant de la voiture pour l'arrêter.

CE QU'IL ÉTAIT



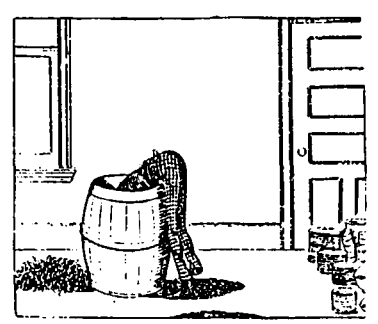
I

Mme Connaitout — J'ai eu une bonne idée de soulever ce baril avant de commencer à emballer ma porcelaine; le fond est complètement parti. Je vais aller dire à l'épicier de m'en envoyer un autre.



II

Mr Connaitout — Le diable emporte les femmes! Marie m'a dit qu'elle emballerait la porcelaine et elle n'y a pas encore touché. C'est une besogne de deux heures et nous devons partir dans quatre. Je vais le faire moi-même, alors, et je la ferai rougir de sa négligence!...



III

... Elle doit avoir commencé l'emballage, car il y a de la paille au fond...

CE QU'IL ÉTAIT — (Suite)



IV

... Je crois qu'il aurait mieux valu la laisser faire elle-même. C'est un travail trop dur pour un homme. Voilà deux heures que je travaille et il y en a encore !...



V

... Enfin ! j'ai fini. Je vais lui compter cela lorsqu'elle arrivera ; m'avoir forcé à faire un pareil travail !...



VI

... Je voudrais bien savoir si c'est pesant ou non ?... Mais... je puis très facilement le soulever !... Ciel ! Qu'y a-t-il ? On dirait que la porcelaine s'en va dans le fond du baril !...



VII

... Pour l'amour du ciel ! Voilà un satané baril qui n'a pas de fond !

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES
DDXXXV

LES VIEUX CHATS

Comme ils sont tristes, les matous,
De n'être plus sur les genoux
Qui leur faisaient un lit si doux ;

Qu'ils regrettent les longues veilles
Où les doigts secs des bonnes vieilles
Tinquaient leurs frêles oreilles ;

Lorsque assises au coin du feu,
En rêvant au beau hussard bleu
Qui reçut le premier aveu.

Les tricoteuses de mitaines
Évoquaient les amours lointaines,
Le temps heureux des prétentaines,

Alors les minets adorés,
Arquant leurs dos gras et fourrés,
Prenaient des airs enamorés ;

Ils avaient des façons béates
De se lustrer au bout des pattes
En rêvant aux mignonnes chattes ;

Ou comme des sphinx accroupis,
Ils ronronnaient sur les tapis,
Laisant aux rats de longs répit.

Fi des rats malins ! Les maîtresses
Leur faisaient de longues paressees
Pleines de lait et de caresses.

Le bon mou qu'on allait manger
Cuisait avec un bruit léger.
Fallait-il donc se déranger ?

Mais, ô revers inévitables !
Des héritiers peu charitables
Ont proscrits les chats de leurs tables.

Les voilà bohèmes ; souvent,
Par les nuits de neiges et de vent,
Ils grelottent sous un auvent ;

Ombres étiques et funèbres,
Ils profilent dans les ténèbres
Leurs dos échancrés de vertèbres ;

Et quand ils voient passer, en bas,
De bonnes femmes à cabas,
Qui trottent menu d'un air las,

Le bon goût des crèmes sucrées,
Où trempaient les croûtes dorées,
Revient à leurs lèvres sevrées.

Et les vieux chats, d'un air dolent,
Hantés par un cruel relent,
Font le gros dos en miaulant.

RAOUL GINESTR.

ARRIÈRE-SAISON

La douceur humide de cette fin d'automne a trompé les arbres. Quelques-uns se mettent à reflurir. Un prunier, dans l'allée de la vigne, s'est habillé de blanc depuis hier, et, sur l'aubépine, à côté des baies rouges, du "pain d'oiseau" déjà mûr, un bouquet blanc a éclaté ce matin. L'effet en est inquiétant, presque douloureux, à côté de la décomposition déjà avancée des feuillages et des herbes. L'impression de décadence s'aggrave presque, à regarder ces fleurs condamnées à mourir de mort violente, demain, cette nuit peut-être, à la première gelée.

Ce sont, paraît-il, des arbres atteints déjà, déséquilibrés par la maladie, qui se laissent aller ainsi à la douceur de vivre un second printemps. Les autres se ferment prudemment, se réservent ; eux n'ont pas le temps d'attendre. Tant pis si cette revie d'une heure épuise leur sève, hâte leur fin de quelques jours... Ils mourront couronnés, parés de leur livrée d'amour...

EMILE POUVILLON.

Pessimistes, alarmistes : les agités de l'opinion.—G.-M. VALTOUR.

UN AVOCAT QUI FUT QUINAULT

Un vieux peintre comparaisait comme témoin dans une affaire. L'avocat de la défense essayait, naturellement, de l'intimider.

L'avocat.—Vous êtes Jean Labrosse ?

Le témoin.—Oui, monsieur.

L'avocat.—Êtes-vous ce Jean Labrosse qui a été condamné à vie, pour vol à main armée ?

Le témoin.—Non, monsieur.

L'avocat.—Vous êtes peut-être le Jean Labrosse qui a été condamné, il y a quelques années, à deux ans de prison pour vol ?

Le témoin.—Je ne suis pas ce Labrosse, non plus, monsieur.

L'avocat.—Avez-vous déjà été en prison ?

Le témoin.—Oui, deux fois.

L'avocat (rayonnant).—Et combien de temps la première fois ?

Le témoin.—Un après-midi, monsieur.

L'avocat.—Un après-midi ! Et la seconde fois ? Sachez que vous devez dire la stricte vérité, car vous êtes sous serment. Si vous n'avez été en prison que pendant un temps si court, qu'avez-vous donc fait ?

Le témoin.—J'avais été blanchir la cellule d'un avocat qui avait fraudé ses clients.

L'avocat ne fit pas de plus amples questions sur ce sujet brûlant.

RIEN, ABSOLUMENT RIEN

Mme Bouleau.—Mais cette fille est-elle honnête, peut-on avoir confiance en elle ?

Mme Rouleau (l'ancienne maîtresse de la fille).—Oui, vous n'avez pas besoin de vous alarmer le moins du monde ; tout le temps qu'elle est restée avec moi elle n'a jamais rien pris — pas même les conseils que je lui donnais sur la manière de faire toute chose.

LAJOIE vs. LAVIGNÉ

M. Lajoie.—Quelle différence établissez-vous entre le fleuve St-Laurent et une église ?

M. Lavigné.—Ma foi, je ne le sais pas !

M. Lajoie.—Ajoutez que pour bien goûter le sel de celui-ci il faut parler allemand ou du moins en avoir l'accent.

M. Lavigné.—Oh ! alors, je m'avoue vaincu.

M. Lajoie.—Eh bien, la différence, c'est que dans le fleuve St-Laurent, il y a beaucoup d'eau et seulement un peu d'eau (bedeau) dans une église.

Le cheur des amis.—Horreur ! Horreur !

LA RAISON POURQUOI

Le maître.—Maintenant, Tommy, dis moi pourquoi le diamant est si précieux ?

Tommy.—C'est parce que tant de femmes veulent en avoir qui ne le peuvent, je suppose.

A UN POINT DE VUE DIFFÉRENT

Taupin (s'escrimant des mâchoires sur un gâteau confectionné par sa femme).—Je voudrais bien être une autruche.

Mme Taupin.—Je le voudrais aussi, j'aurais au moins quelques plumes pour mon chapeau.

LA RAISON

Bouleau.—Taupin semble être extrêmement aimé partout où il va.

Rouleau.—Oui, en vérité. Il a très peu à dire sur ce qu'il a fait et il parle à peine de ce qu'il se propose de faire.

LES DEUX AMIS

Un fat, fort content de sa figure, conduisait dans une maison un jeune homme de sa connaissance, dont la physionomie peu spirituelle ne prévenait pas en sa faveur. Croyant faire un trait d'esprit, il dit, en présentant son ami à la société : " Je vous présente Monsieur, qui n'est pas aussi bête qu'il le paraît.—C'est, Mesdames, répondit incontinent le jeune homme, la seule différence qu'il y ait entre nous deux." Pour le coup, le fat fut pleinement convaincu de ce qu'il avait tout d'abord avancé.

CE QU'IL ÉTAIT — (Suite et fin)



VIII

Mme Connaitout (entrant).—Je suis allée commander un autre baril... Mais, bonté divine ! qu'as-tu fait ? Toutes les assiettes cassées ? Tu ne veux pas me dire que tu as emballé la vaisselle dans un baril sans fond, hein ? Tu n'es pas assez...



IX

Mr Connaitout (sortant à petits pas de la salle, pendant que sa femme recommence à nouer l'emballage).—C'est précisément ce que je suis !...
Mme Connaitout.—Tu es quoi ?
Mr Connaitout (très piteusement).—Mais justement ce que tu penses que je suis !

NOUVEAU PROCÉDÉ CAPILLAIRE



I

D'aucuns prétendent que pour se raser, ou se couper les cheveux, il est nécessaire d'avoir au moins une chevelure et de la barbe.



II

Vous allez voir que ça n'est pas absolument nécessaire... Voici mon ami Lejoie...



III

... sous l'influence d'un blaireau et du savon moussieux, il vient de se confectionner une tignasse très respectable.

—A cause ?
—Elle gêne.
—Quoi ?
—La circulation.
—De qui ?
—Des passants ?
—Quels passants ?
—Les passants qui passent, parbleu !
—Il n'en passe pas.
—Il pourrait en passer, riposta le marchand de tabac, une certaine aigreur dans la voix ; et, d'ailleurs, ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Un fait est : cette guérite n'a plus d'utilité, elle encombre la voix publique, il convient donc de l'enlever au plus vite vite.
Le commandant était un homme plein de bon sens.
—Eh bien ! enlevez-la, dit-il.

PRINTEMPS

Voici qu'enfin il va venir,
Empanaché de feuilles vertes,
Le printemps qui doit réunir
Nos lèvres si longtemps désertes !

Voici que dans le frais éveil
Les arbres s'astrotent de roses,
Que les careasses du soleil
Mettrons des frissons dans les choses !

Que les oiseaux dans les buissons
Auront des gloses sans pareilles,
Que l'air sera plein de chansons,
Et de bourdonnements d'abeilles !

Que les grands lacs seront plus bleus
Dans des ivresses de lumière,
Et sembleront un peu des cieux
Descendu pour nous sur la terre !

C'est là que vous me rejoindrez,
Dans ces naissantes allégresses,
Dans ces parfums que vous rendrez
Plus doux et plus pleins de careasses !

Dans l'enchantelement des sentiers,
Radiantés de rosée.

J'embrasserai vos petits pieds
Qui vers moi vous auront portés !

Nous nous en irons par les fleurs,
Nos deux mains l'une en l'autre enlôcées.
Comme elle envahira nos cœurs
La fraîche innocence des choses !

Comme ils battront éperdument
Dans ces divines harmonies,
D'un seul et même mouvement,
Dans leur soif d'amours infinies !

Pour nos yeux ravies ce seront
Des inoubliables féeries,
Et les amandiers vous feront
Des ombrelles toutes fleuries !

Le ciel mettra des rehauts bleus
Parmi les blancheurs entr'ouvertes,
Et les fenilles, tout autour d'eux,
Comme un rang de dentelles vertes !

Et parmi toutes ces splendeurs
Vous serez, ô ma bien aimée,
Comme la fleur même des fleurs,
Comme leur merveilleuse tée !

EMMANUEL SMITH.

LA GUERITE

Mon vieux camarade La Brige, qui s'attache, depuis de longues années, à la rédaction d'une *Flore des beautés de l'Administration française sous le second Empire et la troisième République*, me conte l'histoire suivante, touchante au plus haut point, d'une guérite abandonnée que personne ne voulait recueillir. Il prétend qu'elle n'est pas nouvelle. Elle l'est pour moi ; elle le sera donc pour bien d'autres. La voici :

Une petite ville de province, chef-lieu de brigade militaire depuis des temps immémoriaux, et que nous appellerons Bouzainville, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, possédait, entre autres curiosités, un général, un factionnaire et une guérite. Il arriva, par suite d'une décision ministérielle, que le général reçut son changement de résidence et s'en fut sous d'autres cieux, en emmenant son factionnaire. La guérite demeura donc seule, ouverte, comme la bouche d'une femme qui bâille d'ennui, à la silencieuse tristesse d'une rue où — remarquez ceci ! — il ne passait pas vingt personnes par semaine.

C'est très bien.

Onze ans s'écoulèrent.

Un jour, le Conseil municipal qui présidait aux destinées de Bouzainville songea brusquement que la guérite gênait la circulation en créant de l'encombrement. — Il s'en émut, comme de raison, et, ayant voté par acclamations la déchéance d'un état de choses préjudiciable — ô combien ! — aux intérêts de la cité, il délégua au commandant de place une ambassade de quatre messieurs honorablement connus : Tinèthe, le bonnetier, Oscar, le coiffeur, Troude, l'épicier en gros, et Venne, le marchand de tabac. Ce dernier avait reçu du Ciel, en naissant, le don précieux de l'éloquence. Ce fut lui qui prit la parole.

— Monsieur le commandant de place, dit-il, nous venons au sujet de la guérite !

— De la guérite, fit l'intorpellé. Quelle guérite ?

— La guérite du général.

— Quel général ?

— Le général qui commandait la brigade, quand la brigade avait son siège à Bouzainville.

— Il est parti, il y a onze ans !

— Oui, mais sa guérite est restée ! ça ne peut pas durer davantage.

C'était bien là que ces messieurs l'attendaient. A ces mots :

— Enlevez-la vous-même, répliquèrent-ils à l'unisson.

— Moi ? fit le commandant. Pourquoi moi ?

— Parce qu'à vous seul appartient le droit d'enlever une guérite qui est la propriété...

— De la Ville.

— Non !... de la Place ; ce qui n'est pas la même chose.

— Vous vous trompez.

— Du tout.

— Si.

— Non. C'est vous-même qui êtes dans l'erreur.

Le visage du commandant de place se colora instantanément d'un violacé de mauvais augure.

— Monsieur, dit cet homme valeureux, j'ai cinquante quatre ans d'âge, trente cinq ans de service, trois blessures et onze campagnes. J'ai donc la prétention de savoir ce que je dis...

— Je vous ferai remarquer...

— ... Et ce que je fais.

— Mon Dieu...

— Quand vous aurez fini, je vous demanderai la permission de placer un mot.

— Mais...

— Un seul !... Vous voulez bien ?... Bon ! Je vous répète qu'une guérite est propriété communale au même titre qu'une borne-fontaine, est-ce clair !

— C'est clair, mais ce n'est pas exact. Une guérite fait partie du matériel de la guerre, comme une prolonge ou un caisson ; à preuve qu'il n'y a pas de guérite où il n'y a pas de soldats.

— Oui ; solement, quand un régiment passe d'une garnison à une autre, il emporte ses prolonges, qui lui appartiennent, et laisse sa guérite qui ne lui appartient pas.

— Il ne la laisse pas, il la cède !

— A qui ?

— Au régiment qui doit le remplacer ; à charge par le régiment qui le remplace, lui, de lui céder la sienne en échange. C'est de la mutation de fournitures, pas autre chose.

Ça pouvait durer longtemps.

— Résumons-nous, dit l'officier, vous voulez que j'enlève cette guérite ?

— Oui.

— Vous y tenez !

— Nous y tenons.

— Absolument !

— Absolument.

— Bon ! Eh bien ! je ne l'enlèverai pas. Est-ce que vous vous fichez de moi ?

— Mais...

Lui s'emporta.

— Il suffit ! cria-t-il. Voilà cinquante-quatre ans que je suis un honnête homme ; ce n'est pas

NOUVEAU PROCÉDÉ CAPILLAIRE



IV

Il continue et voilà une barbe de fleuve qui vient s'ajouter à la perruque.



V

Tout est terminé et, pendant quelques minutes, notre ingénieux ami aura eu l'illusion d'être l'homme le plus chevelu de tous les Canadas.

LE SOIR D'UN BEAU JOUR



Grandjoulot (soliloquant).—Pour un bon dîner, c'était un bon dîner!... Mais, ces petits fossés noirs qui traversent la route... Je me demande pourquoi? Quel travail pour se rendre chez soi!

aujourd'hui que je changerai. Vous pouvez vous retirer: je suis votre serviteur. J'ai trop la fierté de mon passé pour aller le compromettre au déclin de ma carrière, et m'exposer à me faire poursuivre par les Tribunaux militaires en détournement de gaérite.

L'entretien prit fin sur ce mot, et la délégation se retira. Mais le cas avait trop d'importance pour que le Conseil municipal, battu, se déclara content pardessus le marché.

Par le double intermédiaire du sous-préfet, il adressa au Président de la République, qui en saisit le président du Conseil, un rapport circonstancié où se voyaient énumérées, en rhétorique de complainte, les innombrables calamités résultant pour Bouzainville du maintien de la guérite atandonnée, et qui mettait l'autorité supérieure en demeure de se prononcer sur la propriété d'icelle.

L'autorité supérieure, en la personne du ministre de l'Intérieur et en celle du ministre de la Guerre, se déclara incompétente et se retrancha prudemment derrière l'administration des Domaines, qui, de son côté, ne voulut rien entendre, arguant que les guérites n'étaient pas de son ressort. Enfin, Malherbe vint!... Le Conseil d'Etat, appelé à statuer, rendit un arrêt plein de sagesse qui, à la fois, donnait raison et tort à la municipalité de Bouzainville et blâmait, tout en l'approuvant, l'attitude du commandant de place; laissait, il est vrai, à la ville, le soin d'enlever la guérite et de la transporter à ses frais, en un chantier lui appartenant, mais imputait à la place les frais de location et de garde du dit chantier: en tout huit cents francs par an.

Ce n'était pas cher.

Qu'est-ce que quarante louis, en effet, dans un budget annuel de trois milliards et demi!

GEORGES COURTELINE.

HISTOIRE D'UN JEUNE PÈRE ET D'UN GROS BÉBÉ

Ceci, c'est l'histoire d'un jeune père.

Le bébé était son premier, et il voulait le peser, naturellement.

—C'est un véritable Jumbo! s'écria-t-il. Où sont les balances? Clémentine!

La servante chercha, en trouva une vieille paire, et l'orgueilleux père se chargea de l'opération.

—Je vais l'essayer à 8 livres, dit-il en glissant le poids sur le bras de la balance jusqu'à la ligne marquée 8.

—Cela n'est pas suffisant, je m'en doutais. Elle pèse beaucoup plus que cela.

Il glissa le poids encore un peu plus loin.

—Ciel! dit-il, elle pèse plus que 10 livres... 11... 12... 13... 14... est-ce possible?

Il mit alors le bébé dans la balance et la balance pencha, et il se reposa un moment.

—Le plus gros bébé que j'aie jamais vu, s'écria-t-il orgueilleusement.

—15½, 16. Cette balance ne peut pas la peser. Voyez, 16 est le dernier cran et elle l'enlève comme une plume!

Allez me chercher une balance chez l'épicier. Je parierais \$10 qu'elle pèse au dessus de 20 lbs. Et il courut dans la chambre en criant:

—Louise, elle est le plus gros bébé de tout le pays, elle pèse au-dessus de 16 lbs!

—Mais, lui demanda la jeune mère, qu'as-tu pris pour la peser?

Lui.—Parbleu, la balance qui est dans la cuisine!

La jeune mère (riant aux éclats).—Mais, mon pauvre Henri, cette balance-là ne pèse que jusqu'à 16 onces; apporte-moi le bébé.

(L'heureux père est parti, enfonçant son chapeau sur l'oreille. Il n'en est pas encore consolé.)

IL REVENAIT A LA VIE

Mme Patrick.—Bonjour, madame Penoute. Comment est votre mari, ce matin?

Mme Penoute.—Merci, je pense qu'il est un peu mieux, il est resté debout pendant une heure, hier, et il a un peu d'appétit. Il a mangé une couple de cotelettes, un pâté de veau, deux morceaux de pudding aux pommes et un morceau de fromage. Je pense bien que demain il sera capable d'avaler quelque chose de substantiel.

ELLE NE SAVAIT PAS COMMENT

Le maître.—Comment se fait-il que je vous ai vue dans la cuisine, traitant vos amis avec mes meilleurs cigares?

Marie.—Je ne peux pas vous le dire, monsieur, sur ma vie, car j'avais pris soin de boucher le trou de la serrure.

UNE IMPASSE

Oncle Jacques (donnant un sou à son jeune neveu pour sa tirelire).—Souviens-toi, mon garçon, que si tu prends soin des sous, les piastres prendront soin d'elle-mêmes.

Le jeune neveu (d'un air rêveur).—C'est bien ce que je fais, mon oncle, je prends bien soin des sous, mais aussitôt qu'ils deviennent des piastres, c'est papa qui les soigne à son tour, et je ne les revois plus.

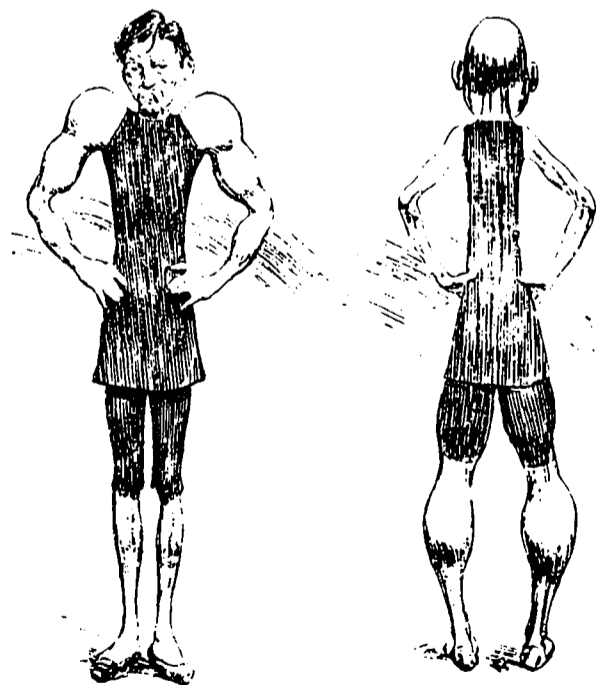
COMMENT FAISAIT-IL?

—Comment pouvez-vous faire pour trouver votre chemin sur l'océan? demandait une dame à un capitaine de vaisseau.

—Mais avec la boussole, madame; l'aiguille est toujours tournée vers le nord.

—Oui, je sais; mais comment faites-vous quand vous désirez aller au sud?

COMMENT ON SE FAIT DU MUSCLE



I

Ce monsieur-là, qui demeure tout en haut de la rue St-Denis, presque au Pôle Nord, descend en ville cinq à six fois par jour, en char électrique et, naturellement et faute de place, suspendu aux straps bien connues. Voyez ses bras!

II

Celui-ci, qui habite à Lachine, fait chaque jour le tour de l'île de Montréal en bicyclette. Voyez ses jambes!

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHEUMAT.

CONCOURS DE BÉBÉS

(Pour conditions et règlements, voir page 22)



No 97.



No 98.



No 99.



No 100.



No 101.



No 102.



No 103.



No 104.



No 105.

CONCOURS DE BÉBÉS — (Suite)



No 106.



No 108.



No 109.



No 110.



No 107.



No 111.



No 112.



No 113.



No 115.

CE QUI REND GRACIEUSES LES DEMOISELLES



Mlle Vieuxcombre. — C'est décidément très gracieux, une femme à bicyclette ! Je crois que je vais me décider à en avoir une, moi aussi.

SONNETS GASTRONOMIQUES

LES CÈPES

Dans son œuvre aux grosses couleurs,
Paul de Kock dit : " Vivons les crêpes !"
De son côté, l'auteur des *Guêpes*
Dit : " Vivons la mer et les fleurs ! "

J'ai mes goûts comme ils ont les leurs :
Je franchirais forêts et steppes
Pour savourer un plat de cèpes,
Mais de Bordeaux, et non d'ailleurs.

Vivent les cèpes ! Ma narine
Croit les sentir dans la bassine
Pleine d'huile et d'ail haché fin.

O saveurs ! ô douceurs ! ô joies !
De la terre ce sont les foies,
Et par eux renaît toute faim !

CHARLES MONSELET.

LE ROMAN DU MARIAGE

I

ÉPOUSEZ UNE JEUNE FILLE PAUVRE

La jeune fille pauvre sera douce, croyante, initiée et surtout neuve de cœur.

Tout le reste est secondaire.

Pour commencer par le point qui touche le plus aujourd'hui : la fortune, je dois dire que je n'ai jamais vu une fille riche qui fût docile. Presque toutes, dès le lendemain, dévoilaient des prétentions infinies, surtout celle de dépenser selon leur dot et au-delà. Tel qui se croyait enrichi s'est trouvé réellement pauvre, obligé de se jeter dans les hasards de la spéculation.

J'ai osé, il y a douze ans, formuler cet axiome, vérifié de plus en plus.

— Si vous voulez vous ruiner, épousez une femme riche.

Il y a là un danger plus grand que de perdre sa fortune, c'est de se perdre soi-même, de changer les habitudes qui vous ont fait ce que vous êtes, qui vous ont donné ce que vous avez de fort et d'original. Avec ce qu'on appelle un bon mariage, vous deviendrez quelque chose comme l'appendice d'une femme, une manière de prince-époux, ou le mari de la reine.

Une belle et très belle veuve, tout aimable et de bon cœur, disait à quelqu'un :

— Monsieur, j'ai cinquante mille livres de rente, des habitudes paisibles, point mondaines. Je vous aime et je ferai ce que vous voudrez... Vous êtes mon ancien ami, me connaissez-vous un défaut ?

— Un seul, madame : vous êtes riche.

— Quoi ! la richesse est-elle un crime ?

— Non. Tout ce qu'on veut dire ici, c'est que la femme qui arrive au ménage plus riche que le mari est rarement initiée. Elle ne prendra pas ses idées, sa manière de vivre et ses habitudes. Elle imposera les siennes ; de l'homme elle fera sa femme, où la dispute commencera. L'insensible et doux mélange des deux vies ne se fera pas. La greffe par approche sera impossible. Il n'y aura pas de mariage.

Plus pauvre au contraire, la femme est riche de bonne volonté. Elle aime et croit (grande chose !)... Est-ce tout ? Non, il en faudrait une troisième, qu'elle ne peut pas donner toujours : comprendre celui qu'elle aime.

Quand il y a trop de distance de condition, d'éducation, quand il y a plusieurs degrés à franchir, la difficulté est plus grande. Il y faut beaucoup de temps, beaucoup d'art, une patience que n'a pas toujours un homme occupé. On voit parfois, on admire une jeune fille de campagne heureusement née, fleur de beauté et de bonté, de sagesse, infiniment pure, aimante, douce et docile. Adoptez-la, épousez-la ; vous êtes tristement surpris en voyant les obstacles que vous rencontrerez pour vous entendre avec elle. Elle y fait ce qu'elle peut ; elle écoute et veut profiter ; elle se remet toute à vous. Et cela ne sert à rien. Elle n'a pas l'attention forte. Elle est trop sanguine aussi ; les races de campagne, transplantées hors des travaux rudes, sont tout offusquées par le sang. Elle ne sent que trop tout cela. Elle pleure, s'en veut " d'être si sotte ". Elle ne l'est pas du tout. Elle est même très intelligente dans les choses de sa sphère et à sa portée. La faute n'est pas à elle, mais à vous, qui avez cru qu'on peut franchir aisément plusieurs degrés d'initiation.

Cette jeune fille de campagne pouvait, devait épouser un ouvrier distingué de la ville. Et la fille qui serait survenue de ce mariage, déjà affinée de race, et cultivée de bonne heure, eût épousé un lettré ; elle l'eût suivi, compris en tout sans difficulté. Il y eût eu un mariage d'esprit.

En sera-t-il ainsi toujours ? Non, j'espère bien le contraire. Les classes, ainsi que les races, vont peu à peu se fondant. Toutes les anciennes barrières tomberont devant le tout-puissant médiateur, maître en égalité, l'Amour.

(A suivre.)

JULES MICHELET.

FABRICANT DE PLUIE

L'agent. — Bonjour, M. Penoute. Me donnez-vous une commande aujourd'hui ? J'ai apporté mes ballons et mes explosifs.

Le fermier Penoute. — Peut être, bien ; mais je ne connais pas le cours. Combien vaut la pluie, aujourd'hui ?

SON EXPÉRIENCE

Biroteau. — Docteur, pensez-vous que l'usage du tabac tende à abrégier les jours d'un homme ?

Le docteur. — Je le crois. J'ai essayé une fois de n'en pas faire usage et le jour m'a paru être de quatre-vingt heures.

UNE VRAIE OCCASION

Le petit garçon (à sa sœur) — Vois-tu, Juliette, il faut être très méchants aujourd'hui pour pouvoir promettre à maman que nous serons meilleurs demain à l'occasion de sa fête.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 13 MAI 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

DEUXIÈME PARTIE

Maurice et Suzanne

XVII — A KERNOET

(Suite)



Au bout d'un couloir se trouvait un escalier dans lequel elles s'engagèrent.

— Si par hasard vous aviez besoin de quelque chose, ne vous gênez pas... Vous n'auriez qu'à tirer ce cordon-là, ce cordon qui pend à la tête de votre lit, pour que j'accoure aussitôt...

Elle referma très doucement la porte, souhaita également une bonne nuit à la petite Suzanne, puis disparut...

Restée seule, la petite s'approcha sans bruit de la chambre d'Yvonne.

— Bonsoir, mère ! dit-elle.

— Bonsoir, mon enfant !

— Dormez bien...

— Et toi aussi.

— Oh ! moi, je n'aurai jamais si bien dormi, j'en suis sûre, car je dors déjà ! répondit gaiement l'enfant. Encore une fois : bonsoir ! et surtout ne vous alarmez pas, n'ayez pas de noires pensées, mais tâchez, au contraire, de ne faire que de beaux rêves...

Et toujours très gaiement, elle ajouta :

— Moi, je vais vite me dépêcher à dormir pour revoir en songe tout ceux que j'aime, ma mère, Maurice, M. de Belleruche... Ce sera toujours ça de gagné en attendant que nous soyons près d'eux...

Et quelques minutes plus tard, en effet, la petite Suzanne dormait déjà profondément, le visage radieux, un sourire de bonheur sur les lèvres.

Quand elle se réveilla, il devait être déjà tard, car le soleil, assez haut, frappait en plein sa fenêtre.

Son premier mouvement, quand elle ent'ouvrit les yeux, fut un mouvement de terreur, comme cela lui arrivait chaque matin quand elle se réveillait dans son sombre cachot du château de Morgoff...

Mais bientôt, comme son regard d'abord indécis et vague finissait par mieux se fixer, comme peu à peu elle se rendait mieux compte des objets qui l'entouraient, ce ne fut plus de l'effroi que son visage exprima, mais la surprise la plus grande, la joie la plus vive.

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1898.

Et se dressant brusquement sur son séant, elle regarda plus longuement autour d'elle, toute pâle et toute saisie.

Il lui semblait dans le demi-sommeil qui obscurcissait encore son cerveau, qu'elle reconnaissait cette chambre si belle, cette chambre si richement et si luxueusement meublée.

Il lui semblait aussi qu'elle reconnaissait ces grands arbres dont elle entrevoyait les lourdes branches chargées de fruits à travers l'entre-bâillement de ses rideaux.

Il lui semblait enfin qu'elle était revenue à Fontenay-sous-Bois et que cette chambre était la sienne... celle qu'elle occupait avec sa mère chez le comte de Belleruche...

Aussi, tout à coup, eut-elle, malgré elle, un cri éperdu :

— Mère !... Mère !...

Et les bras tendus et tournée du côté de la porte, elle continuait de jeter son cri de tendresse, croyant toujours que la porte allait s'ouvrir, que Clotilde allait paraître, s'élançant vers elle, et lui donner, comme autrefois chaque matin, son doux et long baiser...

Mais ce ne fut qu'une hallucination de quelques secondes.

Déjà le visage de l'enfant s'était couvert d'un voile de tristesse, déjà ses bras étaient retombés dans un geste découragé, tandis qu'un lourd soupir s'échappait de sa poitrine et que de grosses larmes lui roulaient dans les yeux.

— Oh ! je suis folle ! murmura-t-elle. Non, ce n'est pas encore Fontenay ! Mais j'y serai bientôt maintenant... Oh ! oui, bientôt... bientôt... dans quelques jours !

Mais où donc était-elle ?

Quel était donc ce pays ?... cette maison ?

Et, à demi vêtue, elle courut d'un bond vers la fenêtre, l'ouvrit toute large, et plongea curieusement, avidement, un coup d'œil au dehors.

Et, soudain, elle recula, éblouie de lumière, enivrée d'air pur et de parfums.

— Oh ! que c'est beau ! s'écria-t-elle. Oh ! que c'est beau !...

Et, de plus en plus saisie, elle ne pouvait détacher ses yeux de l'immense et magnifique jardin qui se déroulait à perte de vue à ses pieds...

Comme à Fontenay-sous-Bois, chez le comte de Belleruche, c'étaient de longues allées bordées d'arbres séculaires, de longues allées toutes pleines d'ombrage.

Comme à Fontenay-sous-Bois aussi, le regard ne pouvait se porter nulle part sans rencontrer les fleurs les plus belles, les plantes les plus rares...

— Oh ! que c'est beau !... Oh ! que c'est beau ! répéta-t-elle encore, ravie, extasiée...

Et le souvenir lui revenant alors du château de Morgoff, elle ne put s'empêcher de frissonner...

Comment donc avait-elle pu vivre, comment n'était-elle pas morte dans cette tombe où elle avait été si longtemps murée, si longtemps ensevelie ?

Comme ici tout était riant et gai quand, là-bas, tout était si sombre et si sinistre !

Comme cette voix si profonde et si douce... cette voix qui troublait seule le gazouillement des nids, vous reposait quand, là-bas, on entendait sans cesse les gémissements lugubres du vent, les plaintes plus lugubres encore des flots, l'horrible fracas des tempêtes...

— Oh ! sois béni, toi qui nous as arrachées à cet enfer ! murmurait-elle en proie à une immense émotion, tandis que sa pensée se reportait sur l'inconnu. Oh ! sois béni, toi à qui nous allons devoir la liberté, la vie, le bonheur !

Ses yeux s'étaient encore emplis de larmes ; mais c'étaient, à présent, des larmes de joie et de reconnaissance.

Et toujours penchée à la fenêtre, c'était lui maintenant qu'elle cherchait... celui qu'elle croyait leur sauveur... ce généreux ami du comte de Belleruche, qu'elle n'oublierait plus jamais, qu'elle aurait voulu remercier encore, et dont elle aurait été heureuse de baiser les mains.

Mais l'immense jardin était désert, celui qu'elle guettait restait invisible, et peut-être se serait-elle oubliée là encore longtemps si le souvenir d'Yvonne ne lui était tout à coup revenu...

Comment la pauvre femme avait-elle passé la nuit ?

Avait-elle eu, elle aussi, des songes heureux, des rêves dorés ?

S'était-elle enfin remise de l'épouvantable secousse de la voile ?

Et très lentement, marchant sur la pointe des pieds, la petite Suzanne alla coller son oreille à la porte de la chambre d'Yvonne.

— Je n'entends rien, fit-elle au bout d'un moment.

Puis, comme un souffle léger venait de lui arriver :

— Elle dort encore ! ajouta-t-elle.

Et, sans bruit, elle entr'ouvrit la porte, se glissa dans la chambre, puis demeura debout sur le seuil.

Et, tout de suite ce qui la frappa, ce fut de trouver là encore plus de richesse, encore plus de luxe que dans la pièce voisine.

Certes, Suzanne n'était plus la petite blanchisseuse d'autrefois... la pauvre petite orpheline qui n'avait jamais rien vu que l'humble maison de François. Mais pourtant elle croyait encore que ce n'était

que chez M. de Belleruche que l'on pouvait trouver un luxe aussi brillant et en même temps d'un goût aussi rare et aussi sûr...

Et tout en continuant de laisser errer ses regards sur les tableaux de maîtres, les meubles de grand prix, les objets d'art d'un travail merveilleux et les étoffes précieuses dont était encombrée cette chambre, elle resongeait à l'inconnu, et sa curiosité s'éveillant de plus en plus, elle se faisait sur lui une foule de questions...

Qui donc était-il ?

Comment s'appelait-il ?

Il était donc bien riche pour vivre dans un luxe aussi coûteux, dans ce luxe quasi royal ?

Et ce qui achevait encore de l'intriguer, c'était le contraste saisissant qui existait entre les allures très simples de cet homme, de cet inconnu, et l'immense fortune qu'une pareille installation pouvait faire supposer.

Puis, ce qui la surprenait beaucoup aussi, c'était la profonde mélancolie, l'incurable tristesse de cet homme jeune encore et qui semblait tout avoir pour être heureux.

Certes, Suzanne était encore bien jeune et ce n'était encore qu'une enfant, mais le malheur lui avait donné une sorte d'expérience au-dessus de son âge, et elle se demandait s'il n'y avait pas dans l'existence de cet homme quelque drame que lui seul connaissait, quelque terrible secret impossible à deviner.

—Oui, ce doit être cela, se dit-elle. Oui, il doit souffrir de quelque blessure que l'on ignore, car autrement il n'aurait pas ce front si sombre que lui donne au premier abord un aspect si sévère, et il n'aurait pas non plus ce regard où l'on semble lire parfois comme une angoisse... Elle resta encore un moment toute pensive, puis enfin s'approcha lentement d'Yvonne.

Les mains croisées sur sa poitrine, la mère de Maurice dormait toujours très calme, toujours très paisible, sans une ombre sur son beau visage.

Ses yeux restaient bien encore un peu cernés, mais son teint n'avait plus cette pâleur livide qui la faisait ressembler à une morte.

Et la petite Suzanne, qui s'était penchée sur elle, la regardait ou plutôt la contemplant avec la même tendresse et la même émotion que si elle avait eu sous les yeux sa propre mère.

Un assez long moment s'écoula, puis, le souffle plus fort, doucement Yvonne remua...

Déjà l'enfant appuyait ses lèvres sur son front, déjà elle lui disait tout bas :

—Mère, c'est moi !... Mère, c'est Suzanne !...

Et comme elle venait de lui prendre les mains, brusquement Yvonne se redressa, l'air hagard, l'œil plein d'épouvante.

—Mère, c'est moi qui suis près de vous... Vous ne me reconnaissez donc pas ? s'écria la petite toute saisie.

Et c'était vrai, la mère de Maurice ne l'avait pas encore reconnue, et comme la petite Suzanne tout à l'heure, se croyait encore au château de Morgoff, se croyant encore entre les mains de ses géôliers, son premier mouvement avait été aussi un geste de terreur, un geste d'effroi...

Mais elle se remit vite, et jetant ses bras autour du cou de l'enfant, elle l'attira contre son cœur.

—Ah ! c'est donc toi ! ma chérie !... Ah ! que j'ai eu peur ! fit-elle la voix très sourde.

—Oui, c'est comme moi ! dit vivement la petite Suzanne. Quand je me suis réveillée, je n'ai pu m'empêcher de tressaillir et de trembler, car je ne me reconnaissais pas encore et je me croyais toujours entre les mains de ces vilains gens qui nous ont fait tant de mal.

—Mais maintenant ils ne nous en feront plus, ajouta-t-elle avec un éclair de joie dans les yeux ; mais maintenant nous sommes bien loin du château, et ils ne peuvent plus rien sur nous...

—Oui, oui, je me souviens ! fit vivement Yvonne.

—Nous sommes maintenant chez un ami de M. de Belleruche... chez ce bon monsieur qui est venu à notre secours quand Korrigan et ces deux hommes, ces deux misérables qui lui prêtaient main-forte, nous entraînaient déjà pour nous ramener dans notre prison, où sans doute cette fois nous serions mortes de chagrin et de désespoir... Et c'est ici que M. de Belleruche et Maurice viendront bientôt nous chercher.

—Oui, oui, je sais !... Maurice !... mon fils !... s'écria Yvonne, le visage radieux. Oh ! je le reverrai donc !... Il ne sera donc plus perdu pour moi !... Maurice !... mon fils !...

Et passant à plusieurs reprises la main sur son front, elle ajouta :

—Oui, il me semble que je rêve... il me semble que je suis encore une pauvre folle, une pauvre insensée...

—Mère !

—Car j'éprouve tant de joie, tant de bonheur, que j'ai peur d'être encore le jouet de mes illusions et de mes chimères...

—Mais j'ai tort, n'est-ce pas ?... Dis-moi que j'ai tort de parler ainsi et que, cette fois, c'en est bien fini de tous nos malheurs et de tous nos maux...

—Oui, mère, s'écria la petite Suzanne en la serrant à son tour

contre elle de toutes ses forces ; oui, soyez comme moi, pleine de confiance et d'espoir...

—Car, maintenant nous n'avons plus rien à craindre, plus rien à redouter...

—Maintenant, le baron de Chancel et le comte de Guérande, ces deux misérables qui se sont rendus coupables envers nous du plus abominable des crimes, ces deux bandits qui se faisaient un plaisir de nous torturer, ne peuvent plus rien sur nous et le château de Morgoff ne nous reprendra plus !

Maintenant, mère, nous ne serons plus de pauvres recluses, de pauvres captives tremblant et frissonnant à chaque minute, à la pensée de leurs géôliers, à la pensée de leurs bourreaux.

—Maintenant, nous ne verrons plus se dresser en face de nous cet homme à face de monstre, cet infâme Korrigan que je ne pouvais jamais apercevoir sans devenir toute pâle d'épouvante !

—Maintenant, nous n'aurons plus non plus à subir toutes les humiliations et toutes les outrages de cette horrible créature qui s'appelait la vieille Micheline !

—Maintenant, nous ne vivrons plus dans l'ombre d'un cachot et nous ne serons plus séparées du reste de la terre.

—Maintenant, nous aurons un autre horizon que ce ciel brumeux et cet Océan sinistre !...

—Maintenant, enfin, nous aurons, nous aussi, notre part de bonheur et de joie !... Maintenant, enfin, nous vivrons près de ceux que nous aimons et qui nous aiment !

—Car, mère, je vous le répète, ce ne sont pas de vaines illusions, de vaines chimères qui vous trompent... Tout cela est vrai et, pour prendre patience, rappelez-vous que nous n'avons plus que quelques jours à passer ici, que quelques jours à attendre, vous pour revoir Maurice, moi pour revoir ma mère.

—Quelques jours ! soupira Yvonne.

—Oui, plus que quelques jours seulement...

—C'est bien long, mon enfant !... Chaque heure va me paraître un siècle.

—Comme à moi !... Mais, puisqu'il le faut... puisque c'est M. de Belleruche qui le veut...

Allons, embrassez-moi, mère, ajouta vivement l'enfant en se cramponnant au cou d'Yvonne, embrassez-moi bien fort et soyez raisonnable aussi... raisonnable comme votre petite Suzanne qui vous aime... comme votre petite Suzanne qui vous adore !

—Chère petite ! murmura la sœur d'Adrienne, émue jusqu'aux larmes.

Et, très longuement, très tendrement, ses lèvres se posèrent sur le front de sa petite compagne.

Pendant ce temps, la chambre s'emplissait de plus en plus de lumière, de plus en plus de soleil.

La petite Suzanne courut ouvrir la fenêtre, puis, montrant le ciel splendide, le jardin tout étincelant.

—Mère, regardez, s'écria-t-elle, quel temps superbe !... Jamais je n'ai vu un ciel plus pur, un soleil plus radieux !... On dirait que la nature entière nous sourit et nous fait fête !...

—Levez-vous !... levez-vous vite !... Moi, je vais courir achever de m'habiller et nous descendrons au jardin... Et vous verrez comme c'est beau !...

—Ah !

—Oh ! oui, bien beau !... si beau que tout à l'heure, lorsque je me suis penchée à ma fenêtre et que je l'ai aperçu pour la première fois, je n'ai pu retenir un cri de saisissement et d'admiration...

—Oh ! vous verrez ! vous verrez !

—Partout des roses !... partout les plus belles fleurs !... Et de longues allées qui fuient à perte de vue !... Et, à travers les arbres, de magnifiques statues qui, en ce moment, semblent toutes dorées !... Et, là-bas, une rivière !...

—Une rivière ?

—Oui, oui, une rivière que je n'avais pas encore vue... une rivière qui étincelle... qui éblouit !...

—Oh ! levez-vous vite... levez-vous vite, car j'ai hâte de me promener sous ces ombrages... hâte de respirer de plus près le parfum de ces fleurs... hâte enfin de m'enivrer de grand air et de grand soleil !...

Mais pendant que la petite Suzanne parlait ainsi, toute joyeuse, le visage d'Yvonne peu à peu s'assombrissait.

—Eh bien ! mère, fit vivement l'enfant, inquiète de lui voir tout à coup cet air-là, à quoi pensez-vous donc ?

—A ce que tu viens de me dire, ma chère petite, répondit la sœur d'Adrienne, à ce beau jardin où je voudrais bien t'accompagner, mais où je n'ose descendre...

Et comme la petite Suzanne la regardait, de plus en plus étonnée :

—Car, vraiment, ma chère enfant, ajouta-t-elle, notre toilette est dans un si triste état que nous ne sommes guère présentables... Ma robe est presque en loques, et quant à la tienne...

—Oh ! la mienne ne vaut guère mieux ! dit vivement la petite.

—Car c'est toujours la même que nous avons portée pendant notre séjour au château de Morgoff...

—Et notre fuite... notre course à travers les rochers les a achevées... Mais, attendez... attendez, mère... Avec un peu de fil et une aiguille, j'aurai vite réparé le plus gros... Attendez!...

Et la petite Suzanne s'élança vivement hors de la chambre.

Mais comme elle arrivait dans la sienne, comme elle allait descendre pour aller trouver la vieille femme à qui l'inconnu les avait confiées la veille, elle s'arrêta court en entendant frapper doucement à la porte.

Et, la porte ouverte, ce fut cette vieille femme au visage si sympathique et à l'air si bon qui apparût.

Elle portait sur ses bras deux grands cartons qu'elle posa sur une chaise, en disant :

—Voici, mademoiselle... C'est de la part de Monsieur....

—De Monsieur ? fit la petite Suzanne interloquée.

—Oui, de la part de mon maître... C'est pour madame et pour vous....

Et l'enfant n'était pas encore revenue de sa surprise qu'elle avait déjà disparu.

Quand à Yvonne, qui avait entendu ce court dialogue, elle était pour le moins aussi étonnée que la petite Suzanne.

—Qu'est-ce donc ? demanda-t-elle. Que vient donc d'apporter cette brave femme ?

—Ceci, que son maître nous envoie, répondit la petite qui parut à son tour les bras chargés.

Et les cartons maintenant sur le guéridon, elle s'empressa de les ouvrir.

Et à peine eut-elle aperçu ce qu'ils contenaient, qu'elle eut un cri de joie.

—Oh ! voyez... voyez donc, mère !...

Et elle battait des mains, l'œil brillant de plaisir.

Car les cartons apportés par la vieille femme renfermaient deux très jolies, deux très élégantes toilettes, l'une pour Yvonne, l'autre pour Suzanne.

—Est-ce beau !... Est-ce frais !... Est-ce délicat !... Oh ! regardez !... regardez donc, mère ! s'écria encore l'enfant.

Mais la sœur d'Adrienne était devenue très rouge, toute confuse.

—Oui, ces robes sont très belles et je n'aurais pas mieux choisi si j'en avais fait l'emplette moi-même, dit-elle. Mais ce cadeau-là n'est-il pas une aumône, mon enfant ?

—Une aumône !

—Oui, sans doute. Et je crois que je me sentirai encore mieux à mon aise dans ma pauvre robe en haillons...

—Oh ! non, mère, ne prononcez pas ce vilain mot-là, répliqua vivement la petite Yvonne, et ne dites pas que celui chez qui nous sommes, en nous obligeant, nous a fait une aumône...

—D'ailleurs, n'est-il pas l'ami de M. de Belleroche, c'est-à-dire aussi notre ami, et montrer trop de fierté et trop de scrupules avec lui, ne serait-ce pas peut-être le froisser injustement ?

—Oh ! non, non, ce n'est pas une aumône qu'il nous fait, mais tout simplement un service que son bon cœur lui a donné l'idée de nous rendre et dont, tout en lui restant reconnaissantes, rien ne nous empêchera de nous acquitter plus tard...

—Aussi, loin de me sentir gênée, loin de me sentir humiliée, vais-je me dépêcher de me parer de cette belle robe que l'on dirait faite exprès pour moi, tant elle me plaît et tant elle va s'ajuster à ma taille...

—Et vous aussi, mère dépêchez-vous !... dépêchez-vous ! ajouta-t-elle en frappant joyeusement dans ses mains... Voyez ce beau soleil qui nous attend !... ce beau soleil qui semble nous dire : "Paresseuses, que faites-vous donc là-haut !"

—Allons, vite ! vite !... Il faut que dans cinq minutes nous soyons dehors !...

Puis, emportant le carton qui contenait la robe qui lui était destinée, la petite Suzanne s'envola dans sa chambre.

Quant à Yvonne, elle se reprochait déjà ce qu'elle appelait son ingratitude envers l'inconnu.

—Après tout, cette enfant a raison, se disait-elle. Tout à l'heure, j'étais stupide et injuste.

Et tandis que, maintenant, elle se hâtait à son tour de s'habiller, dans la pièce voisine on pouvait entendre la petite Suzanne aller et venir de plus en plus joyeusement, tout en chantonnant parfois comme un oiseau qui gazouille.

Et comme enfin elle était prête, comme enfin elle venait de jeter encore un coup d'œil dans la haute glace qui surmontait la cheminée, elle ne put, la petite coquette, s'empêcher de sourire.

—Est-ce bien moi ?... est-ce bien de la petite Suzanne que cette glace me renvoie l'image ? pensait-elle en se mirant encore et en se rappelant le temps où elle n'était encore que la fille adoptive de François le blanchisseur.

—Vrai, je ne me reconnais plus et je suis bien sûre que mes anciennes pratiques d'Ivry... que tous les braves gens chez qui j'allais rapporter mon linge autrefois ne me reconnaîtraient pas davantage, et qu'ils diraient : "Non, non, ce n'est pas là la petite

"Suzanne... c'est une petite demoiselle que nous n'avons jamais vue."

Et, dans son innocente et naïve coquetterie, elle continuait de se sourire et de s'admirer, quand, tout à coup, de l'autre côté, la voix d'Yvonne l'appela :

—Suzanne !

Et comme la petite accourait, criant :

—Me voici, mère !

Brusquement elle s'arrêta, toute saisie.

Car si, elle ne s'était plus reconnue tout à l'heure à présent c'était Yvonne qu'elle ne reconnaissait plus !

Car, ce n'était plus la pâle Yvonne, la triste mère de Maurice, la pauvre folle du château de Morgoff qu'elle avait en ce moment sous les yeux.

Non, non, la vieille Micheline n'aurait plus reconnu sa victime, ni Korrigan la fugitive qu'il avait retrouvée à demi mourante, à demi expirante sur la grande route.

Mais une étrange, une saisissante métamorphose, qui n'était pas due seulement à la riche toilette qu'elle portait maintenant, mais surtout à la pensée qu'elle allait bientôt être libre et revoir son fils, s'était faite dans la sœur d'Adrienne qui, subitement et comme par une baguette magique, avait retrouvé toute sa merveilleuse, toute sa souveraine beauté d'autrefois.

Et la petite Suzanne la regardait de plus en plus en admiration, de plus en plus en extase.

Oh ! certes, la jeune femme était bien toujours pâle, mais ce n'était plus de la même pâleur livide et cadavéreuse d'autrefois, de la veille encore. C'était maintenant d'une pâleur naturelle et un peu chaude qui donnait encore plus d'éclat à son regard. Et sur son front délicat et charmant, plus une ombre, plus un nuage, mais le rayonnement, le resplendissement du bonheur et de la joie.

—Eh bien ! fit-elle avec un sourire, comme tu me regardes !

—C'est que vous êtes si belle ! s'écria la petite Suzanne.

—Enfant !

—Oh ! oui, si belle que je reste tout éblouie comme si c'était la première fois que je vous voyais !... si belle que je ne crois pas qu'on puisse l'être autant que vous !...

—Tais-toi !... tais-toi !... Tu dis des folies ! dit Yvonne avec un nouveau sourire.

Puis, passant vivement son bras sous celui de sa petite compagne, elle ajouta :

—Et viens !... viens vite !... Car j'ai hâte de connaître ce jardin merveilleux... ce jardin enchanté... Viens !

Et ce fut elle, Yvonne, encore si faible et si chancelante la veille, qui entraîna rapidement la petite Suzanne.

Le jardin, immense, s'ouvrait devant elles tout inondé, tout resplendissant de lumière.

Toujours au bras l'une de l'autre, elles n'avançaient plus que pas à pas, et c'était à chaque seconde une nouvelle découverte qui leur arrachait des cris de surprise et d'admiration.

—Splendide !... splendide ! murmurait de temps à autre Yvonne. Quel est donc cet homme... cet ami de M. de Belleroche ?... Chez qui donc sommes-nous ici ?

Et, de temps à autre aussi, elle se retournait pour fouiller du regard autour d'elle.

Mais rien.

Aussi loin que son regard pouvait porter, ce n'était que la solitude la plus complète.

Elle pensa :

—On croirait que nous habitons une maison abandonnée....

Puis, s'adressant à la petite Suzanne :

—Et toi, mon enfant, est-ce que tu ne vois personne ? demanda-t-elle.

—Non, mère, répondit la petite après avoir, à son tour, regardé dans le jardin, personne....

—J'aurais pourtant bien voulu remercier notre hôte, dit Yvonne. Mais il paraît que l'on tient à nous laisser seules....

Seules ?... Oh ! non, elles n'étaient pas seules !...

Depuis un moment déjà, depuis qu'elles s'étaient engagées dans la longue allée pleine d'ombre qu'elles suivaient à présent, quelqu'un qu'elles ne pouvaient apercevoir les épiait et marchait dans leur ombre, dans leurs pas....

C'était le mystérieux inconnu qui s'était jeté entre elles et Korrigan et dont, à leur insu, elles étaient maintenant les prisonnières.

Assis tout rêveur et tout pensif dans l'un des coins les plus obscurs du jardin, cet homme avait tout à coup tressailli en entendant retentir, derrière l'épais feuillage qui le cachait, le bruit très léger des pas de la mère de Maurice et de sa petite compagne.

Alors, comme quelqu'un qui sort brusquement d'un songe, il s'était vivement levé ; puis, comme son regard était tombé sur Yvonne, il avait eu un long frisson, tandis qu'une flamme montait à ses joues.

Et de même que la petite Suzanne quelques instants auparavant, il avait eu, lui aussi, un cri d'admiration, un cri d'extase :

—Oh ! qu'elle est belle !... qu'elle est belle !

A ce moment, la sœur d'Adrienne était si près de lui qu'il n'aurait eu qu'à étendre la main pour l'arrêter au passage.

Mais il ne bougea pas.

Une admiration de plus en plus vive, de plus en plus profonde, le clouait pour ainsi dire sur place.

Et, la suivant toujours des yeux, il eut encore le même cri plein de surprise, plein de saisissement :

— Oh ! qu'elle est belle !

Et, très doucement, amortissant autant qu'il le pouvait le bruit de ses pas, il se mit à suivre les traces d'Yvonne et de la petite Suzanne...

L'endroit où il se trouvait, un sentier très étroit et très touffu, était parallèle à l'allée dans laquelle ses deux prisonnières continuaient d'avancer...

Il ne respirait plus... il glissait toujours sans bruit... impossible qu'elles pussent se douter de sa présence.

D'ailleurs, réglant sa marche sur la leur, il n'avancait aussi que très lentement... Mais s'il ne pouvait être aperçu d'Yvonne, en revanche il ne la perdait pas de vue une seule seconde, et le regard fixe qu'il attachait sur elle devenait de plus en plus ardent.

Cependant la sœur d'Adrienne et l'enfant venaient d'arriver à une sorte de rond-point au-dessus duquel d'énormes marronniers formaient un arceau de verdure.

Autour de ces arbres, des bancs couraient...

Yvonne se laissa tomber sur un de ces bancs...

— Asseyons-nous un peu... Reposons-nous un instant... Cet endroit est charmant ! dit-elle.

Et la petite Suzanne ayant pris place à ses côtés, elles demeurèrent étroitement enlacées, ne parlant plus, se contentant de se regarder et de se sourire.

— On dirait les deux sœurs ! pensa l'inconnu, que ce touchant tableau semblait profondément émouvoir.

Et, toujours invisible, de plus en plus il s'absorbait dans la contemplation, dans l'admiration de la radieuse beauté d'Yvonne.

Mais, chose étrange ! de plus en plus aussi son front s'assombrissait... de plus en plus son visage déjà si grave et si mélancolique prenait une expression plus triste, nous dirions presque plus douloureuse.

— Yvonne de Chancel !... C'est là Yvonne de Chancel ! murmura-t-il tandis que son regard, de plus en plus attendri, s'attachait plus fixement encore sur la jeune femme.

— Est-ce bien vrai ?... Est-ce que le baron ne m'a pas trompé ?... Est-ce bien sa fille ?

Puis, après un silence :

— Je ne puis le croire, reprit-il, et pourtant il paraît que c'est vrai... Oui, cette pauvre femme qu'il avait si odieusement séquestrée au château de Morgoff... cette pauvre femme qu'il avait eu l'inhumanité de confier à ce Korrigan dans lequel j'ai tout de suite reconnu un gredin et un misérable... cette pauvre femme dont il veut, dont il exige que je devienne à mon tour le geôlier et le bourreau, cette pauvre femme, c'est sa fille, c'est Yvonne de Chancel !

— Quel est donc ce mystère ?

— Pourquoi donc ce crime pour lequel le baron a voulu que je devienne son complice ?

— Est-ce la haine contre elle ?... de la haine de la part de cet homme dont le cœur est de bronze... et qui n'a jamais connu la pitié ?...

— De la haine !

— Mais comment un père, même quand ce père est le baron de Chancel, pourrait-il haïr à ce point son enfant ?... Comment pourrait-il s'en faire ainsi froidement l'assassin ?...

— Oh ! je sais bien que la malheureuse est folle... ou plutôt était folle ; car plus je la vois, plus je l'observe, plus je suis convaincu qu'elle ne l'est plus...

— Mais folle à cet âge !... Mais folle, quand elle avait la jeunesse, la beauté, la fortune, l'avenir le plus brillant et le plus magnifique devant elle !

— Quel est donc alors l'épouvantable malheur qui a pu l'atteindre !... Quelle est donc alors l'horrible catastrophe qui a pu la frapper ?

— Oui, pourquoi folle ? pourquoi ?

— Et pourquoi aussi, au lieu de chercher à la guérir... au lieu de lui prodiguer les soins que son état réclame... le baron s'en est-il séparé, l'a-t-il éloignée des siens et condamnée à mourir ou tout au moins à disparaître ?...

— Car, cela est clair... Le château de Morgoff devait être sa tombe, et quand cette tombe, pour des raisons que j'ignore, ne lui semble plus assez sûre, c'est alors qu'il pense à moi pour qu'on ne revvoie plus Yvonne... à moi qui suis obligé de lui obéir comme un esclave... à moi qui devant lui ne compte plus, n'existe plus... à moi qui suis forcé de me plier à ses moindres désirs et d'exécuter ses moindres volontés, sans pouvoir jamais tenter aucune rébellion, aucune résistance...

L'inconnu était devenu plus livide qu'un mort, tous ses traits s'étaient horriblement contractés, puis l'œil étincelant :

— Mais qui sait ? s'écria-t-il, qui sait si l'esclave obtiendra toujours !... qui sait si l'esclave ne se redressera pas enfin un jour, ayant brisé sa chaîne !... Oui, qui sait ?... qui sait ?

Et les bras croisés, la tête baissée, il demeura pendant quelques secondes immobile, dans une attitude farouche.

Mais comme enfin il venait de se ressaisir et de porter encore ses yeux sur Yvonne, subitement son front s'éclaircit et son regard devint aussi doux que tout à l'heure il était menaçant et sombre.

— Mais la pire torture, le pire supplice, reprit-il comme s'il s'adressait à la jeune femme, ce n'est pas encore la honte, ce n'est pas encore la rage que j'éprouve d'être forcé de subir cet esclavage... d'être forcé d'abdiquer toute volonté devant celle de ton misérable père...

— Oh ! non, ce n'est pas cette pensée-là qui maintenant me fait souffrir, qui maintenant me désespère...

— Mais ce qui est pour moi plus affreux et plus terrible que tout, c'est de me dire que tu vas me mépriser et me maudire aussi comme tu maudis l'odieux Korrigan, comme tu maudis les bourreaux du château de Morgoff dont je vais, à mon tour, jouer vis-à-vis de toi le rôle infâme !...

— Oui, quand enfin tu connaîtras toute la vérité... quand enfin tu sauras que celui que tu bénis à cette heure comme un sauveur et un ami est le complice de ceux qui te persécutent... quand enfin le masque dont je me suis affublé tombera et que tu verras que cette demeure si riche et si belle, que cette demeure qui t'étonne et qui t'enchantait est encore une prison... oh ! de quelle colère, de quelle indignation, de quelle révolte tu vas être soulevée !...

— Tu me prieras, tu me supplieras, et je devrai rester sourd à tes prières, insensible à tes larmes !

— Tu me jugeras comme tu juges ton père, comme tu juges Korrigan, un être vil, un monstre sans âme, sans cœur et sans entrailles, quand je souffrirai autant que toi, plus que toi peut-être !... quand sous ton mépris et sous les mots terribles, sous les mots sanglants dont tu me souffletteras, je ne pourrai, victime comme toi, que courber la tête !...

— Car parler... car te dire pourquoi je joue ce rôle qui m'a été imposé... pourquoi je dois te torturer, le pourrais-je ?...

— Oh ! non !... oh ! non !

— C'est un mot que je ne puis prononcer... c'est un aveu qui ne peut sortir de ma bouche... c'est un secret aussi... un secret que je dois cacher, que je dois garder, dussé-je en mourir !

Tout son corps était secoué de frissons, et il était si défait, si décomposé, qu'on eût dit qu'il allait s'évanouir.

Il passa lentement et à plusieurs reprises la main sur son front, où perlaient des gouttes de sueur froide, puis, son visage de mort exprimant une douleur atroce, un désespoir immense :

— Non, tu ne sauras rien... je ne dirai rien ! reprit-il plein de fièvre. Non, ta haine pourra me tuer... ta malédiction me foudroyer sans que le mot que nul ne doit savoir et que je n'ose me dire à moi-même jaillisse de mes lèvres !

— Et cependant, si tu pouvais lire dans mon cœur... dans ce cœur qui désormais est tout à toi... comme au lieu de me fuir... comme au lieu de me maudire, tu me plaindrais !...

— Car je le sens bien : je t'aime ! je t'aime ! je t'aime !...

— Oui, je t'aime, quand il n'y a qu'un jour encore je t'ignorais, qu'un jour encore, je ne te connaissais pas !...

— Oui, je t'aime, quand hier encore, alors que je te tenais expirante, alors que je te tenais mourante entre mes bras, je n'éprouvais pour toi que la pitié que l'on ressent pour une étrangère et une indifférente !

— Mais je viens de te revoir !... Mais ton regard, ton sourire, le son de ta voix, ta merveilleuse beauté à laquelle nulle autre n'est comparable ont fait, en quelques minutes, en quelques secondes, ce miracle que j'aurais toujours cru impossible...

— Aimer, moi !... Pâlir et trembler à la pensée d'une femme !... Oh ! non, cela m'aurait paru insensé !... Oh ! non, je n'aurais jamais voulu croire qu'un jour je pourrais changer ainsi !

— Et cependant c'est vrai : je t'aime, moi, ton géôlier !... moi par qui tu vas encore verser tant de larmes !

— Je t'aime quand tout t'éloignera de moi !... quand tout ne t'inspirera que de la répulsion pour moi !

— Je t'aime, et tu ne le sauras jamais !... Je t'aime, et mon châtiement sera de ne pouvoir jamais te le dire !

Et l'inconnu resta longtemps le front dans ses mains.

Quant, au bout d'un assez long moment, il releva la tête, il s'aperçut qu'Yvonne et la petite Suzanne n'étaient plus là...

En effet, du même pas très lent, elles venaient de se remettre à marcher, la mère de Maurice toujours appuyée au bras de sa petite compagne.

Et comme elles avaient fait environ cent cinquante à deux cents pas, brusquement l'allée fit un détour, et la petite Suzanne ne put retenir une exclamation joyeuse :

—La rivière !

Et c'était bien, en effet, la rivière qu'elles entrevoyaient tout à coup un peu plus loin, à travers un large rideau de peupliers.

Le soleil la frappant en plein en ce moment, elle apparaissait comme un immense miroir de vermeil.

—Que c'est beau !... Quelle est donc cette maison ?... Chez qui sommes-nous donc ici ? ne put s'empêcher de dire encore Yvonne.

Puis, vivement, elle se retourna, cherchant de nouveau autour d'elle.

Mais, cette fois encore, le jardin lui apparut complètement vide, complètement désert.

Et cependant là, à quelques pas seulement, celui qu'elle s'étonnait de ne pas voir, ce mystérieux inconnu qui de plus en plus l'intriguait et occupait sa pensée, la suivait et l'épiait encore.

—Ce doit être certainement quelque grand seigneur comme M. de Belleruche, reprit-elle au bout d'un instant. Car tout ici atteste une fortune immense, colossale.

—Mais, Suzanne, toi qui l'as vu, qu'en penses-tu ? comment est-il ?

—Vous ne vous en souvenez donc pas ?

—Moi, mon enfant !... Et comment voudrais-tu que je puisse m'en souvenir ?... Moi n'étais-je pas râlante, n'étais-je pas expirante quand nous avons eu le bonheur de le rencontrer ?

—C'est vrai... Oui, à ce moment-là, il est bien certain que vous ne pouviez vous rendre compte de rien....

—J'étais morte !

—Mais notre fuite ?

—Notre fuite du château ?

—Oui, vous devez bien vous rappeler ce qui s'est passé quand je suis venue frapper tout doucement à la porte de votre chambre ?

—De mon cabanon, veux-tu dire !

—Vous devez bien vous rappeler aussi avec quelle émotion je vous ai crié tout bas de me suivre... avec quelle fièvre je vous ai entraînée à travers cet escalier si sombre, si glissant et si dangereux qu'à chaque pas que nous faisons nous risquions de nous tuer ?

—Un escalier de vertige !... Oh ! oui, je m'en souviens....

—Je descendais devant, en vous tenant par la main... en tâtant chaque marche avant d'y poser le pied... et je vous parlais pour tâcher de vous rassurer et de vous donner du courage....

—Oh ! ce n'était pas le courage qui me manquait... Comment n'en aurais-je pas eu pour fuir cet horrible cachot ?... Mais c'étaient mes forces qui me trahissaient....

—Car à peine pouvais-je avancer... à peine pouvais-je faire un pas, que mes oreilles bourdonnaient et que mes yeux se remplissaient d'étincelles, tandis qu'une sueur froide, une sueur glacée, m'inondait le front....

—Oh ! non, ce moment-là... ce moment dont la seule pensée me fait encore frissonner, je ne l'ai pas oublié, ma petite Suzanne....

—Puis, ce qui se passa ensuite... cette cour que nous traversâmes en quelques bonds, tant nous avions peur d'être surprises, vous en rappelez-vous aussi ?

—Oui, mon enfant.

—Cette cour était pleine de silence et, à cette heure-là, il était bien certain que nous n'y rencontrerions personne.

—D'ailleurs, une cour perdue et où l'on ne devait, sans doute, jamais mettre les pieds.

—Mais nous étions trop effrayées pour pouvoir faire cette réflexion-là.

—Aussi, à chaque instant tremblais-je de voir surgir en face de nous soit le vieux Korrigan, soit la vieille Micheline... Et voilà pourquoi je vous entraînaï si vite... si vite que le souffle vous manquait et que vos jambes parfois chancelaient....

—Je me souviens aussi de cela.

—Puis l'escalade de ce rocher où je m'étais cramponnée pour vous aider à monter à votre tour ?....

—Je m'en souviens également. Que tu étais brave, ma petite Suzanne ! Et quelles bonnes et douces paroles tu trouvais à me dire pour ranimer mon énergie !

—Puis ce fut notre fuite à travers cette mer de granit... à travers cette mer de pierres qui, de ce côté-là, entourait le château.

—Comme nous courions malgré tous les obstacles !... Une chute sur ces pierres, c'était peut-être la mort ; mais nous n'y pensions pas, nous ne pensions qu'à fuir nos bourreaux et qu'à recouvrer notre liberté....

—Oui, oui, je m'en rappelle ! dit vivement Yvonne.

—Oh ! moi, à la pensée que je n'agoniserais plus dans ce sinistre château, dont les hautes tours se dressaient si sombres et si menaçantes derrière nous... à la pensée que je ne serais plus séparée de ma mère, je me sentais des ailes et il me semblait que j'aurais eu assez de force pour courir jusqu'au bout du monde !....

—Oh ! j'étais bien heureuse aussi, fit vivement encore la sœur d'Adrienne, bien heureuse en me disant que j'allais revoir bientôt mon petit Maurice... que j'allais bientôt revoir mon fils....

—Mais, hélas ! cette joie se changea bien vite en un désespoir effrayant, en un désespoir dont je me souviens aussi....

—Car de plus en plus le vertige me gagnait, car de plus en plus mes forces faiblissaient, car de plus en plus je voyais avec terreur approcher le moment où je ne pourrais plus te suivre !....

—Et je courais pourtant... je courais toujours, entraînée par toi, sur cette grande route où nous aurions en vain cherché du secours...

—Je courais, mais de plus en plus me vue s'obscurcissait, mais de plus en plus je sentais le sol manquer sous mes pas !....

—Je courais pleine de vertige, n'y voyant plus, et sentant à chaque seconde un froid mortel m'envahir !...

—Combien de temps courus-je ainsi ? combien de temps pus-je te suivre encore sans tomber ? c'est ce que je ne saurais dire.

—Mais, tout à coup, je sentis bien que tout était fini et que je ne pourrais pas aller plus loin....

—Alors, ma chère petite Suzanne, comment te dire, comment te faire comprendre ce qui se passa en moi à cette minute-là ?

—Oh ! non, cela non plus je ne l'ai pas oublié !... Oh ! non, je n'oublierai jamais l'affreuse angoisse qui me serrait le cœur... l'horrible désespoir qui s'emparaît de moi !...

—J'étais loin de Korrigan et de la vieille Micheline ; j'étais loin du château de Morgoff, et j'avais pu, grâce à toi, grâce à ton dévouement, m'échapper de cette tombe où je croyais bien rester enseveli....

—Et cette liberté que j'avais reconquise allait devenir inutile !

—Et, maintenant que j'étais libre, la même fatalité qui m'a toujours poursuivie s'acharnait encore après moi !...

—J'étais libre, et j'allais mourir !... j'étais libre, et je ne reverrais plus Maurice !... j'étais libre, et c'est toi seule qui retournerais vers M. de Belleruche et vers ta mère !... j'étais libre... j'avais devant moi l'espace, autour de moi le grand air et le grand soleil, et j'allais retomber dans une nuit encore plus profonde que celle de ma prison, que celle de mon cachot !

—Et c'est alors que je te suppliai de me quitter et de ne pas te dévouer davantage pour moi... Et c'est alors que je te jetai mon adieu et que je te criai de porter ma dernière pensée à Maurice....

—Puis, tout tourna, le ciel s'éteignit, et je ne sais plus... non, je ne sais plus !

Alors, très doucement et tout émue au souvenir de cet instant si tragique, la petite Suzanne reprit :

—Vous étiez restée dans mes bras, froide, inerte, sans souffle....

—Je vous appelais, mais vous ne m'entendiez pas... vous ne m'entendiez plus !

—Oh ! je vous jure bien qu'à ce moment je ne pensais plus à Korrigan ni au château de Morgoff....

—Non ! non !

—C'était vous qu'il fallait sauver !

—Mais comment ?

—Où trouver du secours ?

—Cette route était un désert !

—Alors, rassemblant toutes mes forces, je vous soulevai, je vous emportai, je vous couchai un peu à l'écart....

—Et folle de douleur, folle de mon impuissance, je me mis à crier, à appeler....

—Personne ne pouvait me répondre, mais je criais encore, mais j'appelais toujours !

—Et, soudain, un bruit lointain se fit entendre....

—La route n'était plus déserte....

—Quelqu'un approchait....

—Peut-être allait-on vous sauver !

—Alors m'élançant au-devant de ce bruit qui venait de me parvenir et qui de plus en plus grandissait, je me mis à jeter de nouveaux appels....

—Mais, tout à coup, je sentis tout mon sang se figer dans mes veines, car je venais de reconnaître de loin Korrigan !... Korrigan qui n'avait pas perdu de temps pour se mettre à notre poursuite !... Korrigan qui allait nous ramener au château de Morgoff !....

—Parle ! parle ! dit vivement et anxieusement Yvonne. Que s'est-il passé alors ?... Comment celui chez qui nous sommes à présent... comment l'ami de M. de Belleruche a-t-il eu le temps de venir à notre aide ?....

—Attendez, mère ! répondit Suzanne. En vous apercevant, Korrigan avait eu un geste plein de triomphe et de menace, et son visage était peut-être devenu encore plus hideux tant il rayonnait d'une joie horrible....

—A peine sa voiture était-elle arrivée devant l'endroit où je vous avais couchée et où vous demeuriez aussi immobile qu'une morte, que déjà, d'un bond, il avait mis pied à terre ; que déjà, d'un bond, il venait de courir vers vous en poussant un nouveau cri de victoire....

—Mais il triomphait trop tôt, car je venais de me jeter devant lui... car j'étais là, bien résolue à tout braver pour vous protéger et pour vous défendre....

—Ma brave petite Suzanne ! murmura Yvonne en serrant longuement la main de sa jeune compagne.

—Mais que pouvait une enfant comme moi contre un colosse comme lui ? Aussi ne me répondit-il d'abord que par un sourire

d'ironie et de dédain... Et sa large main tombant lourdement sur moi, il voulut me repousser, m'écartier...

— Mais, plus prompt que l'éclair, je venais encore de lui barrer le passage... Et alors...

— Eh bien, qu'as-tu donc, et pourquoi trembles-tu ainsi ? demanda vivement la mère de Maurice, après un silence.

— Je tremble, répondit la petite Suzanne, la voix un peu sourde, parce que je crois encore voir cet homme se ruer de nouveau sur moi, et parce que je crois encore voir ce misérable, de plus en plus exaspéré par ma résistance, se dresser en face de moi, non plus dédaigneux et ironique, mais l'écume aux lèvres et les yeux flamboyants de colère...

— De ses poings énormes, le bandit me frappait... me frappait sans pitié, mais il ne parvenait pas à me faire lâcher prise, mais il ne réussissait pas à me faire reculer...

— Mais, malgré tout mon courage, malgré tout mon désespoir, malgré toute la sombre énergie avec laquelle je me débattais, n'étais-je pas vaincue d'avance ?

— Aussi, toute brisée, toute meurtrie, je dus enfin céder.

— Grâce !... grâce !... ayez pitié de nous ! m'écriai-je alors en tombant à ses pieds et en tendant vers lui des mains suppliantes. Grâce !

— Mais comment un monstre pareil aurait-il pu s'émouvoir de mes larmes, s'attendrir de mes prières ?

— Il ne m'écoutait même pas... il ne m'entendait même pas... ou bien, si parfois il laissait tomber un regard sur moi, ce n'était que pour railler encore ma douleur, ou pour répondre à mes supplications par de nouveaux gestes de défi !

— Et pendant ce temps, les deux hommes qui l'accompagnaient, et qui devaient être les deux domestiques du château de Morgoff, se penchaient sur vous, épiaient votre souffle.

— Et ces deux hommes, aussi durs, aussi scélérats que Korrigan, loin de se montrer touchés, ricanait aussi, et c'étaient, entre eux et notre ancien geôlier, des plaisanteries sinistres que je n'oserai pas vous répéter...

— Enfin sur un signe de Korrigan, ces deux hommes se jetèrent sur vous, et déjà il vous emportaient vers la voiture... déjà nous allions reprendre le chemin de notre tombeau, tandis que l'immonde gardien du château devenait de plus en plus rayonnant, de plus en plus triomphant, quand, éperdu, hors de moi, folle de terreur et de désespoir, je me mis à crier, à appeler encore...

— Et, soudain, je tressaillis... soudain mon cœur battit de joie !

— Car, maintenant, la route n'était plus déserte !...

— Car, cette fois, ma voix avait été entendue !...

— En effet, du côté opposé à Morgoff, je venais d'entendre le bruit d'une autre voiture... d'une voiture qui accourait dans un galop si rapide qu'il ne lui fallut que quelques secondes pour franchir la distance pourtant assez grande qui la séparait de nous...

— Et cette voiture roulait encore que déjà, d'un bond, un homme en descendait.

— C'était lui ?

— Oui, c'était lui !... notre sauveur !... C'était lui qui, tout pâle, tout saisi, nous regardait et regardait aussi Korrigan... Korrigan qui, devant son attitude hautaine et sévère, détournait la tête... Korrigan qui, devant les questions qu'il lui posait d'une voix rude et brève, demeurait tout balbutiant...

— Mais comme il venait de jeter un nouveau coup d'œil sur vous, il devint subitement plus pâle encore.

— Cette femme se meurt !... Cette femme va mourir ! s'écria-t-il.

— Et je le vois encore agenouillé devant vous et vous prodiguant ses soins

— Et je le vois encore, tout frémissant d'anxiété, guetter le plus léger battement de votre cœur, épier le moindre souffle qui pourrait s'échapper de vos lèvres !...

— Oh ! quelles minutes d'angoisse ! quel moment terrible !

— Muette, frissonnante, le visage inondé de larmes, je ne le perdais pas de vue une seule seconde, cherchant à deviner son impression... cherchant à lire son regard, ses secrètes pensées...

— Qu'allait-il dire ?

— Quel arrêt allait-il prononcer ?

— Dieu que j'implorais, que je priais comme je ne l'avais jamais prié... Dieu allait-il faire un miracle et vous rendre à ma tendresse, ou bien pauvre enfant de plus en plus cruellement éprouvée, de plus en plus cruellement frappée, allais-je avoir l'horrible douleur, l'horrible désespoir de perdre en vous ma seconde mère !

— Et tout en étouffant mes sanglots, je songeais aussi à Maurice... à Maurice qui avait déjà failli mourir quand on vous avait enlevée de la maison du docteur Laval et qui, certainement, ne survivrait pas à sa douleur quand il apprendrait qu'il vous avait à tout jamais perdue...

— Et de plus en plus effrayée, de plus en plus épouvantée, je venais de me pencher vers vous, dans une si douloureuse et si poignante angoisse que je croyais que j'allais mourir aussi, quand je me redressai tout à coup avec un cri de joie...

— Car le miracle que je n'osais plus espérer et que je croyais impossible... ce miracle venait de se faire !... Car enfin vous aviez perdu votre rigidité de cadavre !... Car enfin vos yeux s'étaient entr'ouverts, votre cœur battait plus fort, et un long soupir s'était exhalé de vos lèvres...

— Elle vit !... elle vit ! murmuraient Korrigan et les deux valets, en se regardant tout pâles, tout saisis d'étonnement.

— Quant à celui qui venait si miraculeusement de vous sauver... quant à celui à qui vous veniez de devoir la vie, son visage impassible et froid s'était aussi, pendant quelques secondes, illuminé d'un éclair de joie... puis, se levant tout à coup très brusquement, il fit au vieux gardien du château de Morgoff un signe plein d'autorité.

— Venez !

— Et, d'un pas rapide, il l'entraîna loin de nous.

— Je le suivis du regard, mais bientôt je ne le vis plus...

— D'énormes arbres, derrière lesquels ils s'étaient arrêtés, me les cachaient...

— C'était à peine si, de temps à autre, je pouvais entrevoir la silhouette de l'inconnu et surprendre un de ses gestes toujours très brusques, de gestes toujours pleins de la même autorité.

— Et alors, à la pensée qu'en ce moment c'était peut-être notre sort qui se décidait, une telle émotion me prit, une telle anxiété s'empara de moi que je me mis à trembler de tous mes membres.

— Est-ce que cet homme, en qui j'avais placé mon dernier espoir, allait consentir à ce qu'on nous ramène au château de Morgoff ?

— Est-ce que cet homme ne venait de nous sauver la vie que pour prolonger encore notre supplice, que pour que nous connaissions encore les mêmes souffrances et les mêmes tortures ?

— Est-ce que cet homme, que je considérais déjà comme notre libérateur, allait être assez inhumain, assez barbare pour continuer sans nous son chemin et nous laisser aux mains de Korrigan ?

— Est-ce qu'il allait, lui aussi, rester sourd à mes supplications, à mes prières, à mon désespoir, et se faire, par son indifférence, le complice du baron de Chancel et du comte de Guérande ?

— Oh ! non, non, cela serait trop monstrueux !... cela est impossible ! me disais-je pour essayer de me rassurer.

— Mais je n'en restais pas moins de plus en plus inquiète, de plus en plus tremblante, quand enfin je le vis reparaitre et revenir de notre côté d'un pas plus rapide encore et l'air de plus en plus impérieux, tandis que Korrigan, qui marchait à quelques pas derrière lui, s'avancait la tête basse, l'air tout pensif et tout saisi.

— Alors, sans rien savoir de ce qui venait de se dire, je sentis soudain s'évanouir toutes mes craintes et renaître tout mon espoir...

— Oh ! nous étions sauvées !... Oh ! non, cet homme ne nous abandonnerait pas, ne nous livrerait pas, car Korrigan, tout à l'heure si triomphant, ne se serait pas montré maintenant si consterné et si abattu...

— Et mon regard restait toujours fixé sur eux quand, brusquement, l'inconnu de nouveau s'arrêta, puis, tendant la main dans la direction de Morgoff :

— Voici votre chemin ! dit-il à Korrigan.

— Puis, montrant l'autre côté de la route, il ajouta :

— Et voici le mien !

— Et alors, sans répliquer un mot, Korrigan, sa face hypocrite éclairée d'un très humble sourire, s'inclina, fit un signe pour inviter les deux valets à le suivre, remonta avec eux dans sa voiture, puis disparut rapidement dans la direction du château...

— Puis, quelques secondes après, la voiture qui devait nous amener ici, dans la maison où nous sommes, filait à son tour à toute vitesse...

— Dites, mère, vous rappelez-vous ?... Vous souvenez-vous ?

— Oui, peut-être, répondit Yvonne en semblant faire un effort de mémoire, mais si vaguement que beaucoup de chose m'échappent...

— Cependant vous aviez complètement repris connaissance... complètement recouvré toute votre lucidité...

— C'est possible, mon enfant, mais pense combien je devais être faible encore...

— En effet.

— Et pense aussi combien je devais avoir la tête perdue quand je sortais à peine de cette crise terrible qui avait failli m'emporter...

— Aussi ne puis-je me souvenir de ce qui s'est passé alors que comme on se souvient d'un rêve très lointain et à demi effacé...

— Vous avez pourtant, comme moi, remercié de tout votre cœur notre nouvel ami...

— Oui, c'est possible encore... Oui, si j'avais, ainsi que tu viens de le dire, recouvré toute ma lucidité, j'ai dû certainement le faire, mais de quels termes me suis-je servie et que lui ai-je dit, voilà ce que j'ignore...

— Tout ce que j'ai retenu, c'est que notre ami, pour nous prouver que nous pouvions avoir toute confiance en lui, nous a parlé de Maurice et de M. de Belleruche...

— Mais, je te le répète, c'est tout ce que je sais...

— Et, quant à lui, c'est vainement que, par la pensée, je cherche à le revoir... vainement que je voudrais me rappeler ses traits...

— Et voilà pourquoi je te disais tout à l'heure : "Toi, Suzanne, qui l'as vu, qu'en penses-tu?... comment est-il?"

Puis, tout de suite, et sans laisser à sa petite compagne le temps de répondre, Yvonne ajouta :

— Moi, si j'en juge par ce que je vois, par la richesse et la splendeur de cette demeure, et par mille détails qui me frappent, je suis de plus en plus convaincue que je ne me trompe pas et que cet inconnu est bien quelque gentilhomme archimillionnaire, quelque grand seigneur qui, ainsi que M. de Belleroche, est venu un jour se fixer dans cette retraite par lassitude ou dégoût du monde.

— Aussi le portrait que je me fais de lui me le représente-t-il avec des manières très nobles, très distinguées.

— Oui, mère.

— Et l'air très froid, le regard très imposant...

— Oui, mère, répondit vivement la petite Suzanne, oui, au premier abord son regard vous glace et son air vous semble si dur et si sévère que le premier sentiment que l'on éprouve en se trouvant en face de lui est loin d'être de la sympathie.

— C'est une gêne que l'on ne peut vaincre... une crainte contre laquelle on ne peut se défendre...

— Mais quand on le regarde mieux, c'est un autre sentiment qui s'empare de vous... un sentiment qui fait qu'il vous étonne, qu'il vous intrigue et que l'on arrive presque à le plaindre...

— A le plaindre ?

— Oui, mère, car alors on devine à la pâleur de son visage, aux rides précoces qui sillonnent son front, à la profonde mélancolie ou plutôt à la profonde tristesse qui se dégage de toute sa personne, que cet homme a dû certainement beaucoup souffrir, et, qui sait ? souffre peut-être beaucoup encore...

— Ah ! fit lentement et doucement Yvonne.

— Et alors, son regard si glacial, son air si dur et sa voix si brève ne vous intimident plus autant, car il semble que ce n'est là qu'un masque qu'il a pris pour qu'on ne devine pas son chagrin et pour mieux cacher la douleur qui le torture...

— Tu crois ?

— Oh ! j'en suis sûre !... Oui, sous ces apparences si froides et si hautaines, cet homme doit souffrir... cet homme doit cacher quelque mystère, quelque secret qui est un supplice pour lui...

— Et tenez, mère, ajouta plus vivement encore la petite Suzanne, la preuve que notre ami, que notre sauveur n'est point l'homme qu'il voudrait paraître, voulez-vous que je vous la donne ?

— Quelle preuve ?

— Eh bien, pendant que nous roulions sur la grande route, pendant que sa voiture nous emportait ici... son visage n'était plus celui que je lui avais vu quelques instants auparavant, celui que je lui avais vu quand il était accouru à mes cris...

— Oh ! non, ce n'était plus le même visage impassible et sombre qui avait étonné et presque effrayé Korrigan lui-même...

— Mais à présent qu'il nous regardait longuement tour à tour... maintenant que nous lui racontions tout ce que nous avions enduré, — car, vous aussi, mère, vous lui avez parlé de votre long martyre...

— Moi ?

— Vous ne vous en souvenez pas non plus ?

— Non, mon enfant... Non, je ne me souviens plus de rien, répondit Yvonne en passant la main sur son front.

— Maintenant tous ses traits s'animaient, tandis que je voyais, presque à chaque seconde, son regard étinceler de colère et d'indignation.

— Son visage, subitement transfiguré, n'exprimait plus alors que la bonté, la compassion, la plus immense pitié...

— Et quand il nous parlait... quand il cherchait à nous consoler de tout ce que nous avions souffert et à nous faire entrevoir bientôt un avenir plus heureux, comme sa voix était douce !... comme son sourire était affectueux !...

— Car alors il s'oubliait... Car alors son masque tombait... Car alors il redevenait l'homme généreux et bon, l'homme sensible que, sans doute, on ignore et qu'il doit être, j'en réponds !

Et il y eut un silence.

Yvonne restait pensive.

Si la petite Suzanne ne se trompait pas, quel mystère, quel secret pouvait-il bien y avoir dans la vie de cet homme ?

Souffrait-il de quelque amour trahi ?

Connaissait-il l'atroce torture, l'horrible supplice qu'elle avait connu elle-même ?

Où bien, comme M. de Belleroche, pleurait-il encore, pleurait-il toujours une femme aimée à tout jamais disparue ?

Et la sœur d'Adrienne s'absorbait de plus en plus dans la pensée de l'inconnu, quand, brusquement, elle se réveilla.

La petite Suzanne venait de jeter un nouveau cri de joie, un nouveau cri d'enthousiasme :

— La rivière !... la rivière !

Très claire, très large, ses flots presque immobiles, la rivière, en effet, se déroulait maintenant à leurs pieds.

De vieux saules en ombrageaient les bords et, tout près d'Yvonne

et de la petite Suzanne, une coquette et légère petite barque aux couleurs vives se balançait mollement sur ses amarres, ses deux rames baignant dans l'eau...

— Oh ! que c'est beau !... que c'est beau ! s'écria-t-elle. Oh ! comme on est heureux de vivre par ce beau jour et ce beau soleil !... Et là-bas, mère, là-bas !... Regardez donc !... comme ça semble loin !... on ne voit plus que le ciel et l'eau !...

Mais, ce qui la tentait, c'était la petite barque si coquette...

— Oh ! quel dommage qu'il n'y ait personne pour nous conduire ! s'écria-t-elle encore. Comme on ferait avec plaisir une promenade sur cette jolie rivière... N'est-ce pas, mère ?

— Sans doute, mon enfant, répondit Yvonne en souriant. Mais ce n'est ni toi ni moi qui pourrions ramer...

Mais elle n'avait pas encore achevé, qu'elle tressaillit, toute saisie.

Car une voix très douce venait de dire derrière elle :

— Alors, madame, permettez-moi de vous offrir mes services...

Et c'était lui !... l'inconnu !...

Et, son chapeau à la main, toujours souriant, il s'inclinait très profondément, très respectueusement devant Yvonne.

— Oh ! c'est vous, monsieur... vous notre hôte, dit-elle, très émue.

— Oui, madame, répondit-il de sa voix toujours très douce, votre hôte et votre ami... et je dirais même, si je l'osais, l'un de vos meilleurs amis...

— Oh ! je le sais, monsieur... Aussi, que je suis donc contente de vous voir et avec quelle impatience je vous cherchais !

— Moi ? fit-il, la voix un peu sourde.

— Oui, monsieur, car je brûlais du désir de vous exprimer une fois encore toute notre profonde reconnaissance, toute notre éternelle gratitude pour l'immense service que vous nous avez rendu hier, en nous arrachant aux mains de nos ennemis et en ne permettant pas que cet infâme Korrigan puisse se faire encore notre géôlier et notre bourreau...

— Oh ! ne parlons pas de cela !... n'en parlons plus jamais ! s'écria-t-il très vivement tandis qu'un nuage passait sur son front.

— Et je tenais aussi à vous dire combien nous avons été touchées, combien nous avons été émuës, Suzanne et moi, de la délicate attention que vous avez eue pour nous ce matin...

— Oh ! ces deux robes sont vraiment délicieuses, vraiment exquisées, et je ne sais quels mots trouver pour vous remercier autant que je devrais le faire...

— Aide-moi donc, Suzanne... Tâche donc d'être plus éloquente que moi, pour que monsieur sache combien a été vive la joie qu'il nous a donnée...

Mais la petite n'eut pas le temps de dire un mot, car, d'un geste, l'inconnu venait déjà de lui fermer la bouche.

— Non, non ! dit-il. A quoi bon me remercier pour si peu de chose ?... Toute ma récompense, si toutefois j'en méritais une, ce serait que je n'aie pas eu trop mauvais goût et que ces modestes robes vous plaisent...

— Mais n'insistons pas davantage là-dessus, je vous en prie...

— D'ailleurs, ajouta-t-il ne vous ai-je pas dit... ne t'ai-je pas dit, mon enfant, que vous n'étiez plus ici au château de Morgoff...

— Autant votre séjour a été triste et pénible là-bas, autant j'entends qu'il vous soit doux et agréable ici...

— Autant vous avez souffert quand vous étiez au pouvoir de ces bandits qui vous torturaient, autant je veux que vous soyez heureuses chez moi...

— Aussi vais-je vous adresser une prière, en vous suppliant de l'exaucer...

— Nous vous le promettons d'avance ! dit vivement Yvonne.

— Et de bien grand cœur, je vous le jure ! dit vivement à son tour la petite Suzanne.

— Eh bien, c'est de ne me cacher aucun de vos désirs, aucun de vos souhaits, afin que je puisse aussitôt les satisfaire et les réaliser...

— Oh ! monsieur ! s'écrièrent ensemble Suzanne et Yvonne.

— Car quels que soient les caprices ou les fantaisies que vous puissiez avoir, je vous donne ma parole que vous n'aurez qu'un mot à dire pour être aussitôt obéies...

Puis, se mettant à sourire, tandis que la mère de Maurice et la petite Suzanne le regardaient, de plus en plus surprises :

— En un mot, reprit-il, figurez-vous que vous êtes ici dans un palais enchanté... dans un palais où se trouve une fée invisible, qui sera toujours prête à faire pour vous tous les prodiges et tous les miracles...

— Me le promettez-vous ?

Et comme Yvonne et sa petite compagne, dont l'étonnement grandissait encore, paraissait hésiter :

— Un refus me causerait beaucoup de peine, fit-il avec un accent où perçait une sincère émotion.

Et son regard semblait encore supplier Yvonne.

— Eh bien, soit, monsieur, répondit gaiement celle-ci ; nous vous promettons, si l'occasion s'en présente, non seulement d'user, mais même d'abuser de votre bienveillance...

Et avec un sourire plein d'une douce malice... un sourire qui la rendait encore plus belle, si c'était possible :

— Vous devez être content ? ajouta-t-elle.

Alors, d'une voix qu'elle ne lui connaissait pas, d'une voix si pénétrante et si profonde qu'elle ne put s'empêcher de tressaillir :

— Je n'ai jamais été aussi heureux ! répondit-il.

Et Yvonne restait encore toute saisie de l'étrange accent avec lequel il avait prononcé ces mots-là, que déjà il venait de s'élançer vers la rivière, de sauter dans la barque et de s'emparer des rames.

Puis, devenant tout à coup très gai à son tour :

— Que votre premier désir soit donc exaucé ! cria-t-il. Vous désirez, je crois, faire une promenade sur la rivière... Eh bien, madame... eh bien, Suzanne, je vous attends !

Et, deux secondes après, celles-ci étaient déjà installées en face de lui.

Mais un trouble encore plus grand venait d'envahir Yvonne.

Il lui semblait que la main que l'inconnu lui avait tendue pour lui aider à monter dans la barque avait légèrement tremblé en serrant la sienne.

Et tandis que la barque à présent doucement filait, gagnait le large, et que, penché sur les avirons, il restait muet et comme plongé dans une rêverie profonde, sans qu'il pût s'en apercevoir, elle le regardait mieux.

C'était un homme de trente-huit à quarante ans, assez grand, au front vaste et intelligent, couronné d'une épaisse chevelure très brune, dont les bouches, assez longues, retombaient sur un cou de taureau.

Il avait des yeux superbes, le nez un peu fort, des dents magnifiques ; mais son visage, que semblaient rendre encore plus pâle les longs favoris très noirs qui l'encadraient, était, en effet, comme l'avait très bien remarqué la petite Suzanne, sillonné de rides précoces, comme si cet homme avait éprouvé dans sa vie de terribles fatigues ou d'immenses chagrins.

Quant à ses manières, elles étaient d'une aisance si parfaite et d'une distinction si rare, qu'Yvonne, qui s'y connaissait, en était de plus en plus très vivement frappée...

Et le souvenir de l'infâme de Guérande lui revenant brusquement malgré elle, elle ne put s'empêcher de les comparer.

Mais quelle différence entre eux, quel contraste !

Comme l'élégance du comte, qui était pourtant très vantée dans son monde, paraissait commune, maniérée et factice à côté de celle de l'inconnu ! Et quelle absence de toute pose dans celui-ci ?... Quelle sincérité dans son accent, quelle intelligence dans son regard, quelle droiture reflétait son visage, et quelle fermeté, pourtant, quelle virile énergie on devinait en lui !...

Oh ! non, Yvonne en eût mis la main au feu, ce n'était point là le premier gentilhomme venu, comme le misérable que, pour son malheur et celui de Maurice, elle avait eu la faiblesse d'aimer... le stupide aveuglement de croire jusqu'au bout un honnête homme...

Oh ! non, non, celui-là, pour sûr, était quelqu'un... et non seulement, comme elle l'avait supposé, quelque grand seigneur venu s'exiler, par chagrin ou par misanthropie, au fond de ce désert, au fond de ce pays reculé où n'arrivaient plus les bruits du monde, mais encore une conscience et une volonté... un homme enfin !

Mais ce qui était certain aussi, ce qui sautait aux yeux et ce que la petite Suzanne elle-même, malgré l'inexpérience de son âge, avait très bien remarqué également, c'est que cet homme devait être en proie à quelque sombre, à quelque incurable tristesse.

D'où venait-elle ?

Était-ce du remords ?... du regret ?... un de ces souvenirs douloureux qui remplissent d'amertume toute une vie et que l'on ne peut plus jamais oublier ?

Avait-il eu dans son passé une de ces terribles catastrophes dont on reste le cœur anéanti, l'âme brisée ?

Quel était donc son secret ?

Et Yvonne, qui, sans s'en rendre compte elle-même, de plus en plus s'intéressait au mystérieux inconnu, cherchait, faisait mille suppositions...

Mais s'il lui était impossible de se répondre... impossible de deviner la cause de la souffrance de son nouvel ami, elle ne pouvait s'empêcher de le plaindre...

Car n'avait-elle pas souffert, elle aussi ?... car ne souffrait-elle pas encore ?

Et puis, il avait l'air si loyal et si bon, que ce n'était plus seulement de l'estime qu'elle éprouvait pour lui, mais déjà une très sincère, une très profonde sympathie...

Et la barque glissait... glissait dans le grand silence de la rivière...

La petite Suzanne, silencieuse, restait plongée dans la pensée de Fontenay-sous-Bois où elle allait retourner bientôt, et dans la pensée de sa pauvre mère qu'il lui tardait tant de revoir et qui, depuis le terrible événement qui les avait si tragiquement séparées, avait dû tant pleurer, tant souffrir aussi !

Yvonne continuait à demeurer songeuse.

Un assez long moment s'écoula ainsi.

Puis enfin, quand elle releva la tête et que ses yeux se portèrent sur l'inconnu, elle ne put s'empêcher de tressaillir encore, toute saisie.

Car leurs regards venaient de se rencontrer, et il y avait dans celui qu'il attachait sur elle une telle admiration, un tel aveu d'amour, que toute pâle, elle comprit et détourna la tête.

Et toujours, toujours la coquette barque doucement glissait sur la gaie rivière tout étincelante de soleil, tandis que, de plus en plus émue, de plus en plus troublée, Yvonne se disait :

— Il m'aime !

XVIII. — COMMENT NAÏT L'AMOUR

Les jours qui suivirent furent des jours charmants, des jours délicieux pour Yvonne.

Dans cette grandiose demeure où l'on allait au-devant de tous ses désirs et où tous ceux qui l'entouraient paraissaient prendre à tâche de lui faire oublier ses souffrances passées, il lui semblait ne plus vivre que dans un rêve...

Était-ce bien vrai qu'elle s'était enfin échappée de sa prison... qu'elle s'était enfin échappée du sombre château de Morgoff ?

Était-ce bien vrai qu'elle n'était plus entre les mains du baron de Chancel... entre les mains de l'infâme Korrigan et de l'horrible Micheline ?

Était-ce bien vrai qu'elle avait enfin recouvré sa liberté, et qu'après avoir vu la mort de si près, désormais elle allait vivre ?

Était-ce bien vrai que sa raison lui revenait... qu'elle n'était plus la triste et pâle fantôme que l'on voyait errer à travers le parc de la maison de santé... l'effrayant spectre qui remplissait de terreur tous ceux qui l'approchaient... et qu'elle allait maintenant recommencer une existence nouvelle... une existence qui s'écoulerait calme, tranquille et heureuse entre son père, ce loyal et chevaleresque comte de Belleruche, et son fils, son petit Maurice bien-aimé !

Oh ! à cette pensée-là... à la pensée de cet avenir de bonheur qui l'attendait, de quelle joie s'empressait, débordait le cœur d'Yvonne ?

Et elle était même si grande, cette joie, qu'elle ne se sentait déjà presque plus la force de haïr, la force de maudire, et que, par moments, elle était presque déjà tentée de pardonner au baron de Chancel et au comte de Guérande toutes les douleurs et toutes les tortures qu'elle leur devait.

De Guérande !

Il lui semblait qu'elle avait déjà moins de colère que de mépris pour lui...

Mais comment avait-elle pu aimer cet homme ?... Mais comment avait-elle pu être assez folle, assez stupide et assez aveugle pour ne pas avoir appris à le connaître plutôt, pour avoir pu croire pendant si longtemps, pendant de si longues années, à sa probité et à son honneur ?...

Car cet homme avait l'âme d'un misérable, l'âme d'un traître, l'âme d'un fourbe !...

Et elle n'avait rien soupçonné, rien deviné !

Son regard était faux, sa voix était fautive, ses serments sentaient le mensonge... et sans que rien vint l'avertir, elle continuait de se laisser prendre à toutes ses promesses et à toutes ses protestations !

Et c'était cela seulement... ces souvenirs-là seulement qui, lorsqu'elle pensait encore à lui, mettaient une ombre au front d'Yvonne.

D'ailleurs, il faut bien le dire, la pensée de cet homme qu'elle avait cru d'abord ne pouvoir jamais oublier, surtout à cause de tout le mal qu'il lui avait fait, lui venait de plus en plus rarement.

Si, par hasard, son image se dressait devant ses yeux, toute frissonnante, elle la chassait...

Mais, il faut bien le dire aussi, depuis la promenade sur la rivière, il y avait une autre image, un autre souvenir qu'elle était heureuse d'évoquer...

Et c'était le souvenir de celui qu'elle prenait toujours pour son sauveur... l'image de ce mystérieux inconnu dont elle ne savait pas même encore le nom...

Depuis ce jour-là, elle l'avait revu bien souvent, car il semblait vouloir vivre dans son ombre et s'attacher à ses pas.

Quelquefois il passait de longs moments à marcher avec elle le long des allées solitaires...

D'autres fois, il surgissait tout à coup devant elle, les mains pleines de fleurs...

Aussi avait-elle pris, peu à peu, l'habitude de se trouver si souvent avec lui, qu'il semblait à Yvonne que quelque chose lui manquait si elle restait trop longtemps sans le voir.

Quant à la petite Suzanne, chaque jour qui s'écoulait la remplissait de surprise, de joie aussi, car, chaque jour, elle reconnaissait de moins en moins Yvonne, tant à présent elle semblait renaître, tant à présent elle prenait de plus vives, de plus fraîches couleurs.

Aussi parfois, se câlinant doucement, tendrement contre la jeune femme, ne pouvait-elle s'empêcher de lui dire :

—Est-ce bien vous, mère, est-ce bien vous qui êtes là près de moi ?... est-ce bien vous dont ma main presse la main ?

“ Vous êtes maintenant si changée, et vous devenez chaque jour si belle, si rayonnante, que parfois je suis obligée de vous regarder très longtemps, très longuement pour vous reconnaître... ”

Et comme, à ces paroles de l'enfant, Yvonne souriait :

—Oh ! je vous le jure ! reprenait vivement la petite Suzanne. Oh ! je vous jure que bien d'autres que moi ne vous reconnaîtraient pas... ”

“ Et lui-même, notre ami, est aussi surpris que moi quand il vous regarde... ”

—Ah !

—Et il vous regarde très souvent... et je vois bien qu'il est très étonné et très content aussi de ne plus vous voir si pâle et si faible... ”

“ Car c'est un vrai miracle qu'en si peu de temps vous soyez redevenue aussi forte que vous deviez l'être autrefois... que vous deviez l'être quand tous ces malheurs ne vous étaient pas encore arrivés... ”

—C'est la joie, mon enfant, répondit doucement Yvonne.



... il se mit à suivre les traces d'Yvonne et de la petite Suzanne.

—Car rappelez-vous ce que vous étiez il n'y a que quelques jours encore... ce que vous étiez quand vous erriez sur la terrasse du château de Morgoff... ”

“ Oh ! maintenant je puis bien vous le dire, maintenant je puis bien vous l'avouer, combien de fois n'ai-je pas pleuré, n'ai-je pas sangloté pendant des nuits entières en pensant à vous... en me disant que si un jour M. de Belleruche et Maurice devaient nous arracher à notre prison, j'en sortirais peut-être seule ! ”

“ Oh ! oui, cette pensée lugubre, cette pensée sinistre et que je ne pouvais chasser, a bien souvent augmenté mes chagrins... ”

“ Mais aujourd'hui, mère, ajoutait la chère enfant en se serrant encore plus tendrement, plus affectueusement contre Yvonne, aujourd'hui je n'ai plus de ces craintes-là... aujourd'hui je suis complètement tranquille, complètement rassurée, et je serais parfaitement heureuse si, malgré toutes les bontés que l'on a ici pour nous, le temps me semblait moins long... si je pouvais seulement savoir combien de jours nous avons encore à attendre avant de retrouver tous ceux qui nous aiment... combien de jours nous avons encore à attendre avant de recevoir les baisers de Maurice et les baisers de ma mère... ”

Le joli visage de la petite Suzanne se voila alors d'une ombre de mélancolie, un lourd et long soupir soulevait sa poitrine, et quelquefois même des larmes brillaient dans ses yeux.

Mais cela de durait jamais plus de quelques secondes, et redevenant subitement très gaie, toute joyeuse, elle ajoutait encore :

—Mais qui sait ?... Peut-être au moment où je parle, ceux que nous attendons, ceux que nous appelons avec tant d'impatience ne sont-ils plus bien loin de nous ?

“ Qui sait si demain... si peut-être même ce soir, nous n'allons pas avoir tout à coup l'immense joie, l'immense bonheur de les voir accourir en nous tendant les bras ? ”

Et, silencieuse et toute pensive, Yvonne laissait parler l'enfant... ”

Oh ! certes, elle aussi attendait avec une fièvre, avec une impatience qui ne faisait que grandir chaque jour, le moment où elle retrouverait enfin son fils... la minute suprême où elle aurait la joie de serrer dans ses bras, de presser sur son cœur son petit Maurice... ”

Maurice !

Tout, pour elle, tenait dans le nom de cet être si cher... ”

Oh ! oui, le revoir, ne plus le quitter jamais, lui faire oublier à force de tendresse toutes les larmes qu'il avait versées et tout ce qu'il avait souffert, lui aussi, le pauvre petit martyr, Yvonne ne faisait pas d'autre rêve, Yvonne n'avait pas d'autre désir... ”

Et cependant ce n'était pas sans un trouble profond qu'elle songeait au moment où il lui faudrait quitter cette maison où elle avait reçu une si large et si généreuse hospitalité.

D'abord, ce trouble et cette émotion qu'elle ne pouvait surmonter, elle les avait mis sur le compte de la reconnaissance qu'elle éprouvait pour son hôte, pour l'homme qui non seulement lui avait aidé à reconquérir sa liberté, mais qui, l'avait entourée de tant d'attentions et de tant de prévenances... ”

Mais elle n'avait pu longtemps se mentir à elle-même ; mais il lui avait été impossible de ne pas s'avouer bientôt toute la vérité, c'est-à-dire impossible de ne pas s'avouer que, si l'inconnu n'avait pas seulement pour elle la profonde sympathie que devaient inspirer ses malheurs, mais encore un autre sentiment qui en mainte occasion se trahissait, mais aussi, en un mot, de l'amour, elle, de son côté, éprouvait pour lui autre chose que de la reconnaissance... ”

Oh ! ce n'était pas sans révolte qu'elle s'était fait cet aveu-là... ”

Aussi, son premier cri avait-il été :

—Quelle folie !... Puis-je aimer encore !

Et elle avait haussé les épaules ; et elle s'était moquée d'elle-même... ”

Aimer !

Quelle étrange idée elle venait d'avoir !

Est-ce qu'elle le pouvait encore, quand elle était sortie toute blessée et toute meurtrie de l'amour qu'elle avait eu pour le misérable de Guérande !

Est-ce qu'elle pouvait aimer quand son cœur était mort... quand elle n'avait trouvé dans l'amour, au lieu de l'ivresse et des joies qu'elle avait espérées, que les plus cruelles déceptions, que les plus terribles désillusions !

Non, non, elles se trompait... elle était folle de le croire !... ”

Et pourtant elle avait beau se révolter, s'indigner même d'avoir eu une pareille pensée, elle était bien obligée de reconnaître qu'il y avait en elle quelque chose de changé, et que, depuis la promenade sur la rivière, depuis qu'elle avait surpris sur elle le regard si profond, le regard si ardent de l'inconnu, elle n'était plus la même.

Car si elle ne l'aimait pas, pourquoi donc trouvait-elle si livides, pourquoi donc trouvait-elle si monotones, les heures qu'elle passait sans le voir ?

Car si elle ne l'aimait pas, pourquoi donc sa pensée allait-elle toujours vers lui, lui parlait-elle toujours de lui ?

Car si elle ne l'aimait pas, pourquoi donc se surprenait-elle parfois à le guetter et à l'attendre ?

Car si elle ne l'aimait pas, pourquoi donc tressaillait-elle, rien qu'au bruit de ses pas ?

Car si elle ne l'aimait pas, pourquoi donc était-elle si heureuse des longues promenades qu'ils faisaient ensemble sous les frais ombrages des allées solitaires ?

Et pourquoi, lorsqu'elle l'avait quitté, restait-elle donc de si longs moments toute songeuse et toute pensive ?

Pourquoi donc n'écoutait-elle plus que d'une oreille distraite le doux babillage de sa petite compagne, le doux babillage de la petite Suzanne ?

Pourquoi donc, enfin, n'avait-elle plus un rêve qui ne lui parlât de lui... plus un songe où elle ne revit encore son image ?

Et Yvonne avait dû enfin se rendre... se déclarer enfin vaincue... ”

Oui, elle ne pouvait plus chercher encore à nier... chercher encore à se tromper : elle aimait !... elle aimait follement, passionnément, et d'un amour — elle le sentait bien — dont elle chercherait vainement à triompher... d'un amour qui, désormais, allait lui prendre toute sa vie... ”

Et brusquement, elle avait eu peur... brusquement, elle avait eu l'effroi de l'avenir... ”

Car cet amour qui s'était si soudainement imposé à elle... cet amour que rien ne pourrait plus arracher de son cœur, où la conduirait-il, à quoi aboutirait-il ?

N'y avait-il pas entre elle et celui qu'elle aimait un abîme que rien ne pourrait combler ?

Alors n'était-elle pas insensée de s'abandonner à ce rêve-là... à ce rêve de bonheur impossible... à ce rêve de bonheur irrésistible ?

— Je l'aime ! se disait-elle le cœur déchiré, mais hélas ! tout m'éloigne et me sépare de lui !... Je l'aime ! et je n'ai pas le droit de le lui dire !... Je l'aime ! et je suis condamnée à lui cacher cet amour dont je rougirais de lui faire l'aveu !... Je l'aime ! et mon devoir est pourtant de le fuir !... mon devoir est pourtant de l'oublier !

Mais, quand elle parlait ainsi d'oublier, elle sentait bien qu'elle se mentait à elle-même et que c'était encore là une chose impossible...

Et alors, subitement, une impatience de plus en plus grande la prit de s'en aller, de partir au plus tôt à Fontenay-sous-Bois...

Est-ce que cela ne vaudrait pas mieux pour elle ?

Est-ce que non seulement son devoir, mais encore son intérêt, n'était pas de le fuir ?

— Oui, une fois loin de lui, une fois qu'elle l'aurait quitté pour ne jamais le revoir, il lui semblait que si elle devait souffrir encore, ce serait du moins d'une souffrance plus douce et qui rendrait sa vie moins douloureuse et moins amère...

Et puis n'aurait-elle pas son fils... son petit Maurice à qui elle se consacrerait tout entière et dont l'affection la consolerait, serait un baume à sa blessure.

Mais partir, le pouvait-elle ?

Ne devait-elle pas attendre ici l'arrivée de M. de Belleruche ?

Et le comte qui ne venait pas !

Pourquoi ?

Que se passait-il donc ?

Quelle était donc la cause de ce retard qui se prolongeait et qu'elle ne s'expliquait pas ?

Oh ! certes, elle n'avait encore aucun soupçon et rien ne pouvait lui faire deviner l'étrange rôle que jouait vis-à-vis d'elle et de la petite Suzanne celui qu'elle aimait... celui qu'elle bénissait comme leur sauveur...

Mais cependant parfois une surprise la prenait qui l'alarmait presque.

Sans savoir au juste ce qu'elle redoutait, elle avait comme l'appréhension d'un malheur...

Est-ce qu'au dernier moment le petit Maurice était encore tombé malade ?

Est-ce que l'enfant avait eu une rechute, et M. de Belleruche était-il obligé de rester près de lui ?

Et à cette pensée, Yvonne, qui oubliait tout pour ne plus se souvenir que de son amour et de sa tendresse de mère, Yvonne devenait toute pâle, toute tremblante...

Aussi, comme d'autres jours encore venaient de s'écouler et que son inquiétude grandissait, se décida-t-elle à interroger l'inconnu.

Un matin, elle descendit donc de bonne heure au jardin, et le chercha dans les endroits où ils avaient l'habitude de s'arrêter souvent ensemble.

Et elle l'aperçut bientôt en effet.

Il était assis à l'ombre d'un vieux tilleul, et, les bras croisés, le regard fixe, il semblait plongé dans une rêverie profonde.

Doucement, Yvonne s'était rapprochée, puis arrêtée en face de lui, sans qu'il se fût d'abord rendu compte de sa présence.

Mais comme enfin il relevait la tête, brusquement il tressaillit.

— Ah ! c'est vous ? s'écria-t-il, la voix un peu sourde.

— Oui, répondit-elle en prenant place à ses côtés, je vous cherchais... je voulais vous parler...

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il.

Mais il était devenu tout à coup plus pâle et il avait eu une légère contraction du visage.

— Je voulais vous parler de M. le comte de Belleruche...

— Du comte de Belleruche ?

— Oui, de lui que nous devons attendre ici et qui ne vient pas.

— Et cela vous inquiète ?

— Oui, cela m'inquiète de plus en plus...

— Vous avez donc bien hâte de vous en aller ?... bien hâte de me quitter ?...

— J'ai hâte de revoir ceux que j'aime, répondit-elle en contenant son émotion.

Il eut un amer sourire.

— Oui, vous avez raison, fit-il doucement. J'oubliais que je ne suis qu'un étranger pour vous.

— Vous êtes un ami... et un ami que je n'oublierai jamais, je vous le jure ! dit-elle vivement. Mais je suis mère aussi... mais il y a si longtemps que je suis séparée de mon pauvre enfant que vous devez comprendre combien j'éprouve le besoin de le revoir, de l'embrasser, de lui dire qu'il m'est enfin rendu et que l'on ne nous séparera plus...

— Et même cette impatience est telle qu'il y a des moments où elle devient une véritable angoisse.

— Oui, je vous comprends, dit-il. Oui, vous ne pouvez être complètement heureuse que lorsque vous l'aurez retrouvé et que vous serez près de lui.

— Oui. Et voilà pourquoi je vous cherchais... Je voulais savoir si vous aviez des nouvelles du comte... Je voulais, en tous cas, que vous me rassuriez... que vous m'ôtiez cette mortelle inquiétude qui de plus en plus me gagne...

— Non, depuis que vous êtes ici, je n'ai pas eu de nouvelles de M. de Belleruche, répondit-il de plus en plus pâle, la voix de plus en plus sourde, mais je suis fermement convaincu que vous auriez tort de vous inquiéter du retard qu'il met à venir vous chercher, car il est bien certain que si ce retard était motivé par quelque chose dont vous ayez à vous alarmer, M. de Belleruche n'aurait pu manqué de me prévenir...

— Or ! comme je suis sans nouvelles de lui, ainsi que je viens de vous le dire, vous n'avez donc qu'à attendre encore sans aucun souci.

— Du reste, ajouta-t-il en faisant un effort pour cacher son trouble, il peut surgir d'un instant à l'autre... aujourd'hui ou demain peut-être...

— Et alors, tout en étant bien heureux pour vous... bien heureux à cause de la grande joie que vous éprouverez, je serai bien malheureux et bien triste pour moi...

Et il avait prononcé ces derniers mots avec un accent si profond, et le regard qu'il avait fixé sur Yvonne était si éloquent, que celle-ci tressaillit et devint toute pâle à son tour.

Il y eut alors un moment de silence, puis, lentement, et la voix très basse :

— Oui, reprit-il, je ne voulais pas vous le dire... je m'étais même fait le serment de ne vous le dire jamais... mais votre départ d'ici... mais votre départ de ma maison fera un grand vide dans ma vie et sera un grand chagrin pour moi...

— Je ne vous connais que depuis quelques jours, et je me demande comment j'ai pu vivre avant de vous connaître...

— Oh je ne vous mens pas, depuis que vous êtes ici... depuis que je vis presque constamment dans votre ombre, si vous saviez comme l'existence me paraît plus douce et plus belle !

— Cette demeure vous semble somptueuse et grandiose, mais quand j'y vivais seul je m'ennuyais à mourir...

— Tous mes jours étaient des jours de tristesse et de mélancolie.

— Aucune joie, aucun bonheur, aucune espérance ne venaient rompre la monotonie d'une existence qui me paraissait de plus en plus sombre, de plus en plus lourde.

— J'étais à travers ces longues allées, où maintenant je suis si heureux que nous allions ensemble, comme un corps sans âme... comme un être ne s'intéressant à rien et pour qui l'avenir même, en qui tous espèrent, n'existait pas, n'existait plus...

— Puis, je vous ai rencontrée...

— Puis le hasard vous a fait entrer dans ma vie...

— Et alors j'ai été tout surpris de ne plus me reconnaître... tout étonné de ne plus me retrouver le même homme...

— Et alors... je vous ai aimée !...

Et il avait dit cela si bas que sa voix n'était plus qu'un souffle.

Il se tut, puis regarda pendant quelques secondes Yvonne qui demeurait immobile, les yeux fixés devant elle, toujours très pâle.

— Oh ! j'ai tort de vous parler ainsi, reprit-il avec une immense émotion, j'ai tort de vous faire cet aveu, mais je vois bien que j'étais fou, que j'étais insensé quand je croyais que je pourrais être assez fort pour garder ce secret-là pour moi... assez fort pour pouvoir toujours me taire...

— Et cependant, je vous le répète encore, je me l'étais bien juré dans toute la sincérité de mon cœur...

— Et cependant, je m'étais bien dit : Quand elle me quittera... quand nous nous séparerons pour ne jamais nous revoir peut-être, il ne faut pas qu'elle sache quel profond souvenir elle me laisse... il faut qu'elle ignore combien mon cœur... ce cœur qui est tout à elle... restera éternellement plein de sa pensée...

— Mais me taire... mais ne pas vous crier mon amour... mais ne pas vous dire que jamais, jamais je ne pourrai vous oublier, me serait impossible aujourd'hui !

— Oui, Yvonne, je vous aime !

— Oui, Yvonne, je vous aimerai toujours !

— Oui, jusqu'à mon dernier jour, jusqu'à ma dernière heure, jusqu'à mon dernier souffle, je ne vivrai plus que pour vous !

— Oh ! ne vous indignez pas, ne vous révoltez pas si j'ose vous tenir ce langage...

— Mais écoutez-moi plutôt... écoutez plutôt que je vous dise comment cet amour s'est si soudainement, si despotiquement emparé de moi...

Il fit encore une pause, mais la voix plus lente et avec une émotion qui semblait grandir encore :

— C'était l'autre matin, continua-t-il, le lendemain du jour où vous étiez entrée ici...

Vous en souvenez-vous ? Quelle journée radieuse !... Quelle journée enchantée !

— Jamais le soleil n'avait été plus magnifique, le ciel plus pur, les fleurs plus belles...

“Jamais, semblait-il, on n'avait dû ressentir une telle joie de vivre....

“Et cependant je me sentais toujours le cœur aussi sombre, aussi lourd, aussi triste que d'habitude.

“Et j'étais seul, assis à l'écart et plongé dans je ne sais quelle amère rêverie, quand tout à coup, j'entendis non loin de moi le bruit léger de vos pas....

“Vivement, je m'étais levé, et à peine vous avais-je vue, à peine vous avais-je aperçue, que je ne pus retenir un cri de surprise et d'admiration.

“Car vous étiez si belle, Yvonne, si merveilleusement et si souverainement belle que je n'avais pu vous voir sans rester ébloui..

“Il me semblait qu'autour de vous le jour se faisait encore plus pur, le soleil plus radieux ; qu'autour de vous les fleurs s'épanouissaient plus magnifiques encore et que pour vous faire cortège les oiseaux prenaient une voix plus douce et plus tendre.

“Oh ! oui, vous étiez si belle qu'il était impossible de ne pas vous aimer....

“Et tandis que vous continuiez de marcher toujours très lentement au bras de votre chère petite Suzanne... tandis que vous jetiez autour de vous des regards émerveillés, lentement aussi je me glissais sur vos traces, lentement aussi je suivais vos pas....

“Et de plus en plus, il m'était impossible de détacher mes yeux de vous... impossible d'avoir une pensée qui ne se rapportât pas à vous....

“Et, tout en vous admirant, quel saisissement aussi j'éprouvais quand je me rappelais ce qui s'était passé la veille, c'est-à-dire quelques heures seulement auparavant, là-bas, sur la grande route de Morgoff....

“Était-ce bien la pauvre créature sans souffle, la pauvre créature expirante que j'avais tenue déjà rigide et déjà froide entre mes bras, que je revoyais en ce moment !....

“Était-ce bien la pâle captive, la pâle prisonnière de l'odieux Korrigan, dont le visage de martyr m'avait atrocement serré le cœur, qui marchait là, devant moi, avec ce sourire enchanteur et ce front resplendissant de jeunesse !

“Et, soudain, je sentis que je ne m'appartenais plus... que ma vie brusquement changeait....

“Je sentis que j'allais vous aimer, que dis je ! que je vous aimais déjà si follement, si éperdument, que condamné à vous perdre, condamné à vivre sans vous, j'allais être le plus à plaindre et le plus malheureux des hommes !

“Car c'est vrai, ajouta-t-il la voix de plus en plus faible, comme brisée, même ne resteriez-vous pas indifférente au sentiment que vous m'avez inspiré... même cet amour dont j'ai l'audace de vous parler serait-il partagé par vous... même, enfin, m'aimeriez-vous comme je vous aime, que je n'en serais pas moins aussi malheureux et aussi à plaindre....

Et comme elle n'avait pu s'empêcher de se tourner vivement vers lui ; comme elle le regardait avec une surprise anxieuse, se demandant s'il ne faisait pas allusion à son passé à elle, à ce passé qu'elle considérait comme un abîme entre eux :

—Oh ! je comprends bien que vous devez être étonnée d'un langage aussi étrange, d'un langage aussi extraordinaire, poursuivit-il avec une sorte de fièvre.

“Mais ne me demandez pas de m'expliquer plus clairement, car il me serait impossible de vous en dire davantage....

“Mais bientôt... oui, bientôt, trop tôt, hélas ! pour moi ! vous connaîtrez enfin le sens de ces paroles qui peuvent vous paraître aujourd'hui si énigmatiques et si mystérieuses....

“Et alors, Yvonne, je vous le répète, eussiez-vous pour moi le même amour que j'ai pour vous... le même amour aussi ardent et aussi profond, que, soudain, cet amour s'évanouirait pour ne plus vous laisser que mépris et que haine !

—Que voulez-vous dire ?

—Rien !... rien ! fit-il de plus en plus fiévreux et si pâle qu'elle en était effrayée.

—Pourquoi pourrai-je n'avoir plus pour vous, à qui j'ai voué une si profonde reconnaissance... pour vous pour qui j'éprouve un sentiment qui est peut-être plus que de l'amitié....

—Yvonne !

—Oh ! oui, plus que de l'amitié... de l'amour aussi !

—Yvonne !... Yvonne !

—Car, moi aussi, je voulais vous le cacher... Car, moi aussi, je m'étais fait le serment d'ensevelir ce secret au fond de mon cœur...

“Mais, enfin, puisque vous me l'arrachez... puisque je suis trop faible pour ne pas vous le crier à mon tour, oui, pourquoi, quand je vous aime, pourrais-je un jour n'avoir plus pour vous, comme vous venez de le dire, que du mépris et de la haine ?....

—Oui, de la haine !... oui, un jour viendra où vous me maudirez !

—Moi !

—Oh ! vous ne pouvez pas me croire, mais vous verrez que je ne me trompe pas :....

—Vous maudirez quand vous m'avez sauvée !... Vous maudirez

quand sans vous, je ne serais peut-être plus qu'un cadavre au châteaude Morgoff !... Vous maudirez quand vous m'avez rendu la vie avec la liberté !... Vous maudirez quand c'est à vous que je devrai le bonheur que je puis avoir encore en ce monde !....

“Oh ! non, non, non, je ne vous crois pas !... non, cela est impossible !

—Vous verrez, vous dis-je, vous verrez ; s'écria-t-il. Car vous me croiriez peut-être si vous saviez qui je suis... si vous saviez chez qui vous êtes !

—Eh bien ? fit-elle très vivement, toute pâle, toute saisie. Parlez ! Achevez... Encore une fois, que voulez-vous dire ?

—Non, non, je ne puis rien vous dire de plus... J'en ai même trop dit ! s'écria-t-il. Mais pardonnez-moi de vous avoir parlé d'amour... Mais, quoi qu'il puisse arriver plus tard, plaignez-moi surtout... oui, plaignez-moi plutôt que de m'en vouloir !

Puis, se levant d'un bond, il s'enfuit comme un fou.

XIX. — PREMIERS SOUPÇONS

Atterrée, Yvonne était demeurée clouée à la même place.

Machinalement, elle le suivit des yeux pendant quelques secondes ; puis, comme il venait de disparaître brusquement au détour d'une allée, elle essaya de se reconnaître, de recouvrer un peu de sang-froid.

Que signifiait cette scène étrange ?

Pourquoi l'inconnu, après lui avoir fait l'aveu de son amour, lui avait-il prédit qu'un jour elle le maudirait ?

Et avec quel accent douloureux, presque tragique, il lui avait dit : “Si vous saviez qui je suis !... Si vous saviez chez qui vous êtes !”

Où, que se cachait-il donc sous ces paroles dont elle restait de plus en plus saisie... sous ces paroles qui finissaient par l'effrayer, tant elles ressemblaient à une menace ?

Et pendant plus d'une heure, conservant toujours la même immobilité, Yvonne demeura avec la même pensée fixe... la même pensée de ce mystère qui l'entourait....

—Qu'est-ce donc ?... Qu'a-t-il donc voulu dire ? ne cessait-elle de se demander.

“Le haïr !... le maudire !... Moi !... moi !....

“Mais alors quel mal a-t-il donc pu me faire pour qu'il prononce ces mots-là... ces mots si terribles ?... pour qu'il ait cette crainte que seuls pourraient avoir ceux qui se sont faits mes bourreaux et mes geôliers... que seuls pourraient avoir le baron de Chancel et le misérable Korrigan ?....

“Ah ! oui, pour ceux-là... pour ces monstres-là, mon cœur est plein de haine, plein de rancune, et il ne m'est pas possible d'y penser, sans qu'aussitôt jaillisse de mes lèvres un cri d'anathème et de malédiction !

“Mais comment encore une fois, pourrais-je, un jour, avoir pour lui la même colère et le même ressentiment que j'ai contre eux ?

“Mais comment, un jour, pourrais-je oublier toutes ses bontés pour moi, toutes ses bontés pour Suzanne, et ne plus voir en lui qu'un ennemi ?....

“Un ennemi !

“Oh ! non, c'est de la folie !... de la démence !....

Et, brusquement, elle se leva.

Ce mystère qui de plus en plus l'intriguait, ou, pour mieux dire, qui de plus en plus l'angoissait, il fallait absolument qu'elle arrivât à le connaître... il fallait absolument qu'elle finit par l'éclaircir.

Peut-être, tout à l'heure, avait-elle eu tort de laisser fuir ainsi l'inconnu ?

Peut-être n'avait-elle pas insisté avec assez d'énergie pour le forcer à parler... pour l'obliger à lui dire le mot de cette énigme ?

Mais elle allait courir le rejoindre... courir le retrouver à quelques pas de là où il devait être, sans doute, et, cette fois, il faudrait bien qu'il s'expliquât plus clairement, plus nettement.

Et d'un pas très rapide, Yvonne s'enfonça dans le jardin.

Mais elle eut beau le fouiller dans tous les sens... elle eut beau parcourir toutes les allées, tous les sentiers, celui qu'elle cherchait demeura invisible.

Alors une tristesse si profonde l'élevait, que lorsqu'elle remonta dans sa chambre, elle tomba comme une masse dans un fauteuil, la gorge pleine de sanglots....

—Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait-elle en serrant avec force son front dans ses mains, je n'ai donc pas encore assez souffert !... je n'ai donc pas encore été assez torturée !....

Et moi qui étais si joyeuse, si heureuse il n'y a que quelques heures encore !

— Et moi qui m'efforçais d'oublier le passé, ce passé si terrible et si sombre, pour ne plus songer qu'à l'avenir... pour ne plus songer qu'aux joies qu'il me donnerait enfin !

— Et voilà que tout à coup, cet homme me dit cela !... Et voilà que, tout à coup, toutes mes anciennes angoisses me reprennent et qu'autour de moi tout redevient menaçant !

— Car ces mots-là... ces mots si étranges et si mystérieux... ces mots qu'il m'a jetés avec un accent que je n'oublierai jamais : " Si vous savi z qui je suis !... Si vous saviez ch'z qui vous êtes ! " que signifieraient-ils, s'ils n'étaient des menaces ?... s'ils n'étaient un avertissement que je puis avoir encore quelque danger à redouter, quelque danger à appréhender ?

— Oh ! ma tête se perd... ma tête s'égaré comme si ma raison allait encore s'éteindre... comme si j'allais redevenir encore la pauvre folle du château de Morgoff !...

Et de plus en plus des sanglots l'étouffaient... et de plus en plus son beau visage s'inondait de larmes...

Et elle pleurait ainsi depuis longtemps, le front toujours caché dans ses mains quand, tout près d'elle, un bruit se fit... un bruit si léger qu'elle ne l'entendit pas...

C'était sa petite compagne... c'était la petite Suzanne qui venait d'entrer dans la chambre.

Depuis plusieurs heures, l'enfant courait à travers l'immense jardin, ou bien au bord de la jolie rivière qu'elle aimait tant, s'enivrant de grand air et de clair soleil.

Puis, après avoir composé un magnifique bouquet avec les plus belles fleurs qu'elle avait pu cueillir, elle venait, le cœur plein de joie et le front radieux, retrouver Yvonne...

Mais à peine avait-elle fait deux pas dans la chambre... à peine avait-elle aperçu la mère de Maurice, qu'elle s'arrêta soudain, toute saisie et toute pâle...

— Qu'était-ce donc ?

Quel était donc le nouveau malheur qu'elle ignorait qui venait encore de surgir, pour qu'elle retrouvât Yvonne en proie à une si violente douleur et à une telle crise de désespoir ?

Et la pauvre petite, en face de cette chose si inattendue, éprouvait une si grande émotion qu'elle s'oubliait là, toute tremblante, bégayant seulement de temps à autre, mais d'une voix si faible qu'Yvonne ne l'entendait pas :

— Mère !... Mère !...

Et comme les sanglots de celle-ci redoublaient, tout à coup pourtant elle se ressaisit, s'élança vers elle et tomba à ses genoux, en lui criant :

— Mère ! c'est moi !... Mère, pourquoi pleurez-vous ?

Et elle lui prit les mains, la força à découvrir son visage.

Mais alors elle ne put s'empêcher de tressaillir, tant le visage de la sœur d'Adrienne était défait, et tant il exprimait de douleur et d'angoisse.

Et ses mains étaient brûlantes !... et, chose terrible, chose qui, surtout effrayait, épouvantait l'enfant, il lui semblait que son regard aussi n'était plus le même... que son regard redevenait ce qu'il était autrefois au château de Morgoff, avec la même expression d'égaré, la même expression de folie...

Et la petite Suzanne, qui maintenant pleurait aussi... qui maintenant aussi se sentait pleine d'angoisse, la petite Suzanne, d'une voix de plus en plus suppliante, lui criait encore de lui parler, de lui répondre :

— Mère, lui criait-elle, tantôt en lui baisant les mains, tantôt les étreignant de toutes ses forces, mère, je vous en prie, remettez-vous... revenez à vous !

— Mère, vous me faites peur... votre désespoir m'effraie !...

— Mère, parlez-moi... parlez-moi, car votre silence est pour moi plus terrible que tout ce que vous pourriez me dire... plus terrible que tout ce que vous pourriez m'apprendre !...

Et comme Yvonne, que ses sanglots continuaient de suffoquer, se taisait toujours, l'enfant reprit plus vivement :

— Voyons, mère, ayez pitié de moi... pitié de mon inquiétude...

— Que vous est-il donc arrivé pour que je vous retrouve dans un si profond chagrin... pour que je vous retrouve le cœur si brisé, si désespéré que vous n'avez pas même la force de me parler... pas même la force de me dire un mot ?

— Quand je vous ai quittée ce matin, pour courir à travers le jardin, vous étiez encore si calme, si tranquille et si heureuse !

— Nous parlions de M. de Bolleroche et de Maurice, et jamais vous n'aviez rayonné de plus de bonheur et de plus de joie...

— Oh ! vous le savez bien, puisque je vous l'ai dit... puisque dans le grand contentement et la grande surprise que j'éprouvais de vous voir de plus en plus renaître, je n'ai pu m'empêcher de vous crier que jamais encore je ne vous avais vue aussi jeune et aussi belle...

— Non, pas même le jour de notre première promenade sur la rivière... pas même le jour où je suis restée en extase et en admiration devant vous, vous n'aviez eu une plus rayonnante, une plus éclatante beauté qu'aujourd'hui...

— Et à peine quelques heures se sont-elles écoulées que lorsque je

reviens ici... que lorsque je reviens près de vous, je ne vous reconnais plus et ne vous trouve plus la même.

— Pourquoi, mère, pourquoi ?

— Dites-moi tout, à moi qui vous aime... à moi qui ai, le droit de tout savoir puisque j'ai eu les mêmes tristesses et les mêmes souffrances que vous et que j'ai les mêmes espérances.

Mais Yvonne pouvait-elle dire à sa petite compagne toute la vérité ?

Mais pouvait-elle lui rendre compte de l'entretien qu'elle venait d'avoir avec leur hôte ?

Non, certainement.

Mais, elle pouvait, sans mentir, lui parler des nouvelles angoisses qui venaient de l'assaillir, des nouveaux malheurs dont elle avait de plus en plus en plus l'invincible pressentiment.

— Assieds-toi là, ma bonne petite Suzanne, dit-elle enfin en la relevant et en la pressant très étroitement contre elle. Tu m'aimes toujours ?

— Oh ! mère, pourquoi me le demandez-vous ? s'écria l'enfant.

— Et tu ne m'en veux pas si malgré moi je t'attriste... si malgré moi je te fais encore de la peine ?

— Oh ! mère, ne dites pas cela non plus !... Est-ce que je pourrais vous en vouloir d'être malheureuse et de souffrir ?

— Car c'est vrai, depuis... depuis tout à l'heure, je ne suis plus la même, reprit péniblement Yvonne.

— Ce matin, comme tu viens de me le dire, j'étais en effet, toute gaie, toute contente, toute joyeuse.

— Ce matin, j'étais pleine de courage, pleine de force, pleine d'espoir...

— Et maintenant ?

— Maintenant, tu me vois !... Maintenant je suis aussi triste, aussi découragée, aussi désespérée que je l'étais au château de Morgoff, entre les quatre murs de mon cachot... que je l'étais quand je sentais peser de tout son poids sur moi la pierre de mon tombeau !...

— Et pourquoi, mère, dit vivement la petite Suzanne, pourquoi tant de tristesse et de découragement ?... Que s'est-il donc passé ?... Car il a dû certainement se passer, depuis que je ne vous ai vue, quelque chose que j'ignore... quelque chose que je vous supplie de me dire...

— Non, ma chère enfant, non, tu te trompes, répondit vivement à son tour et avec le même effort Yvonne, il ne s'est rien passé... ou, du moins, tout ce qui s'est passé, c'est que je me suis retrouvée tout à coup, c'est que je me suis retrouvée brusquement sans savoir pourquoi, telle que j'étais le jour où nous sommes arrivées ici, après notre évasion du château de Morgoff...

Et comme la petite attachait sur elle des yeux interrogateurs et pleins de surprise :

— Comme tu me regardes ! fit la mère de Maurice.

— C'est que je ne vous comprends pas.

— Dis plutôt que tu ne te rappelles pas.

— Quoi donc, mère ?

— Comment tu ne te rappelles pas quelle étrange impression j'ai ressentie quand nous avons franchi le seuil de cette maison ?

— Il me semble pourtant que je ne t'ai pas caché ce que j'éprouvais, l'étrange angoisse qui soudain me saisissait...

— Oui, peut-être ! fit vivement la petite Suzanne. Oui, je crois, en effet, me souvenir à présent que je sentais votre bras trembler sous le mien...

— Et tu me serrais de plus en plus fortement contre toi... Et tu me parlais tout bas pour me rassurer... Tu dois t'en souvenir aussi ?...

— Oh ! oui !... oh ! maintenant je me rappelle très bien de tout cela... On aurait cru que vous aviez peur...

— Oui, Suzanne.

— Peur de toute cette ombre, peur de toutes ces ténèbres qui s'étendaient devant nous...

— Oui, Suzanne. Oui, c'était déjà la nuit et tout autour de nous était noir.

— Mais cependant ce n'était point toute cette ombre, toutes ces ténèbres dans lesquelles nous marchions qui parfois me faisaient frissonner et me serraient si douloureusement, si atrocement le cœur...

— Mais je ne sais pourquoi il me semblait qu'en entrant dans cette maison nous ne faisons qu'entrer dans une nouvelle prison...

— Oh ! mère !

— Que nous n'allions pas plus être libres ici que nous ne l'avions été au château de Morgoff...

— Mère !... Mère !

(A suivre)

LE GAGNANT DU LOT DE \$5,000

Au dernier tirage de la "Canadian Royal Art Union" tenu aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, mardi, le 31 janvier, M. Charles B. Pigeon, forgeron, 222½ rue des Seigneurs, Montréal, a gagné le lot de \$5,000, étant l'heureux acheteur d'un demi billet qui a gagné \$10,000.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

PAGNOUX

Il y avait longtemps, bien longtemps, que je n'avais pas vu cet ami Pagnoux, depuis ma sortie du lycée ! Pauvre Pagnoux ; partout, à l'étude, en classe comme en récréation, il nous servait de risée, avec son énorme tête carrée dont les cheveux roux en broussaille la faisaient paraître plus volumineuse encore, avec ses yeux !... Oh ! ses yeux lorsque j'y songe ! des yeux tout petits, percés en vrille, aux paupières bordées de rouge, dont l'un, le gauche, était deux fois plus grand que l'autre ; avec son buste long sur ses deux petites jambes tortes, si bien qu'il avait l'air de belle taille lorsqu'il était assis, mais devenait un nain sitôt qu'il était debout.

Pauvre Pagnoux ! non, décidément, le ciel était loin de l'avoir comblé, car, en plus de ces désavantages physiques que je viens d'énumérer, il bégayait affreusement.

Dans cet être si déshérité, se cachait cependant une intelligence extraordinaire ; en effet, il faut le reconnaître, il était toujours le premier de la classe, en grec, comme en latin, en mathématiques comme en histoire, en allemand comme en français, aucun autre élève ne pouvait le devancer.

Malgré cela, malgré les prix innombrables dont il était chargé tous les ans, au sortir du lycée, il ne put entrer nulle part, à cause de sa triste conformation, et le malheureux avec son intelligence d'élite, ses aptitudes remarquables et son bon vouloir, se vit éliminer de partout ; aucun patron ne voulut prendre chez lui un employé pareil. Or, comme ses parents avaient dépensé toute leur petite fortune pour le faire instruire, à leur mort il se trouva sans ressources, végéta comme il put pendant plusieurs années, et vint enfin un jour à Paris, à bout d'expédients.

L'ayant rencontré, je me mis entièrement à sa disposition, mais il me quitta tout à coup, et disparut pendant longtemps, si bien que je le croyais reparti au fond de sa province et n'y pensais plus, lorsque je l'ai rencontré hier ; mais ce n'était plus Pagnoux tel que je l'avais connu, l'air ennuyé, les habits fripés, les bottines éculées et la chemise d'une blancheur douteuse ; non, le Pagnoux que j'avais devant moi était habillé à la dernière mode : bottines vernies, pardessus mastic, chapeau de soie à huit reflets, une canne à pomme d'or à la main, les doigts surchargés de bagues, sinon de prix du moins à grand effet, comme en portant les artistes de café concert.

C'est de l'air le plus heureux du monde, l'air de l'homme parfaitement content de lui, qu'il m'aborda le premier, car j'avais peine à le reconnaître ainsi métamorphosé.

— Bonjours, très cher, me dit-il d'un air dégagé, comment vas-tu ?

— Fort bien, merci et toi, mon brave Pagnoux.

— Pas mal comme tu vois, je *vivotts*, mais je ne me plains pas, ajouta-t-il en envoyant dans l'air une énorme bouffée de fumée du Havane qu'il savourait.

— Tu as donc fait un héritage ? n'ai-je pu m'empêcher de lui dire.

— Pas le moins du monde.

— Alors ! comment se fait-il que tu sois si élégant ?

— Tu ne sais donc pas, très cher, dit-il d'un petit air protecteur, ce que je fais, à présent ?

— Comment veux-tu ?...

— Au fait, c'est vrai, je ne t'avais pas encore revu, depuis le jour de mon arrivée à Paris, tu ne peux pas savoir... Mais voyons, à me voir, tu ne devines pas ?

— Peuh ! à ta mine, je te prendrais pour un artiste en renom, un acteur... que sais-je !

— Tu ne te trompes pas, tu as deviné juste ; tu te souviens que j'avais autrefois une belle voix de basse taille.

— Ah ! pour ça oui, une véritable voix de basse taille. Eh bien ?

— Eh bien ! lorsque j'ai vu qu'avec tous mes dipômes j'arrivais à peine à vivre, j'ai songé à utiliser ma voix.

— Et alors ?...

Il me tardait de connaître sa réponse, car je ne voyais pas bien la tête des spectateurs, lorsque Pagnoux devait arriver sur la scène, ou plutôt, je la voyais trop ; aussi jugez de mon étonnement lorsqu'il me répliqua, l'air heureux et satisfait :

— Et alors, je suis *choriste* dans les *phonographes*. PAUL MARCEY.

AU PAYS DES IMMORTELLLES

Des fleurs, des fleurs !... On en a mis partout, sur les tombes, autour des grilles, en couronnes aux bras des croix, en bouquets dans les vases, en guirlandes du haut en bas des chapelles. Fleurs blanches pour les petits enfants, fleurs violettes pour les... jeunes encore, et pour les vieillards, feuillage sombre et fleurs noires.

Toutes elles ont un emblème, ces fleurs, mais la plus aimée, celle répandue à profusion, porte un nom significatif entre tous : elle s'appelle l'immortelle.

Oui, l'immortelle... La pauvre et triste fleur — quelle ironie ! — est née au pays bleu, a poussé dans les champs d'argile rouge, et, de légers doigts de femmes gaies et riasses l'ont délicatement cueillie et travaillée.

On la rencontre partout, tressée, enrubannée, en gerbes et en monceaux sur les cercueils de l'Europe tout entière, mais on ne la trouve en son état primitif que chez nous, en Provence, dans les petits villages ravissants de Bandol, Sanary, Ollioules. Là, elle est bien chez elle, la fleur étrange et menue qui, ne se fanant jamais, nous rappelle l'éternelle jeunesse de l'âme au Paradis.

Elle est originaire de Crète et jamais on n'en avait vu en France, quand un beau jour — il y a de cela quatre-vingts ans — parurent au marché de

Marseille trois pieds d'immortelles. Ils furent achetés par M. Dagnan, jardinier à Ollioules. Malgré les soins les plus minutieux, doux plants périrent, mais la troisième prospéra tant et si bien que le terrain et le climat aidant on obtint sans peine une récolte inespérée. En effet, dans ces heureux pays, jamais de pluie et, miracle ! jamais de mistral, le fléau de la Provence.

D'Ollioules à Sanary, ce ne fut bientôt plus qu'un vaste champ d'immortelles et en 1871 le phylloxera ayant ravagé le territoire de Bandol, on remplaça la vigne par la précieuse fleur qui se vend — drôle de mesure — à la caisse de cent quarante kilos, et dont le prix varie étonnamment selon l'abondance de la récolte et les exigences du commerce.

Rien n'est plus pittoresque que la cueillette de l'immortelle, en juin, sous un ciel de feu, par une légion de jolies filles à l'œil plus piquant que "l'argiras" de leurs "bancaous" et la lèvre plus rouge que l'arboise de leurs vergers. Elles vont en troupe, le "gorbin" sur la hanche, la tête tout entière dans d'immenses chapeaux de paille, chantant, riant, se lutinant entre elles et s'abattant enfin sur le champ fleuri, semblables au vol de goélands qu'on aperçoit là-bas, à la pointe du cap Sicié.

Chaque jour on cueille la fleur "mûre" ; il la faut ronde, et un tout petit point noir au centre indique qu'elle est à point. On la met en paquets, et voilà la ville enguirlandée et embaumée. Aux portes, aux fenêtres, aux corniches des balcons et des terrasses, sur le port, le long du parapet, entre les filets, aux branches même des eucalyptus et des palmiers, partout ce sont des bottes de fleurs qui sèchent au soleil et à la brise de mer.

Et la récolte terminée la confection commence.

Chaque "oustau" devient un atelier, car, depuis la "pitchounette" de treize ans jusqu'à la vieille grand-mère, à Ollioules toutes les femmes "font la fleur." Et ce qui se jacasse là dedans !... on dirait un grand arbre abritant mille pies !

Mais si les langues vont bon train, de même l'ouvrage, et c'est plaisir de voir la gentille ouvrière, le "gorbin" à ses pieds, la couronne autour du cou, la fleur à la lèvre pour l'humecter un peu et l'assoapler avant de la fixer au "paillon."

Et vite... et vite... et vite... un... encore un... puis un autre... tous à côté les petits boutons s'alignent, se rangent, se ficellent formant sur le fond jaune en lettres violettes ou noires les inscriptions suggestives : "A mon épouse regrettée ; A mon époux adoré !"

Une autre tresse une petite couronne tranquillement et sans encombres, tandis que plusieurs se tiennent debout devant un immense "paillon" suspendu à une corde. C'est une commande : elle est destinée à un richissime Anglais et elle a deux mètres de diamètre. On en fait rarement d'aussi grandes : pour Gambetta, Mac-Mahon, Carnot, Paul Bert, voilà tout.

Les ouvrières des ateliers ne gagnent guère que 1 fr. 50 par jour, et leur travail est mesuré et payé au diamètre ; mais dans les mois qui précèdent la Toussaint, à la lueur de leur petite "viole" et pendant la nuit, elles arrivent à doubler leur salaire.

A cette même époque, on fait des expéditions considérables en Russie, en Autriche, en Allemagne et surtout en Angleterre. Les wagons ont souvent cinq mille kilos de couronnes ou de paquets de fleurs non ouvragées. Du reste, chaque année il se vend en moyenne de deux à trois cent mille francs d'immortelles et, malgré la concurrence des perles, le commerce de Sanary, Bandol et Ollioules est toujours florissant... au propre comme au figuré.

Mais assez de chiffres !... Laissons les femmes rire et chanter autour des pauvres fleurs sur lesquelles bientôt pleurera le *De profundis* et courons au port, à la mer. Là nous trouverons les pères, les maris, les frères débrouillant leurs "palangrottes" à l'ombre des palmiers. Ils vous offriront le "sar," la "rascasse" et la "galinette," pour la "bouillabaisse," et si vous n'aimez pas notre régal méridional ils auront aussi le "pagot," le "fiela," le "sarran" qu'il est tant fini, mon bon, qu'on lui dit la côtelote de mer !

C'est à regret toujours qu'on laisse ces parages si riants, si gais, si heureux et je ne sais pas un touriste résistant à la tentation de fleurir sa boutonnière d'une jolie fleur de safran violet et de dérober au jardin de la gare une branche de poivrier avec ses graines roses et son délicat feuillage.

S. YELLA.

LE NOUVEAU SAMSON

Plusieurs amis étaient à la taverne et ne cherchaient qu'à rire, lorsque tout à coup passe un homme de leur connaissance, nommé Samson "Oh ! s'écrie l'un d'eux ; nous pourrions maintenant braver les gendarmes et les huissiers : avec Samson nous ne craignons pas de tels Philistins. — Sans doute, répond Samson, pourvu que l'un de vous me prête sa *michoire*."

LE PÈRE COTON

Henri IV disait au père Coton, son confesseur : " Mon père, révéleriez-vous la confession d'un homme qui vous aurait fait connaître la résolution de m'assassiner ? " La question était délicate. " Non, Sire, répond soudain le vertueux ecclésiastique, mais je courrais aussitôt me jeter entre vous et lui. " Pareille réponse porte avec elle son commentaire et son éloge.

UN BAVARD

Un homme dépourvu d'esprit, mais très bavard, avait, pendant une heure entière, ennuyé la société où il se trouvait. S'adressant alors à une marquise qui était là : " N'est-il pas vrai, Madame, que je parle comme un livre ? — Oh ! pour cela oui, Monsieur, se hâte de répondre la dame interpellée ; il ne vous manque plus que d'être relié en veau. "

CONCOURS DE BÉBÉS

\$100 DE PRIMES

CONDITIONS DU CONCOURS: 1ère Prime, \$50; 2ème Prime, \$25; 3ème Prime, \$15; 4ème Prime \$10.

Ce concours est ouvert entre tous les bébés de nos lecteurs et abonnés. Les bébés devront avoir au moins trois mois et pas plus de deux ans. Le concours durera 13 semaines, du 25 mars au 17 juin.

Les personnes désirant faire participer leurs bébés au concours devront nous faire parvenir une photographie (pas sur zinc) sous enveloppe avec la mention "Concours de Bébés". Ces photographies doivent porter au dos: les prénoms et âge de l'enfant, nom et adresse des parents et devront nous parvenir d'ici au 3 juin prochain. Aucune ne sera acceptée après cette date.

Les photographies paraîtront successivement dans chacun de nos numéros d'ici au 17 juin prochain; elles porteront le numéro d'ordre à elles affectées au fur et à mesure de leur réception à nos bureaux.

Les noms des bébés ne seront pas publiés.

Dans chaque numéro du SAMEDI est inséré un coupon de vote.

Les lecteurs et abonnés du journal sont priés de découper ce coupon et de le conserver jusqu'au 1er juillet prochain afin de pouvoir voter en faveur du bébé de leur choix.

Les lecteurs et abonnés pourront envoyer autant qu'il leur plaira de "coupons de vote" de n'importe quelle semaine, ayant paru ou à paraître, d'ici au 1er juillet, en faveur du bébé de leur choix.

Le vote ne sera pris qu'après que toutes les photographies auront été publiées dans le journal; les dernières paraîtront dans le numéro du 17 juin prochain.

Il sera publié en tout 15 coupons de vote: le premier ayant été inséré le 25 mars dernier et le dernier devant paraître dans le journal en date du 1er juillet prochain.

Tous nos lecteurs devront voter entre le 1er et le 8 juillet et les portraits des lauréats seront reproduits dans un des numéros suivants.

Les personnes qui ont l'intention de faire concourir leurs bébés doivent conserver les coupons de votes qui ont déjà paru ainsi que ceux à paraître.

Trois personnes éminentes choisies parmi les citoyens de Montréal seront appointées pour compter les bulletins de votes.

Le bébé qui réunira le plus de coupons de vote, aura la 1ère prime de \$50; le second \$25; le troisième \$15; le quatrième \$10.

Nous recommandons instamment à tous nos lecteurs, lectrices et abonnés de bien vouloir découper le coupon de vote qui a paru et paraîtra chaque semaine et de le conserver jusqu'au 1er juillet; de faire un choix entre tous les bébés dont les portraits auront figuré dans le "concours" et ensuite de nous faire parvenir, sous enveloppe fermée, tous les coupons qu'ils auront conservés avec la suscription: "Concours de Bébés", en faveur du bébé de leur choix.

☞ Découpez votre "Coupon de Vote" dans la page 30.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

AVIS.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Osphine.—Imagination active, caractère entreprenant, un peu irrégulier, toutefois. Bienveillante, douce, générosité et sensibilité.

Paquinc.—Votre écriture montre un caractère paisible et doux, une nature timide et une volonté peu tenace et facilement contrôlable.

Rosane.—Sens littéraire, délicatesse de goût et de sentiments. Imagination active. Bonnes dispositions amoureuses et sensibilité.

Carotte.—Fermoté, prudence et discrétion. Nature impressionnable et pourtant timide et peu expansive. Bon talent pour la musique.

Bluelle Y.—Persévérance, énergie et esprit d'entreprise. Nature très vive, portée à la colère, mais pas rancunier. Bon fonds de sensibilité.

Petite Histoire.—Orgueil, énergie, ambition et préemption. Caractère rusé et quelque peu acariâtre. Amour du travail et très grande activité.

Celle qui aime Emile No 5.—Dissimulation, débauche et jalousie. Volonté forte et ne reculant devant aucune difficulté. Audace et ambition.

Laelzira F.—Originalité, ambition, énergie, égoïsme, orgueil, sensualité, paresse. Amour du travail et de l'étude. Esprit d'initiative.

Annette X.—Intelligence mercantile, esprit d'observation. Nature énergique et forte. Bon pouvoir de persuasion. Sens pratique.

Rose Gabrielle.—Manque absolu de persévérance. Insouciance, paresse, sensualité. Audace extrême. Caractère entreprenant, mais très irrégulier.

Entre-nous.—Imagination absolument romanesque. Tendance à exagérer les moindres choses. Bonnes dispositions amoureuses, susceptibles de se manifester très tard, cependant. Affectation.

Karl.—Votre nature est réfléchi, sérieuse et conciliante, quoique très ferme. Volonté puissante. Caractère entreprenant, actif et bienveillant. Ambition modérée.

De monde en monde.—Insouciance, paresse et manque d'initiative. Imagination capricieuse et peu contrôlée. Nature tout à fait changeante.

Chappe verte.—Sens pratique, esprit d'ordre et d'entreprise. Amour de l'étude et du travail. Punctualité, réflexion et force de caractère.

Mariani D. L.—Votre écriture montre une nature peu impressionnable, un bon jugement, un esprit bien équilibré et du goût pour les arts.

Blés d'or.—Générosité et franchise. Amour du travail et économie domestique. Imagination ardente. Un soupçon de coquetterie. Peu de sensibilité.

E. G. A. G.—Originalité et ambition. Esprit observateur, un peu sarcastique. Activité, bonne entente des affaires et audace. Bonnes dispositions amoureuses, mais peu de constance.

Fanchon la Vieillesse.—Tempérament assez calme. Nature fondamentalement bonne et conciliante. Générosité et optimisme. Imagination quelque peu romanesque.

Mon Alphonse.—Sens artistique. Caractère peu communicatif. Volonté très énergique. Tendance à la colère. Jugement droit et impartial.

Un héros Canadien.—Amour de l'étude. Ambition et énergie. Amour des livres, du théâtre, de la musique. Imagination un peu exaltée.

Mimie.—Votre nature est légèrement coquette et malicieuse. Caractère hardi, décidé et entreprenant. Volonté tout à fait personnelle.

Mourette No 1.—Nature peu expansive et généralement froide. Esprit actif et entreprenant. Très grande constance dans l'affection et sincérité.

Brunette aux yeux gris.—Sens littéraire. Caractère quelque peu fantasque et original. Bonnes dispositions à l'amour. Indépendance de caractère.

Lily No 20.—Caractère irrégulier, assez entreprenant, du reste. Manque d'ordre. Esprit de contradiction. Bonne sensibilité et générosité.

Bébé L.—Ce spécimen d'écriture démontre un tempérament vif, emporté, excitable, nerveux. D'assez bonnes dispositions à l'amour et quelques talents pour la musique.

Marquis de Chamery.—Nature hardie, aventureuse, un peu égoïste et sensuelle. Esprit d'initiative, bon courage physique et imagination très enthousiaste. Je regrette de vous dire, mon cher marquis, que je ne puis répondre à six consultations sur un seul coupon. Les règles sont formelles.

Pomme fameuse E.—Nature assez superficielle, généralement bien disposée, cependant. Imagination quelque peu romanesque. Inconstance en amour.

La blonde d'Arthur.—Indépendance de caractère. Audace, énergie, ambition. Volonté énergique et très personnelle. Bon pouvoir de persuasion.

Tire-bouchon.—Vous êtes d'une nature conciliante et paisible. Vos dispositions amoureuses sont assez bonnes. Économie domestique, amour du travail.

M. P. K. D.—Intelligence mercantile. Sens pratique, ordre, peu d'enthousiasme, ne sollicitant aucunement de dominer par le cœur.

Blondinette.—Économie domestique. Amour de l'ordre et du travail. Manque de constance dans l'affection. Sens pratique.

La vieille fille de la poste office.—Caractère enthousiaste, très romanesque. Peu de volonté, grande imagination. Se laissera entièrement dominer par le cœur.

Adrienne Y.—Vous manquez de persévérance. Votre nature est timide, réservée, un peu indécise. Caractère peu communicatif, mais tendre.

Hernance.—Tempérament calme, maître de ses impressions. Nature froide, absolument pratique. Énergie et persévérance.

Clara G.—Vous n'avez pas de pseudonyme, je réponds sous votre prénom et votre initial. Économie domestique, amour du travail et activité.

E. Pluribus Unum.—Très impressionnable et délicate nature. Élévation de sentiments. Imagination très ardente. Volonté faible.

H. R. Arcadia.—Caractère ferme, prudent et discret. Nature forte, dissimulant facilement ses impressions et faite pour commander plus que pour obéir.

B. H. Cristal.—Nature irrégulière. Imagination romanesque. Tendance à l'exagération de ses propres sentiments. Goût assez délicat et éclairé.

Toujours inquiète.—Votre écriture démontre un caractère très irrégulier et indécis, assez entreprenant, toutefois. De bonnes dispositions à l'amour.

Sans pareil Alp. P. B.—A votre pseudonyme j'ajoute vos initiales, parce qu'il y a, je crois, plusieurs "Sans pareils" parmi mes correspondants. Vivacité et intensité de sentiments. Imagination exaltée, ardente et enthousiaste. Bonnes dispositions amoureuses.

J'aime Oscar A. B.—Vous êtes doué de beaucoup de franchise, d'économie et de sens pratique. Vous manquez de prudence, de discrétion et d'énergie.

Achille.—Nature tout à fait impressionnable. Imagination ardente et un tant soit peu poétique. Jugement droit. Grande constance dans l'affection.

Vagues de l'Océan.—Indépendance de caractère. Esprit observateur et judicieux. Entente des affaires. Talent pour la musique.

Bébé.—Sens pratique. Peu de sensibilité. Amour de l'ordre. Caractère concentré et froid. Nature légèrement rêveuse et timide.

Ma tante.—Nature conciliante, droite, juste et généreuse. Bon fonds de sensibilité. Caractère ferme sans être obstiné. Ambition modérée.

Oeillet rose.—Générosité et franchise. Caractère enjoué, entreprenant, audacieux et ambitieux. Bonnes dispositions à l'amour. Talent musical.

Mémère.—Tendances artistiques. Goût sévère et délicat. Nature impressionnable et impulsive. Imagination très active et un peu exaltée.

Mariette B.—Caractère plutôt enclin à l'amitié qu'à l'amour. Générosité, dévouement et sensibilité. Nature tout à fait sympathique.

De Niort.—Nature très sympathique. Imagination ardente et enthousiaste. Bonnes dispositions à l'amour. Caractère aimable et discret.

Victor Hugo.—Affectation, prétention et orgueil. Nature peu impressionnable. Volonté assez énergique et tout à fait audacieuse.

Frais Lilas.—Votre nature est timide et un peu irrésolue. Volonté presque nulle. Caractère enthousiaste, spontanéité d'affection. Talent musical.

Lulu.—Nature superficielle et capricieuse. Imagination romanesque. Inconstance en amour. Générosité, sensibilité et affection.

Natural Steps.—Votre écriture révèle de bonnes dispositions à l'amour, une grande entente des affaires. Quelques talents pour la musique.

J. C. Violette.—Franchise, générosité, insouciance et originalité. Caractère indépendant. Beaucoup d'audace. Esprit paradoxal.

Grichou B.—Pensée active. Intelligence mercantile. Peu de dispositions à l'amour. Caractère entreprenant, un peu porté à la colère.

Porteuse de lunettes.—Imagination active, caractère bienveillant, doux et sensible. Nature peu expansive quoique assez tendre. Talent pour la musique.

Art !—Intelligence mercantile, sens pratique et activité. Égoïsme et sensualité. Volonté tenace et bon courage physique. Inconstance en amour.

Dora F.—Nature hautaine et capricieuse, assez impressionnable cependant. Sens pratique et volonté très souple. Franchise peu apparente.

Trois hurrahs pour la sauc.—Énergie et activité. Caractère impétueux, primesautier et enthousiaste. Beaucoup d'imagination. Optimisme.

L'aigle d'or.—Sens littéraire, délicatesse de goût. Nature fine et intuitive. Manque de sensibilité et nature très orgueilleuse et un peu égoïste.

Armanda.—Caractère concentré, peu communicatif, sérieux et prudent. Esprit ingénieux et subtil. Force de volonté et pouvoir de persuasion.

Le petit Enfant Bleu de B'ham.—Cette écriture montre un caractère vif, se contrôlant peu et une volonté peu énergique pourtant. Bonne sensibilité, générosité et franchise.

Petite Pymée.—Tendances artistiques. Nature fière et hautaine. Peu de sensibilité. Imagination assez active. Quelques aptitudes pour la musique.

Que Dieu me réserve l'avenir ?—Vous vous laissez trop dominer par l'imagination, ma chère enfant et vous êtes portée à l'exagération de vos propres sentiments. Volonté faible. Assez bonnes dispositions à l'amour.

Piano avec Mandoline.—Imagination quelque peu romanesque. Inconstance en amour. Générosité et bienveillance.

Alfred.—Vous êtes d'un caractère très changeant. Volonté peu énergique et tempérament calme. Peu d'ambition et insouciance.

Barbara.—Générosité, désintéressement. Caractère original, indépendant et peu régulier. Manque d'initiative et de sens pratique.

Oh ! look Lizzie.—Caractère ombrageux, susceptible et déhant. Nature assez impressionnable, un peu timide. Puissance d'imagination.

Sorocacy.—Esprit subtil et un peu porté à la raillerie. Sens pratique et activité. Volonté tenace et caractère hardi et entreprenant.

Roméo de Provence.—Intelligence mercantile. Imagination exaltée et quelque peu romanesque. Nature ardente, passionnée et impétueuse.

Petite agitée.—Franchise, sensibilité, générosité. Coquetterie, inconstance et étourderie. Caractère vif, un peu porté à la colère, mais pas rancunier.

Nemrod.—Tempérament vif. Sens artistique. Récondite de pensées et facilité d'expression. Franchise peu apparente. Indépendance.

Valmore.—Originalité et audace. Égoïsme et sensualité. Caractère entreprenant. Volonté ferme. Imagination vive. Talent musical.

Lorenzo.—Nature extrêmement impressionnable. Bonnes dispositions à l'amour et bonne sincérité mais peu de constance.

Violetta.—Tendresse et délicatesse de sentiments. Volonté peu énergique et facilement contrôlable. Imagination romanesque.

Rose nouvellement éclos.—Économie domestique et activité. Égoïsme et coquetterie. Volonté tenace et persévérante. Beaucoup d'imagination.

Oats.—Intelligence mercantile. Caractère indépendant, original et ambitieux. Dispositions à l'amitié plutôt qu'à l'amour.

(Suite à la page 30)

UN BIEN INESTIMABLE

La santé est un bien précieux, sauvegarde-le par l'emploi du Baume Rhumal. 58

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT { Montreal, - \$4.00 par an
Hors Montreal, \$3.00 "

☞ A Montréal, le journal est livré à domicile avant 7 heures du matin.

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format

Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement: \$1.00 par année

Rédaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

APRES LAVERIE PHOTOGRAPHES

PHOTOGRAPHES

300 RUE ST DENIS

COLLETTARIO MONTREAL

BUREAU RESIDENCE

TEL. MARCHANDS 343 TEL. MONTREAL 1743

BELL. 251/225



Andantino

CHANT

PIANO

Au

f

dim. p

pied de son trô-ne d'a-mour — Ma-rie, en-ce jour nous ap-pe-le.

Ah! — ju-rons, — ju-rons sans re-tour, De vi-vre et de mourir pour el-le. Au

pp

Chan-tez, chantez le sau-le Et les tris-tes a-mours!

pp

morendo poco rit.

Ped.

1^{er} COUPLET

Larghetto

Au bord de l'eau les longs rameaux du sau-le Ont ca-ris-sé — les mousses de vo-lours. A tempo

Les frais ruis-seux que le feuill-a-ge frô-le Ont sang-lo-té tout le long de leur cours. Chan-tez, chantez le sau-le, Ah! le sau-le, le sau-le! — Chan-tez, chantez le sau-le Et les tris-tes a-mours! —

2^e COUPLET

Larghetto

En sau-le vent fai-tes mon di-a-di-me, Cou-rou-chez-moi de feu-il-la-ge d'a-mour. A tempo

Je n'ai qu'a-f-vents du ca-sa-lier que j'ai-me, Mais je les souffre et je l'ai-me tou-jours! Chan-tez, chantez le sau-le, Ah! le sau-le, le sau-le! — Chan-tez, chantez le sau-le Et les tris-tes a-mours! —

3^e COUPLET

Larghetto

Moi je l'ap-pelle un menteur, un in-fâ-me, Je cou-rai-rais bien ses tra-hi-sons d'a-mour, A tempo

Mais je ne veux que per-son-ne le bla-me, Il peut men-tre, Je l'ai-me en tou-jours! Chan-tez, chantez le sau-le, Ah! le sau-le, le sau-le! — Chan-tez, chantez le sau-le Et les tris-tes a-mours! —

pied de son tré. ne d'amour. — Au pied de son tré. ne d'a-mour!

1 Pour ci. ner le
 2 Ain. si que re.
 3 Rien. toi fi. ni.

doux sanc. tuai. re. En ce. jour si. cher a nos cœurs. — Dieu lui me. re.
 .vient Ihiron. del. le Vers. le. nid de ses premiers ans. — A cet au. tel
 . font ros ane. es. O Sainte Vier. ge. ac. cordez. nous — De re. trouver. —

. pand les fleurs. C'est fe. le au ciel et sur la ter. re.
 cha. que printemps. Nous re. venons constants comme el. le. Au.
 a vos ge.oux. Au ciel. ces heures for. tu. ne. es.

LA CHANSON DU SAULE

A MONTMARTRE JOSEPH CLARETTE

PAROLES
 JEAN ARBAUD
 MUSIQUE
 LAURENT LÉON

CANTANT
 Larghetto 72 = ♩
 La belle en.

PIANO
 p

. fact, s'assied au pied d'un saule. En soupi. rant elle y vient tous les jours! Les longs ra.

meaux effleurent son é. paule. Sa tête penche. el. Je pleure tou. jours!
 pp coline

A tempo
 Chan. tez. chantez le sau. le. Ah! le sau. le. le sau. le!

LA CHEVRE DE M. SEGUIN

Quand la chèvre Blanquette, échappée du clos de M. Seguin, arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu d'aussi joli. On la regarda comme une petite reine. Les châtaigniers se baissaient jusqu'à terre pour la caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvraient sur son passage, et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête.

Pensez si notre chèvre était heureuse. Plus de corde, plus de pieu, rien qui l'empêchât de gambader, de brouter à sa guise... C'est là qu'il y en avait de l'herbe ! Jusque pardessus les cornes... Et quelle herbe ! Savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes. C'était bien autre chose que le gazon du clos. Et les fleurs donc !... De grandes campanules bleues, des digitales de pourpre à long calice, toute une forêt de fleurs sauvages débordant de sucs capiteux.

La chèvre blanche, à moitié saoula, se vautrait là dedans les jambes en l'air et roulait le long des talus, pèle-mêle avec les feuilles tombées et les châtaignes... Puis tout à coup elle se redressait d'un bond sur ses pattes. Hup ! la voilà partie, la tête en avant, à travers les maquis et les buisseries, tantôt sur un pic, tantôt au fond d'un ravin, là-haut, en bas, partout. On aurait dit qu'il y avait dix chèvres dans la montagne.

C'est qu'elle n'avait peur de rien, la Blanquette.

Elle franchissait d'un saut de grands torrents qui éclaboussaient au passage de poussière humide et d'écume. Alors, toute ruissolante, elle allait s'étendre sur quelque roche plate et se faisait sécher au soleil... Une fois, s'avançant au bord d'un plateau, une fleur de cystiste aux dents, elle aperçut en bas, tout en bas de la plaine, la maison où elle habitait encore, la veille, avec le clos derrière. Cela la fit rire aux larmes.

"Que c'est petit ! dit-elle ; comment ai-je pu tenir là dedans ?"

Pauvrette ! de se voir si haut perchée, elle se croyait au moins aussi grande que le monde.

En somme, ce fut une bonne journée pour la chèvre Blanquette.

Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette ; c'était le soir. "Djà !" dit la petite chèvre ; et elle s'arrêta tout étonnée.

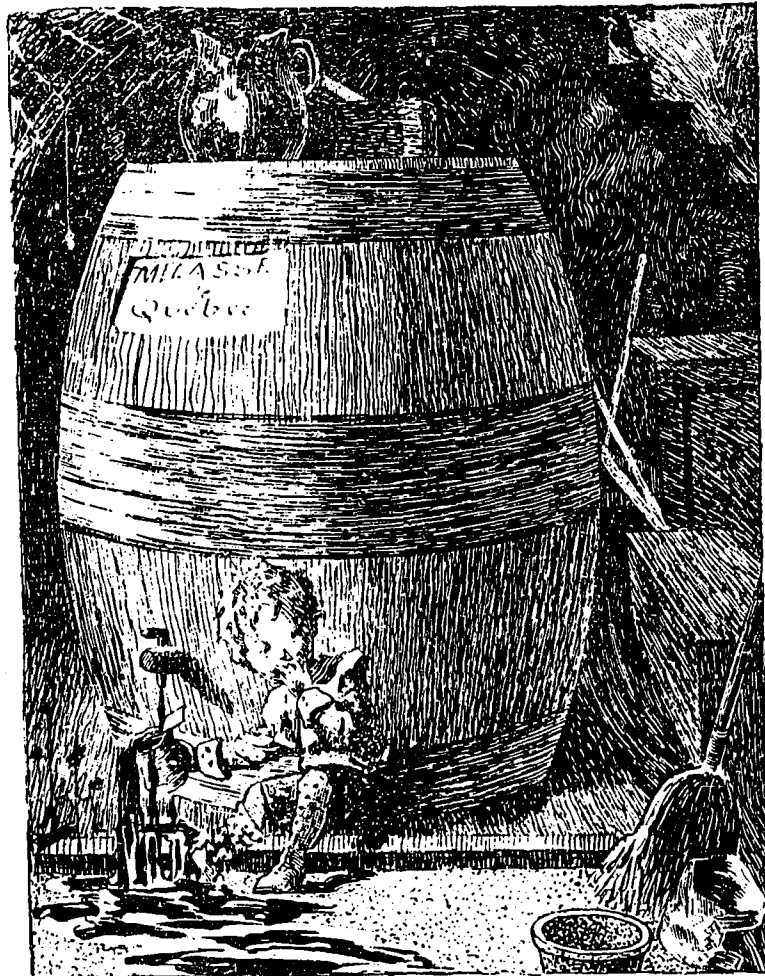
En bas, les champs étaient noyés de brume. Le clos disparaissait dans le brouillard, et de la maisonnette on ne voyait que le toit avec un peu de fumée ; elle écouta les clochettes d'un troupeau qu'on ramenait, et se sentit l'âme toute triste... Un ge-faut qui rentrait la frôla de ses ailes en passant. Elle tressaillit... Puis ce fut un long harlement dans la montagne : "Hou ! hou !" Elle pensa au loup ; de tout le jour la folle n'y avait pas pensé. Au même moment, une troupe sonna bien loin dans la vallée. C'était ce bon M. Seguin qui tentait un dernier effort.

"Hou ! hou !..." faisait le loup.

"Reviens ! reviens !..." criait la trompe.

Blanquette eut envie de rentrer : mais, en se rappelant le pieu, la corde,

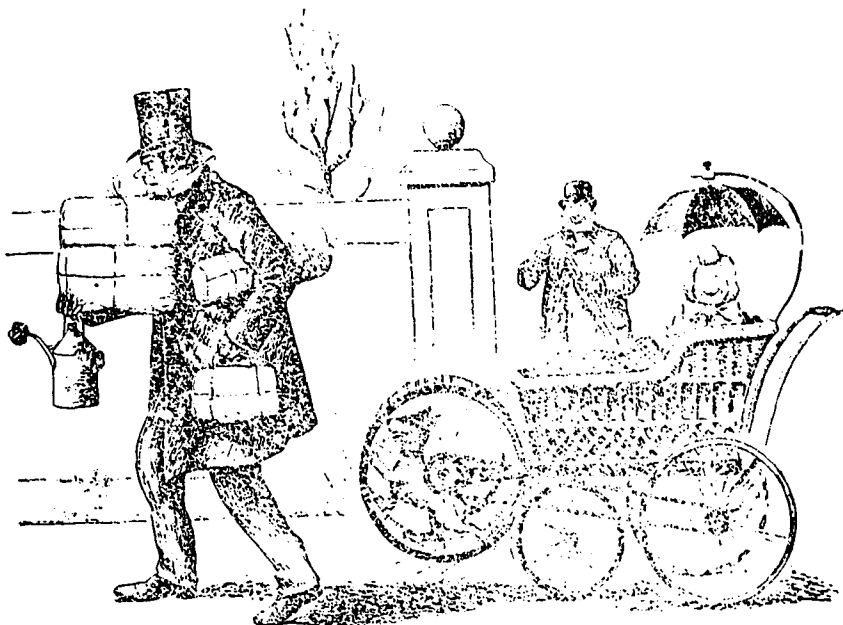
PAS ENCORE LE MOMENT



La maman (à la porte de la cave) — Henri ! seras-tu sage, si je te laisse sortir, maintenant, ou dois-je te laisser là plus longtemps ?

Henri (qui a trouvé le moyen de ne pas s'ennuyer). — Ne me laissez pas sortir encore, maman, je sens que je serais méchant avant qu'il soit longtemps.

SYSTÈME LAFICELLE



C'est la mise en œuvre d'une idée de Laficelle, afin d'utiliser son chien à porter ses commissions et promener le bébé sans trop de fatigue.

la haie du clos, elle pensa que maintenant elle ne pourrait plus se faire à cette vie, et qu'il valait mieux rester.

La trompe ne sonnait plus.

La chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vit dans l'ombre deux oreilles courtes toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient. C'était le loup.

Enormes, immobiles, assis sur son train de derrière, il était là, regardant la petite chèvre blanche et la dégustant par avance. Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas ; seulement, quand elle se retourna il se mit à rire méchamment : "Ha ! ha ! la petite chèvre blanche !" et il passa sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou.

Blanquette se sentit perdue. Un moment elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux se laisser manger tout de suite ; puis, s'étant ravisée, elle tomba en garde, la tête basse et la corne en avant, comme une brave chèvre qu'elle était. Non pas qu'elle eût l'espoir de tuer le loup — les chèvres ne tuent pas le loup, — mais seulement pour voir si elle pourrait tenir longtemps contre son ennemi.

Alors le monstre s'avança, et les petites cornes entrèrent en danse.

Ah ! la brave chevrette, comme elle y allait de bon cœur ! Plus de dix fois, je ne mens pas, elle força le loup à reculer pour reprendre haleine. Pendant ces trêves d'une minute, la gourmande cueillait en hâte encore un brin de sa chère herbe, puis elle retournait au combat, la bouche pleine... Cela dura toute la nuit. De temps en temps la Blanquette regardait les étoiles danser dans le ciel clair, et elle se disait : "Oh ! pourvu que je tienne jusqu'à l'aube !"

L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent. Blanquette redoubla de coups de cornes, le loup de coups de dents... Une lueur pâle parut dans l'horizon... Le chant d'un coq enroué monta d'ans métairie. "Enfin !" dit la pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir ; et elle s'allongea par terre dans sa belle fourrure blanche toute tachée de sang.

Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et la mangea.

ALPHONSE DAUDET.

CE QUI L'A SAUVÉ

Rouleau. — Taupinard a bien failli perdre sa femme, hier !

Bouleau. — Comment cela ?

Rouleau. — Ils ont eu une querelle et après que Taupinard fut parti pour la ville, sa femme s'habilla et sortit avec l'intention de se jeter dans la rivière.

Bouleau. — Et elle manqua à l'accomplissement de son projet ?

Rouleau. — Oui, il commençait à pleuvoir quand elle fut rendue à mi-chemin, alors elle retourna en toute hâte à la maison dans la crainte d'abîmer son chapeau neuf.

CADEAU MAGNIFIQUE

Pasfin. — Qu'en pensez-vous ? Le père de ma femme m'avait dit, avant notre mariage, qu'il me ferait un magnifique cadeau le jour des noces.

Sansfiel. — Et ne l'a-t-il pas fait ?

Pasfin. — J'ai attendu une semaine et comme il ne me parlait plus de rien, je le lui ai rappelé et voici ce qu'il a dit : Ne vous ai-je pas donné ma fille ?

UN HOMME DISTRAIT

Lui. — Bella, voulez-vous être ma femme ?

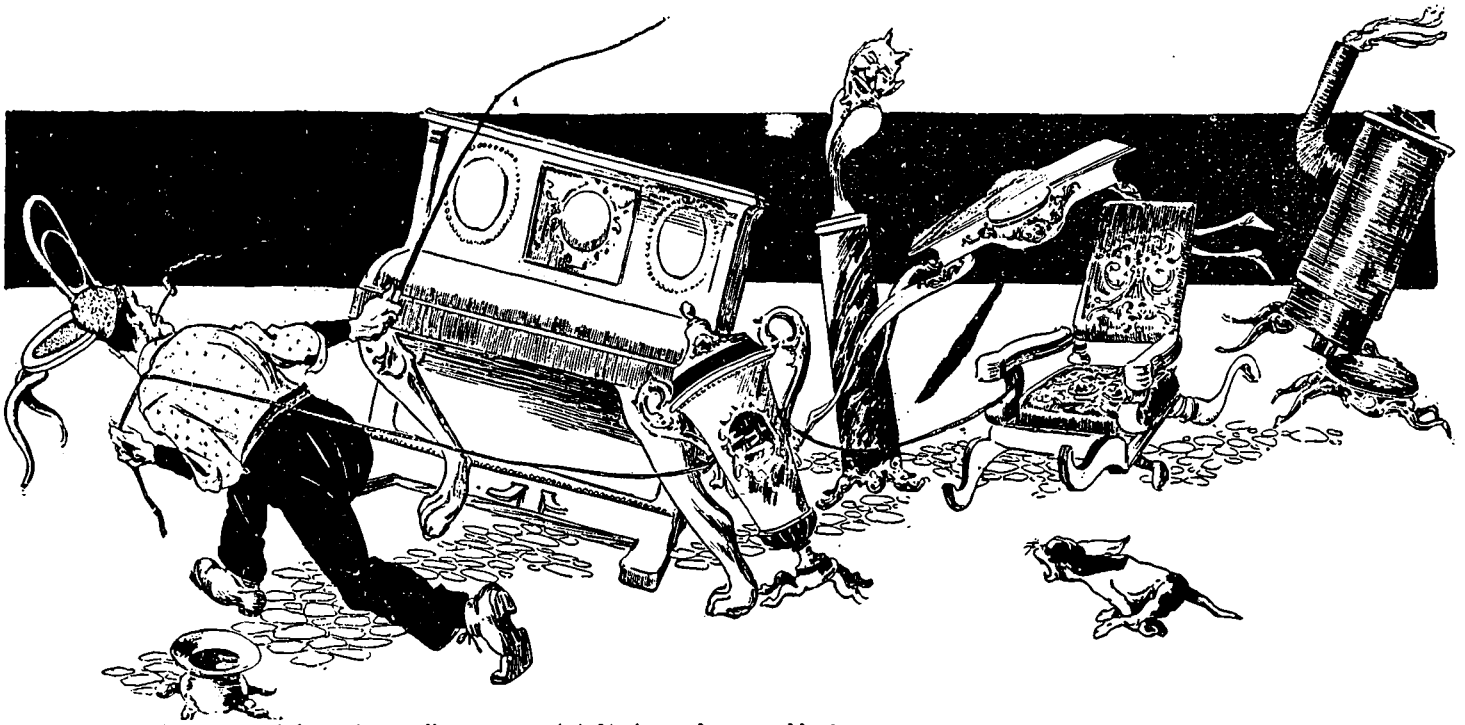
Elle. — Mais, Georges, vous m'avez déjà demandé cela dimanche dernier et j'ai dit, oui !

COMMENT IL GAGNAIT SON PAIN

Sick. — Que fait donc Grichou pour vivre, maintenant ?

Bick. — Oh, tout ce que sa femme riche lui dit de faire.

UNE SUGGESTION DU "SAMEDI"



Qui de nous n'a plaint les infortunés actuellement occupés à déménager leurs meubles ?
Hors, une grande partie de ces meubles et des ustensiles dont nous nous servons journallement ont des pattes ! D'où la suggestion du SAMEDI, pour l'année prochaine, d'utiliser cette précieuse faculté locomotrice.

LES "POURQUOI ?"

PIÈCE A DIRE

Le jour du mariage a lui. L'heure suprême
Sonne dans un instant. Le garçon, à la fleur
De l'âge, va s'éteindre et devenir... la crème
Des maris !

Tour à tour, pourpre, ou d'une pâleur
Lunaire, on réfléchit... mais on aime...

On s'habille,
Tantôt mélancolique et tantôt plein d'ardeur.
Tout fut bien préparé : L'inexpressible brille ;
Le plastron, blanc, massif, siérait au Commandeur
Pour aller festiner chez don Juan, en famille ;
Le haut col amidonné et le gilet aussi ;
La cravate est d'albâtre et le sifflet d'ébène ;
Le pantalon, demi-flottant, est réussi !
Jusqu'aux petit souliers, où l'on entre avec peine,
Qui grincent sur le sol le duo du vernis...
Un peu justes... mais bah ! vers le plus doux des nids
On ne marche pas, on vole...

"Mes gants, ma bourse..."
"Ça se fera !... Partons... Aïe !"

Adorable course !

Départ pour la mairie, où l'on se tient, tremblant
Sans oser regarder même sa fiancée
Un peu jaquette sous son trop long voile blanc.
Certains font remarquer la marche un peu... forcée
Du futur. Un cousin, jaloux, dit : "Ce garçon.
Est lugubre ; trop tard, hélas ! pour se dédire..."
Un oncle, colonel, indulgent au martyre,
Ajoute : "Le conscrit est moins gai qu'un pinton ;
Craint il que, sous ses pieds, la panclastite éclate ?"
"L'Amour nous fait passer du blanc à l'écarlate..."
Articule une veuve aux regrets... éventés.

Tu t'ouvres aux conjoints, Salle des mariages :
Et les dames, fendant le flot des invités,

Laisent, vaisseaux soyeux, de parfumés sillages.

"Asseyez-vous !" mugit un garçon de bureau.
Gaston, obéissant, fait un appel sommaire
Des deux pieds... Chut ! La loi parle, glaiive au fourreau :
["Oui !"] Le Maire
Se demande : "Pourquoi répond-il comme ça !
Pourquoi cet air de veuf remarié... déjà !"

Nous voici dans l'église.

En clopinant, s'avance
Gaston. Le beau-papa dit : "Vons piaffez ?" "D'émoi !"
"Mon gendre, l'on chuchote, on rit dans l'assistance...
Qu'est-ce qu'on vous a fait ?" "Rien !" "Rien ?"
["Alors, pourquoi
Ce pas du condamné que l'on mène au supplice !...
Pourquoi ce front froncé ? Pourquoi ce front qui plisse ?"
Le cousin dit : "Tant mieux !" ; le colonel : "Tant pis ?"
"Maman, pourquoi Gaston rase-t-il les tapis
Comme si tous les saints, là-haut, étaient malades ?"
Le premier pas en plein bonheur n'est point hardi !
"Ma fille..."

"Un vrai oriqueur ! il saute par saccades !"
S'exclame, en riant fort, un témoin du Midi.
La jeune mariée épie avec surprise.
Gaston, passant du rouge au blanc-vert ! "Singulier !"
"Il est impatient ? .. Oui, je me suis méprise ;
"Il sourit !... Mais pourquoi, toujours, sur ce plier
"Lance-t-il un regard angoissé ?... Je devine ;
"Quelle femme rivale ! On sait, par les journaux,
"Que, souvent, celle-ci, dans la Maison Divine,
"Confie au vitriol ses projets infernaux. [perfidie !"
"Pourquoi n'avouer point ? Pourquoi ! Pourquoi !"
"Ma fille en larmes ! Ciel ! Pourquoi ? la pauvre enfant !"

Mais le suisse, bientôt, du pas de l'éléphant,
S'avance, brandissant sa fière hallebarde ;
C'est la fin de la messe et les nouveaux époux
Que la foule, narquoise, avidement regarde,

Vont à la sacristie où l'on s'embrasse... tous !

Au lunch, on reste froid devant les bonnes choses.
On déplore l'effet en supputant les causes...

Mais... plus de marié ! Disparu ! Pschtt ! Parti !
Le mélodrame est au *sumum* ;

"Ma fille, oublie
"Un lien qu'à la fois ce jour lie et délie !
"Un mariage blanc est vite anéanti !...
"Oublie un être lâche ! infâme ! épouvantable"

A ce moment, Gaston rentre, joyeux :

"A table !
Chers amis !

"C'est bien lui, transfiguré..."
"Qui ? Lui ?"
Gaston, le marié, rose à présent, de blême
Qu'il était tout à l'heure... "Insoluble problème !
C'est le caméléon des gendres, aujourd'hui..."
Dit le beau-père. "Il vient de me manger les joues
De baisers..."

"Quel amour ! Il est charmant ! Assez !"
Dit la belle-maman. "Aidez ! tu me secoues
Comme un prunier !"

"Gaston !"
Ils sont tous embrassés !
Le cousin, le témoin, rient ; le colonel pleure ;
La mariée aussi, mais de joie ! On a faim !
Dérèglement des fronts, consternés tout à l'heure...
Ah !!!
La lune de miel commence à luire... Enfin !

Pourquoi ne va-t-on plus porter le diable en terre ?
"Pourquoi, dit à Gaston l'un de ses familiers,
"Avais-tu brusquement changé de caractère ?"
"J'ai changé d'escarpins... Voilà tout le mystère !
"Il n'est point de grand cœur en de petits souliers !"

JULES TRUFFIER,
de la Comédie-Française.

CAUSERIE PARISIENNE

Une de nos grandes administrations publiques vient, paraît-il de
s'émouvoir d'un certain état de choses.

Quel état, juste ciel !... Et quelles choses !...

On s'est aperçu, en haut lieu, que quelques employés avaient un joli
brin de plume à leur rond de cuir, si j'ose toutefois hasarder cette figure
de rhétorique.

Il n'y a rien d'étonnant à cela, me direz-vous... la plume, en effet,
n'est elle pas, conjointement avec le rond de cuir, l'apanage des employés...

Oui... je n'y contredis point... Seulement, "en l'espèce dont s'agit",
les employés n'employaient pas leurs plumes au service de l'administration
qui les appointait... et quant à leur rond de cuir, ils s'asseyaient dessus le
moins possible...

Un esprit vulgaire et trivial dirait ; "Et ce qui concerne leur devoir
d'employés... ils s'asseyaient dessus"... mais je réprovoe ces locutions
vicieuses, et je me bornerai à dire que les employés susdits, pen assidus à
leur bureau, n'écrivaient, quand ils y venaient, que des choses notoirement
étrangères à l'art de la bureaucratie...

Ils faisaient... j'irai même jusqu'à dire, ils font encore de la prose...
des nouvelles, des romans, de chroniques, des drames, des comédies...

Quelques-uns, ce qui est plus grave, ne craignent pas de pousser jusqu'à

la poésie... Ils font des vers... les malheureux ! et sur le papier officiel de
l'administration, encore !...

Comme une poule qui a couvé des canards, la susdite administration...
pousse des cris effarouchés.

Pensez donc ! avoir couvé des expéditionnaires et voir éclore de terribles
prosauteurs... et dangereux poètes !

— Ah ! non !... dit-elle, — ce n'est pas pour faire des romans ou aligner
des rimes, que tous les mois, vous passez à la caisse !...

A tous mes employés je donne la pâture,
Mais ma bonté s'arrête à la littérature !

...C'est un toit... Nos grandes administrations publiques sont justement
réputées pour être, sous tous les régimes, des pépinières de poètes et de
romanciers, de dramaturges et d'écrivains célèbres qui se sont élevés du
rond de cuir jusqu'au fauteuil académique...

Et nos services publics n'ont pas plus mal marché pour cela, ni mieux,
d'ailleurs...

Espérons que l'administration couveuse des gens de lettres sera mater-
nelle et indulgente pour ces sympathiques poussins. Quelle s'inspire, sous
ce rapport, de libéralisme d'un haut fonctionnaire du second Empire...

Un chef de bureau venait se plaindre qu'un de ses employés, qui écri-
vait des vaudevilles, était toujours absent... et comme conclusion, il
demandait qu'on le mit à la porte.

Le haut fonctionnaire répondit qu'il était illogique de vouloir mettre à la porte d'un bureau un homme qui n'y venait jamais.

Et il le garda, dans son bureau, ou plutôt en dehors... Il est juste d'ajouter que l'employé-vaudeville faisait un rôle pour une artiste à laquelle le haut fonctionnaire s'intéressait...

Dussé je encourir le blâme des censeurs austères, je dirai que l'administration ne peut que gagner au contact de la littérature, du théâtre, et de leurs adeptes...

Et je termine ici ma "Requête pour les employés qu'on empêche d'écrire"...

Un de nos plus terribles interviewistes va prendre une conversation — que ne prend-t-on pas aujourd'hui ? — à un explorateur qui revient des pays d'outre-mer.

— Que pensez-vous, cher maître, — lui demandait-il, — des combats de coqs qu'il est question d'accrocher à Paris ?

— Peuh !... c'est bien anodin... et d'abord, moi, j'aime le poulet que cuit... Mais à Java, j'ai vu quelque chose de mieux. C'était à l'occasion d'une fête locale... un combat entre un buffle et un tigre... ah ! parlez-moi de ça ! En voilà au moins une attraction !...

— Et quel a été le résultat de ce combat... singulier ?

— Aucun résultat... en ce qui concerne les combattants du moins...

— Comme dans nos duels !...

— Mais avec cette différence que plusieurs assistants sont restés sur le carreau... Le buffle avait ramassé le tigre entre ses longues cornes, et, comme avec une raquette, il l'avait projeté par dessus la clôture de l'arène... Les spectateurs qui regardaient le tigre sur la tête n'eurent pas lieu de s'en féliciter...

— Je comprends... les combats de coqs sont moins dangereux... pour l'honorable assistance...

* * *

On s'est presque disputé, à l'Académie des inscriptions et belles lettres, à propos des gourdes...

Je vous vois sourire... non !... laissez à feu Sardou ce sourire qui n'a rien à faire ici...

Les gourdes qui ont eu les honneurs de l'Institut sont de bonnes et honnêtes gourdes à mettre la boisson... et, qui plus est, de vieilles gourdes, car elles remontent à l'époque mérovingienne...

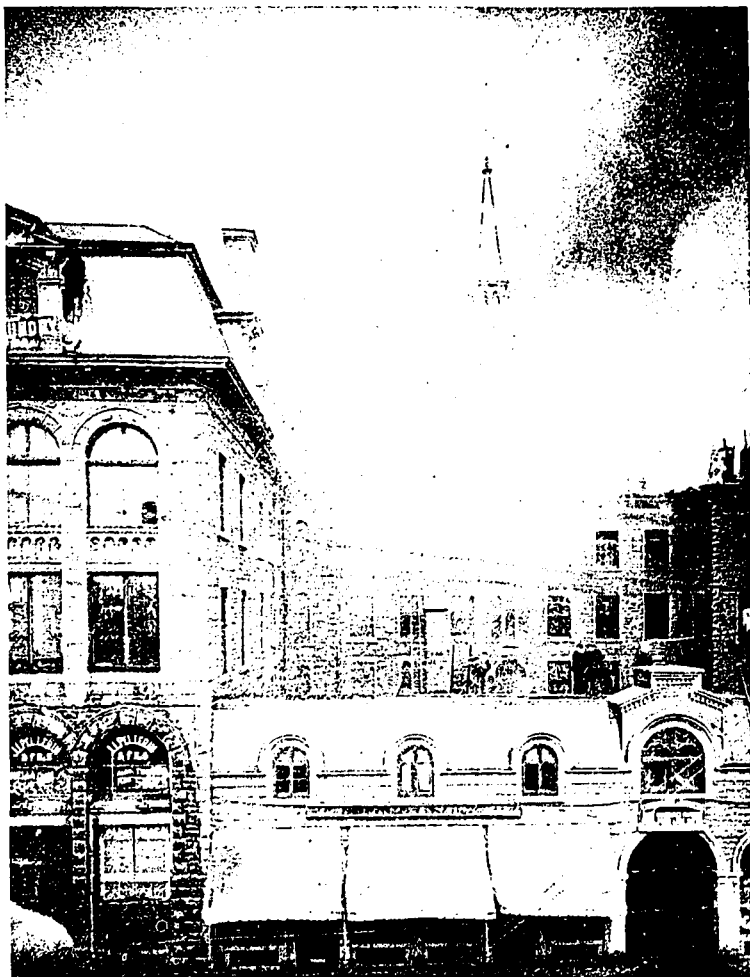
C'est même cette question de date et... d'authenticité qui a occasionné une discussion entre deux honorables membres de ce corps savant.

Un de ces récipients en terre cuite qualifiés de gourdes porte une double inscription latine qui prouve que nos pères étaient d'intrépides vide-amphores.

En effet, d'un côté, on peut lire : "Cabaretière, remplis ma gourde de cervoise", tandis que l'autre côté porte ces mots : "Cabaretier, tu as du vin, il faut remplir ma gourde."

L'INCENDIE DU BLOC BEAUDRY

30 AVRIL 1899



L'AILE GAUCHE DU BATIMENT, SUR LA RUE STE CATHERINE.

Photographie de Mr J. A. Dumas, 112 rue Vitruve, coin St-Laurent.

L'INCENDIE DU BLOC BEAUDRY

30 AVRIL 1899



L'AILE DROITE DU BATIMENT, SUR LA RUE STE CATHERINE.

Photographie de Mr J. A. Dumas, 112 rue Vitruve, coin St-Laurent.

Assurément ces deux inscriptions ne marquent pas une très haute élévation de pensée et, comme philosophie, on pourrait trouver mieux, fût-ce chez Epicure...

Mais, tout de même, il y a là un éclectisme qui m'a rendu rêveur.

Notre bon buveur d'ancêtre demande à la cabaretière de lui mettre de la bière dans sa gourde, tandis qu'il somme le cabaretier de la lui remplir de vin...

Quel drôle de mélange ça devait faire !...

JULIEN MAUVRAQ.

Amusements et Sports

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Cette semaine, "La Bonne Aventure". C'est la première fois que ce drame est joué à Montréal ; Mme De la Sablonnière, Mlles Béragère et de Noirville, MM. Labelle, Palméri et Delaunay ont les premiers rôles.

x

ELDORADO

Dans *Une élève qui va bien*, qui a tenu l'affiche la semaine dernière, la troupe de l'Eldorado nous a montré qu'elle excelle aussi bien dans la comédie que dans le genre bouffe. Cette jolie pièce, spirituelle satire dirigée contre les concours de dots, a été enlevée avec entrain par Mlles Angèle d'Arcy et Jeanne Blouck, MM. Delville, Harmant et Saint-Martin, tous parfaits de tonue, d'aisance et de naturel ; avec eux, pas de défaillance, pas de côté faible : tout marche à souhait.

Mais le succès considérable de cette pièce est dépassé de beaucoup par celui qu'obtient actuellement *Un tigre du Bengale*, l'un des petits chefs-d'œuvre du théâtre français. Il est impossible de donner une idée, même un simple aperçu de cette pièce supérieure aux meilleures comédies de Labiche ; il faut aller la voir, elle est incomparable. En même temps, on joue aussi un joli vaudeville abracadrant : "Souviens-toi de Clémentine", dans laquelle la gentille Marcelle Dugas, dans un rôle de soubrette, déploie sa grâce charmeresse.

On annonce pour lundi prochain, 15 courant, plusieurs intéressants débuts et des attractions variées ; les efforts de la Direction pour varier les représentations et nous présenter fréquemment de nouveaux artistes engagés à Paris, doivent lui attirer toutes les sympathies et tous les encouragements.

PALLADIO.

UN VRAI PARADIS

Le visiteur. — Est-ce que le climat est hygiénique ?

Le résident. — Hygiénique ? Jugez plutôt. Depuis que la ville est fondée il est mort une seule personne et c'était un médecin.

Le visiteur. — De quoi souffrait-il donc ?

Le résident. — Il est mort de faim.

MODES PARISIENNES



ROBE DE FILLETTE en foulard crème imprimé de dessins bleu très clair, bandes de guipure. La jupe cloche est rayée de bandes de guipure posée en long et en travers. Cette jupe est posée sur un fond de jupe en velours ou taffetas. Le corsage, de forme boléro, est rayé de guipure; il est ouvert de devant sur un petit gilet et froncé en surah bleu pâle; ceinture et col en surah, manches unies. Chapeau noir orné de taffetas et de plumes noires, bas et souliers noirs. Mat. : 10 verges de foulard, 1 verge $\frac{1}{2}$ de surah, 1 verge $\frac{1}{4}$ de guipure.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 421.—Ce corsage est fait en velours changeant pour le plastron, l'empiècement, épaulettes, col et ceinture; de la soie blanche, crème et lavande pour les manches et le corsage. Une chose remarquable est le mélange des étoffes corabines. En accord avec cette idée, le revers est doublé de satin et le col, montant, a un petit dépassant haut et bas de la même couleur; le corsage a une doublure ajustée; l'empiècement et plastron s'attachent invisibles sur l'épaule et dessous le bras gauche et le corsage est cousu d'un côté et agrafé sur le côté gauche. Les épaulettes sont prises dans la couture du tour de bras; les manches ont deux coutures. En supprimant l'empiècement et garnissant le haut avec un ruché en moussoline de soie, vous pouvez avoir un corsage de soirée très élégant.

Il faut 2 verges, en 41 pouces, pour faire ce corsage pour une dame de grandeur moyenne.

No 451 est coupé dans les grandeurs de 32 à 40 pouces, mesure de buste.



No 421.—Corsage Guimpe pour dame.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

LA FIN D'UN JOUEUR

C'est de Londres que nous arrive cette histoire comico-macabre. Un fils d'Albion était attablé en joyeuse compagnie dans le salon d'un restaurant *select* de la City. Après dîner, il était deux cents mille francs en or et en billets, et se mit à tailler une banque.

Il perdait avec une persistance remarquable.

—Aoh! dit-il soudain, je savais!... c'est mon porte cigares qui me donnait la déveine.

Et l'étui soupçonné passa par la fenêtre.

L'Anglais continua de jouer et de perdre.

—Aoh! je savais, c'était mon montre qui me donnait la guigae.

Et la montre prit le même chemin que le porte cigares.

La déveine persistait; et à chaque coup perdu l'impatient banquier jetait quelque chose par la fenêtre.

Les partenaires qui connaissaient son caractère excentrique, le laissaient faire.

Peu à peu, il ôta sa redingote, sa cravate, sa chemise; bientôt il se trouva nu comme un ver.

Il perdait toujours.

—Aoh! dit-il alors, je savais! C'était moi qui portait malheur à moi.

Et il se jeta par la fenêtre.

IDENTIFIÉ

Le touriste (entré au bureau de poste du village pour retirer une lettre chargée).—Mais pourquoi ne voulez-vous pas me donner ma lettre?

Le maître de poste.—Pouvez-vous prouver votre identité?

Le touriste.—Non.

Le maître de poste.—Ne connaissez-vous pas personne dans le village?

Le touriste.—Non.

Le maître de poste.—Avez-vous une de vos photographies, ou quelque chose enfin qui puisse vous faire reconnaître?

Le touriste (tirant une photographie de son portefeuille).—Tenez!

Le maître de poste (comparant la photographie avec l'original).—Certainement, monsieur, c'est bien vous. Je vais vous donner la lettre.

SYSTÈME BREVETÉ S.G.D.G.



DANGEREUX

La domestique.—Vous rentrez de bien bonne heure aujourd'hui, monsieur. Vais-je appeler Mme Taupin?

M. Taupin (qui aime à plaisanter).—Ne lui dites pas que je suis ici, avertissez-la seulement qu'un monsieur désire la voir au salon.

La domestique.—J'ai peur que vous ne vous en trouviez mal!

M. Taupin.—Mal!

La domestique.—Oui, monsieur; madame prendrait au moins deux heures à faire sa toilette si elle croyait que c'est un étranger qui l'attend.

Proposé par le rédacteur du SAMEDI, afin de rassurer un peu les infortunés piétons devant circuler au printemps dans nos rues Montréalaises.

PLUS ENCORE QUE LUI

Le juge (au prisonnier).—Votre déclaration ne s'accorde pas avec la déposition du dernier témoin.

Le prisonnier.—Je n'en suis pas étonné, il est encore plus menteur que je le suis moi-même.

UN VAGUE SOUVENIR

Elle (immédiatement après qu'on le lui eut présenté).—Il me semble que je vous ai déjà vu avant aujourd'hui.

Lui.—Probablement. De fait, je suis l'un des prétendants avec qui vous avez été fiancée l'été dernier.

IL A ÉTÉ FIXÉ

Le reporter.—Vous avez beaucoup, beaucoup vécu. Je désire vous demander quel a été le plus heureux moment de votre vie?

Le vieillard.—Il n'est pas encore venu, monsieur.

Le reporter.—Pas encore venu! Et quand viendra-t-il, suivant vous?

Le vieillard.—Quand les indiscrets cesseront de poser des questions absurdes.

PAS LA MÊME CHOSE

Le patron de l'hôtel (un jeune).—Ah! des Anglais! Tant mieux... On dit que quand ces gens-là s'installent quelque part, c'est pour longtemps.

Le garçon (qui a de l'expérience).—Pas quand ils paient!

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union
LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, P.Q.

Prochain Tirage : - MERCREDI, 31 MAI

TRIO DE PROVERBES

On p'aide le faux pour savoir le vrai.

x

A la Saint-Georges, sème ton orge.

x

Aux tardes venus les os.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

Pour nettoyer le métal anglais, qui est si couramment employé aujourd'hui, il suffit de se servir de la matière appelée rouge à polir, qu'on trouve chez tous les marchands de couleur, et qu'on délaye dans de l'huile. Après polissage, on lave à l'eau chaude, on sèche, et on frotte avec une peau de daim. Le métal reprend alors tout son brillant.

Bl. de S.

Nous sommes dans le cabinet du docteur Rastapoulos, sommité médicale étrangère, fort cotée à Paris, comme tout ce qui est étranger.

Un malade vient de le consulter, et s'arrêtant au moment de sortir :

—Mais, pardon, docteur, vous me donnez là une ordonnance qui est textuellement la même que celle d'il y a un mois...

Le docteur, un instant démonté, se remet aussitôt et, avec flegme :

—C'est pour cela, monsieur, que le prix de la consultation est également le même.

Madame E. JOLICŒUR

Guérie de l'Age Critique et de la Pauvreté du Sang par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Depuis Trois Ans, Elle Endurait des Souffrances Atroces

Le retour de l'âge fait de grands ravages parmi les femmes. Par une coupable négligence et le manque de soins, plusieurs restent infirmes ou invalides; et un plus grand nombre succombent des suites de cette période critique. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent promptement et sûrement cette redoutable maladie, elles guérissent les cas les plus graves. L'âge critique, quand on lui laisse suivre son cours, est une maladie mortelle; les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le seul remède qui puisse opérer une guérison d'une manière certaine. Lisez le témoignage d'une respectable dame de Montréal, voici ce qu'elle dit: "Je suis couturière, et je demeure à Montréal depuis 35 ans. Depuis trois ans, l'âge critique a été la cause de grandes souffrances. J'étais toujours étourdie et j'avais comme des bourdonnements dans les oreilles, tout le corps brisé, très énérvée et pas de courage pour travailler, j'étais si faible que souvent j'étais obligé de prendre le lit. Je n'avais pas d'appétit, et ma digestion était mauvaise. Je me trouvais bien malheureuse de mon triste état. Ayant vu sur les journaux des certificats de guérison obtenus par les Pilules Rouges du Dr Coderre, je commençai à en prendre. A la deuxième boîte, je me sentis bien mieux, et au bout de six semaines j'étais parfaitement bien. A présent je fais ma couture sans fatigue et je suis en parfaite santé." Mme Veuve E. Jolicœur, No 489 Amherst, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont pour les femmes seulement; elles sont la plus grande découverte pour les maladies des femmes. S'agit-il de vous tonifier, de vous stimuler, de vous rendre la force et la santé? Prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles agissent sur les organes affaiblis, elles donnent du ton, de la force et de la vigueur, elles font le sang fort, riche et pur, elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtés, le dos, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularité des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitations du cœur, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès



MME VEUVE E. JOLICŒUR.

de chaleur, sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, de mémoire. Elles guérissent toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostration nerveuse. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans danger, en tout temps, à tout âge et sous toute condition.

Rappelez-vous que nous avons à votre disposition des médecins spécialistes des plus éminents pour le traitement des maladies des femmes. Vous pouvez les consulter pour rien. Sans crainte, écrivez leur une description de votre maladie. Si vous le désirez, écrivez-nous pour un blanc de traitement, nous les envoyons à toutes les femmes qui nous font la demande. Toujours les médecins s'empresseront de vous répondre en vous disant tout ce que vous aurez à faire pour hâter et assurer votre guérison. Toutes lettres adressées au Département Médical, Boîte 2306, Montréal, sont tenues confidentielles par nos médecins.

Celles qui préfèrent consulter nos spécialistes personnellement, peuvent s'adresser à nos bureaux, No 274 rue St-Denis, Montréal, de 10 heures a. m. à 5 heures p. m., excepté le dimanche. Consultations gratuites. Pour l'avantage des femmes qui ne peuvent venir voir nos médecins dans la journée, nos bureaux seront ouverts tous les mardis et vendredis soirs jusqu'à 9 hrs.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25: la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 Pilules Rouges — Jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis, pas de demande à payer. Adressez: Compagnie Chimique Franco-Américaine, Montréal

Formule surprenante d'un reporter d'une de nos bonnes feuilles.

"La veuve Roussau, aubergiste, a été étranglée par son gendre. On suppose qu'ils ne vivaient pas en bonne intelligence."

**

Enfant fin de siècle :

Bob, qui a été désobéissant, vient de recevoir un coup de pied quelque part.

—Maman, fait le petit garçon avec un flème superbe, frappe, mais auparavant ôte tes souliers.

Lili accompagne maman chez le cor-donnier. Celui-ci, pour pousser à la vente, exhibe une paire de souliers dont, dit-il, la princesse X... vient de lui commander dix paires.

Lili, tirant maman par sa manche : —Maman... dis... combien de pieds elle a, la princesse ?

**

Guibollard neveu à sa fiancée :

—Moi, M-demoiselle, je suis un peu ours de nature, un peu sauvage... Ainsi, depuis que je me connais, je ne me suis jamais lié avec personne.

—Vraiment ?

—Parole ! Tous mes amis vous le diront !

**

Bob et son père :

—Papa, je voudrais bien voir une réunion contradictoire.

—Eh bien ! tu viendras tout à l'heure au salon, au moment où ta mère va me présenter ses notes de couture, et tu verras.

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Pouxmons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouva que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Possédé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité l'enverra gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et notre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 320 Powers' Block, Rochester, N. Y.

Boirau déjeuner avec un ami.

L'ami. — Garçon ! de l'eau !...
Boirau, effrayé. — Malheureux ! que vas-tu faire ? Quand tu es assis dans tes bottines, ça t'enrhume ; juro que ça doit causer dans l'estomac !...

**

Entre voisins de table d'hôte :

—On ne me fera jamais admettre un couteau et une fourchette en croix puissent porter malheur.

—En effet, c'est stupide.

—Ah ! une salière renversée, je ne dis pas...

SOYONS CONFIANTS

La consommation est combattue avec succès par l'emploi du Baume Rhumal. 59.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE
St-Louis de Gonzague, dit SAUVÉ.

Le Souper Indispensable

POUR PLUSIEURS EST

Et ces personnes se demandent : Que devons-nous manger, boire et éviter, le souper étant le dernier repas de la journée.

- Nous devrions éviter tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles suivantes de l'hygiène.
- Nous devrions manger tout ce qui s'assimile facilement et ne fatigue pas les pouvoirs digestifs durant la nuit.
- Nous ne devrions boire que ce qui procurera un sommeil paisible et réparateur sans causer une réaction douloureuse le matin.

BOVRIL

FEMMES SOUFFRANTES



Est-ce que vous souffrez de maladies particulières à votre sexe ?

Et-ce que les remèdes que vous employez maintenant vous font du bien ?

Pensez-vous pouvoir obtenir une guérison permanente par l'emploi de ces remèdes ?

Croyez-vous que votre médecin comprend assez votre maladie pour vous guérir ?

Si oui, continuez à prendre ces remèdes consciencieusement, car si vous constatez une amélioration dans votre condition, vous avez une chance de vous guérir.

MAIS si ces remèdes ne vous font aucun bien et si votre condition ne s'améliore pas par leur usage, CROYEZ-MOI, abandonnez-les immédiatement et commencez mon traitement de suite.

Une femme comprend mieux que toute autre personne les maladies de la femme et mon traitement a été éprouvé lorsque les autres MANQUENT.

... Livre Gratis ...

Une copie de mon livre, "La Santé de la Femme", sera envoyée franc de port et sous enveloppe cachetée aux femmes qui m'en feront la demande.

Mme JULIA C. RICHARD, Boite 996, Montréal

GRAPHOLOGIE

(Suite de la page 22)

Vire et me ama. — Froideur, présomption et égoïsme. Tenacité, audace, ambition et activité. Peu de dispositions à l'auteur. Constance en toute chose. Peu de sensibilité.

Batrac No 3. — Nature irrégulière, tendre et impulsive. Bonnes dispositions amoureuses. Caractère assez entreprenant mais peu persévérant.

Tina. — Nature apathique, froide et indécise. Caractère placide. Peu d'ambition et peu de volonté. Manque de prudence et de discernement.

Cœur aimé. — Manque d'ordre et d'initiative. Nature tout à fait impressionnable et tendre. Imagination ardente et enthousiaste.

Garde. — Esprit observateur et assez judicieux. Énergie, ambition et persévérance. Bonnes dispositions à l'amour et constance.

La lune. — Affection, sympathie et sensibilité. Imagination active, caractère un peu irrégulier. Bon talent pour la musique.

Walslow. — Bon talent pour la musique. Délicatesse et sévérité de goût. Volonté tout à fait énergique et bon pouvoir de persuasion.

Paul Adam. — Beaucoup d'imagination. Caractère ardent, passionné, susceptible d'aimer avec emportement et de haïr de même. Bonne sensibilité et exaltation.

Nature active et amie de Georges. — Vous manquez totalement d'empire sur vous-même. Votre nature trop ardente, s'abandonne à tous ses penchants. Je vous conseille de réfléchir beaucoup.

L'amitié. — Esprit juste, observateur et subtil. Caractère ferme, prudent et discret. Bonnes dispositions à l'amour et constance. Talent musical.

Cœur donné. — Nature calme et assez conciliante. Sensibilité peu apparente. Esprit d'ordre et d'initiative. Nature bienveillante, sympathique et généreuse.

Cœur percé. — Imagination romantique. Nature vive, ardente et impressionnable. Bonnes dispositions amoureuses.

Bris d'amour. — Intelligence mercantile. Sens pratique. Énergie, ambition et activité. Nature audacieuse et manquant de prudence.

Oiseau Mouche. — Sens littéraire. Imagination active, caractère entreprenant. Bonté, douceur, bienveillance et sensibilité.

No 3 Amoureuse d'un noir. — Caractère actif, entreprenant. Nature vive, primesautière et ambitieuse. Générosité, franchise et confiance.

Ti Pite. — Très impressionnable et tendre nature. Finesse d'intuition. Tempérament un peu hautain et très réservé.

Jacqueline. — Vous possédez un caractère vif, exalté, peu constant. Une nature assez sensible et sympathique du reste et une ferme volonté.

Un Mardi-gras de 1850. — Vous m'écrivez une charmante petite lettre. Merci. Votre nature est très sympathique, enthousiaste, ardente et un peu irrégulière. Sensibilité peu développée.

Petite Écossaise. — Sens musical. Délicatesse de goût et tendance à la mélancolie. Volonté presque nulle. Caractère calme et pacifique.

Qu'ils étaient beaux ces rêves d'autrefois. — Caractère un peu irrégulier, assez indépendant. Volonté énergique. Bon pouvoir de persuasion.

M. A. G. — Manque de persévérance. Imagination exaltée et romantique. Assez bonnes dispositions à l'amour mais peu de constance.

No 10 Colombine Menuet. — Tempérament calme et froid. Franchise, prudence et détermination. Quelques aptitudes pour la musique.

Résignation. — Votre nature est calme, forte et discrète. Quelque peu de timidité. Générosité, sensibilité et bienveillance. Tendance à la rêverie.

Minora. — Votre nature est ombrageuse et susceptible. Caractère un peu dissimulé. Esprit d'initiative et de progrès. Amour de l'ordre.

Ti poisson. — Tendances artistiques. Nature quelque peu portée à l'affection. Caractère peu communicatif. Volonté assez personnelle.

J'aime O. D. — Franchise et générosité. Nature ouverte, naïve et crédule. Bon talent pour la musique. Constance dans l'affection.

J'aime fidèlement. — Bonnes dispositions à l'amour. Esprit vif et primesautier. Audace, activité et goût pour les voyages.

To so !!! — Amour du travail et de l'ordre. Ambition et énergie. Caractère indépendant, audacieux, actif et peu impressionnable.

Traîne. — Droiture et élévation de sentiments. Tendances artistiques. Amour de la musique, des livres, des fleurs et du théâtre.

Bella M. F. S. — Inconstance de sentiments. Nature impressionnable, tendre, un peu timide et se laissant facilement dominer.

Cœur de Roche. — Vivacité d'humeur. Tendance à la colère. Spontanéité d'affection. Simplicité et constance. Imagination active.

Obtiendrai je ce que je désire. — Bonnes dispositions à l'amour. Caractère assez sérieux, peu déterminé et se défiant de sa propre nature.

Nichet Lapouffe. — Nature quelque peu superficielle et étourdie. Caractère actif, entreprenant, audacieux mais manquant totalement de prudence.

(A Suivre.)

UNE VISITE

Le Baume Rhinal seul guérira votre bronchite.

Petite Correspondance

Rose blanche. — Non, n'avons pas publié le patron que vous nous demandez et ne pouvons vous le procurer. Écrivez au journal ou vous l'avez découpé.

LA SOCIÉTÉ Co-Opérative des Frais Funéraires

EST DÉMÉNAGÉE

AU

No 1756 Rue Sainte-Catherine

Ancien Bureau de la Banque d'Hochelega, Succursale Centre.

N.B.—Ce Bureau est situé presque vis-à-vis l'ancien, entre les rues St-Denis et Sanguinet.

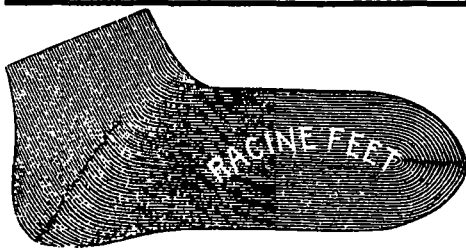
Un souvenir curieux du général comte Friant, le même que Napoléon avait mis à la tête des grenadiers de sa garde, troupe d'élite par excellence.

Pendant la campagne d'Allemagne, les boulets qui pleuvaient sur les rangs faisaient, à la fin baisser la tête à ces soldats, même aux plus aguerris.

— Qu'est ce que c'est ! s'écrie le général Friant. Pour six bougres de malheureux sous que vous touchez par jour, on dirait que vous avez peur de

mourir. Regardez-moi ! J'ai cent cinquante mille livres de rente, et je n'ai pas peur. Allons, relevez la tête ! Qu'on voie vos moustaches !

Bébé, après avoir fait sa prière, ajoute : Et maintenant ce qu'il faut mettre dans mes souliers, pour Noël. Ecoute moi bien : une arche de Noé, un polichinelle, une trompette et un gros bâton de sucre de pommes... As-tu compris ?



Plus de Bas Reprisés

Nous vous vendrons les pieds de bas noirs ou blancs pouvant se coudre à la jambe de vieux bas, les rendant aussi bons que s'ils étaient neufs. GRANDS: 5 A 10.

Coton: 10 Cts Merinos: 15 Cts
J. B. A. LANCTOT,
MANUFACTURIER DE GANTS
No 100 Rue Saint-Laurent
Spécialité des meilleures Marques de Corsets,
depuis 50 cents en montant.

J. A. DUMAS

Photographe

RUE VITRÉ 112

Coin Saint-Laurent.

CONCOURS DE BÉBÉS

DU "SAMEDI"

Durant 13 semaines à partir du 25 mars et tous les jours, de 10 h. à 2 h.,

Salon de Pose réservé aux Bébés

Accessoires modernes.
Poses artistiques. . . .

Prix unique, pour un portrait parfait,

25 cents.

Concours de Bébés du Samedi

COUPON DE VOTE

Je vote en faveur du bébé No

Tous les lecteurs sont invités à conserver ce Coupon afin de pouvoir voter en faveur du bébé de leur choix lorsque tous les portraits auront été publiés dans le journal. Le concours devant se terminer le 17 juin, le vote sera pris du 1er au 8 juillet, et les bulletins de vote devront nous parvenir sous enveloppe portant la suscription "Concours de Bébés", aux bureaux du journal le SAMEDI. Aucun vote ne sera accepté après le 8 juillet.

Le bébé qui réunira le plus de coupons de vote aura le 1er prix, \$50; le 2e, \$25; le 3e, \$15; le 4e, \$10.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 23.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 50

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Écrivez trois lignes et signez (le nom avec prafe) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain no, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

PLUS DE MAUX DE DENTS!
 PAR L'EMPLOI DES
DENTIFRICES
 Elixir, Poudre et Pâte

DES **BÉNÉDICTINS**
 del' **Abbaye de Soulaac**
 Dom **MAGUELONNE**, Prieur

Inventé en l'an **1873** par le Prieur P. BOURSAUD
 VENTE EN GROS :
SEGUIN, BORDEAUX
 MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES
 PHARMACIES et DROGUERIES.
 MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

EXIGER LA SIGNATURE
 du PRIEUR
Maguelonne

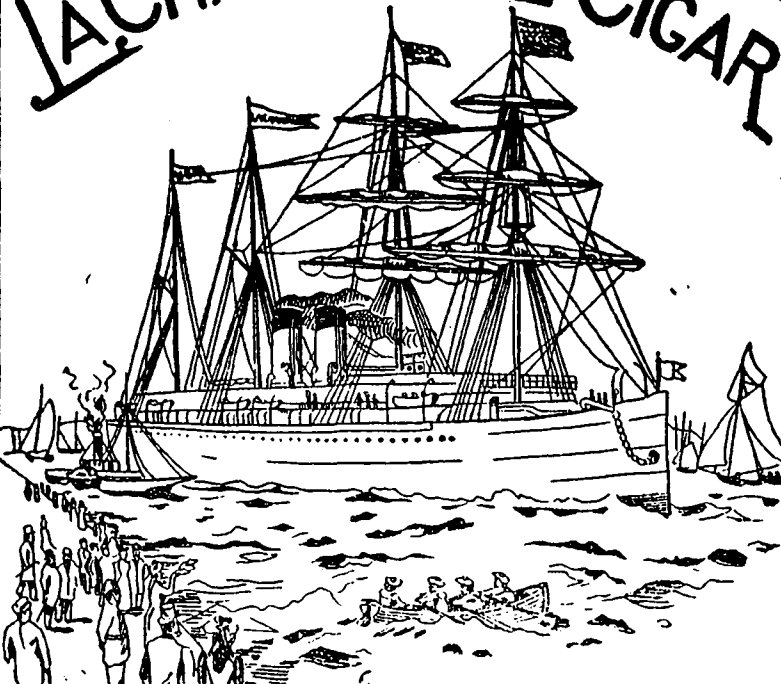


GRAND PRIX LYON 1894
 HORS CONCOURS BORDEAUX
 MEMBRE DU JURY 1895.

Prix du petit flacon, 50 cents

ROYER & ROUGIER FRERES, 1597 Rue Notre-Dame, Montreal, seuls agents pour le Canada.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

VIN
St. Leon

Naturel
 Tonique
 Stimulant



En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE
 Seuls Agents pour le Canada.

MALADIES DE LA PEAU

Riite, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc., guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Riite de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, PHARMACIEN, COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTREAL.

Les curiosités de la langue française:
 Pourquoi lorsqu'on dit d'un homme : *Il est rond*, est-ce comme si l'on disait du même homme : *Il est carré*?
 Pourquoi, dit-on d'un homme : *L'eu un tel*, alors qu'il s'est éteint?
 Pourquoi dit-on : *Qui voit ses veines*, voit ses peines, alors que c'est lorsqu'on n'a pas de veine qu'on a des peines?

Ventes extraordinaires
POURQUOI ?
 Parce que le public commence à reconnaître que le

Pin Rouge
 DU SUD
 du Dr HARVEY

est le meilleur remède contre la toux qui soit en vente soit aux États-Unis ou dans le Canada.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.
 En vente partout.

CIE DE MEDECINE HARVEY
 484 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

ELDORADO
 Café-Concert Français,
 GENRE PARISIEN
 Etablissement unique en son genre à Montréal
 Coin des Rues Cadieux et Ste-Catherine

SEMAINE DU 8 MAI
Souviens-toi de Clémentine
 Opérette en un acte

UN TIGRE DU BENGAL
 Comédie-bouffe en un acte

Pour le 15 mai : "La Perle d'Hochebug", oeuvre toute écrite pour l'Eldorado.
 Prochainement, débuts de nouveaux artistes.

CHAQUE JOUR { Matinée... à 2 1/2 heures
 Soirée... à 8 heures

Entrée : 10 cents
 Place aux Loges, 25c; Loge entière, \$1.00
 Retenez les loges par téléphone : Bell, Est 1621.
 Directeurs-Propriétaires : A. BOIRON, F. N. BLODEAU.
 Régisseur : S. DURANTELL.

On parlait, dans une brasserie de Montmartre, d'un malheureux rapin qui vient de partir pour le pays d'où l'on ne revient pas.
 —Mais de quoi est-il mort?
 —Parbleu, de n'avoir pas de quoi vivre.

Pour Fortifier Au Printemps

Rien n'égale le bain Turc moderne suivi de quelques minutes dans la chambre à vapeur, aux **BAINS LAURENTIENS** — il fait disparaître les impuretés du système et tonifie tout le système.

BAINS LAURENTIENS
 Angle des rues Craig et Beaudry
 JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.
 W. G. Townsend, Gérant.

Un mendiant. — Oh ! Madame, vous qui êtes si bonne, ne pourriez-vous pas me donner une vieille paire de souliers ?
La dame. — Mais les vôtres sont très bons, ils ont l'air d'être neufs.
Le mendiant. — Eh ! précisément, c'est ce qui me fait beaucoup de tort pour mendier.

Poirier, Bessette & Cie
 IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG
MONTREAL.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 180



AVIS. — Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes J Savarin, G Séguin, Mlle W Hart, MM W Laperle, O Warneault, Montréal; J Desnoyers, Waitsfield; J Dossat, J. Derbes, Nouvelle Orléans.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mme G Séguin, 630 Berri, Mlle W Hart, 275 St Urbain, W Laperle, 118 Dufferin, Montréal; J Desnoyers, Waitsfield, Yt; J Dossat, 518 Madison, Nouvelle Orléans, La.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 cents en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

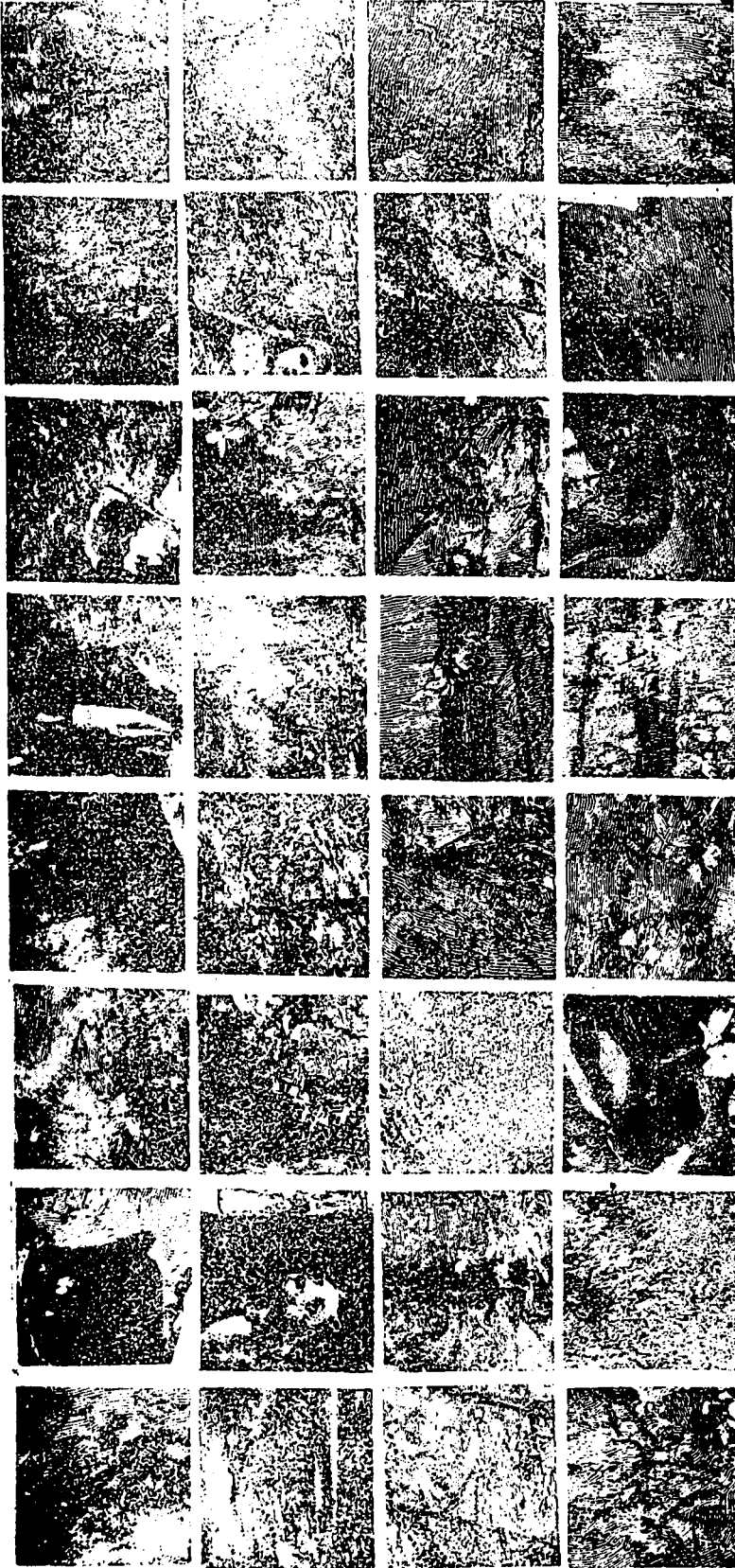
Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

Quand nous étudions de près le passé, le présent malgré ses tristesses, prend, par comparaison, des airs d'âge d'or.— G. M. VALTOUR.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 182



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : LA CHATELAINNE, SA FILLE ET LE FIDÈLE CARLO

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez nous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 17 mai, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.

Poêle à Gazoline "Insurance"

DE

DAYTON, OHIO

Perfectionné, et tout récemment breveté aux Etats-Unis

Pas de fixures pendieuses, pas de tuyaux mal propres. Muni d'une valve de sûreté à fermeture automatique et d'un Séparateur "White", il est

ABSOLUMENT SANS DANGER...

et brûle 30 à 40% moins de Gazoline que n'importe quel autre poêle.

La belle saison est proche, la chaleur nous arrivera bientôt et il vous faudra un poêle à Gazoline. N'en achetez pas avant d'avoir comparé notre poêle "Insurance" aux autres. Vous constaterez, à première vue, sa grande supériorité. Il est fort et très durable et, en même temps, léger et élégant.

Nous en avons pour tous les goûts, dans tous les styles, de \$5.50 à \$30 50.

BRANCHE CANADIENNE

HOGUE & AMESSE, Agents Généraux

No 1818 Rue Ste-Catherine

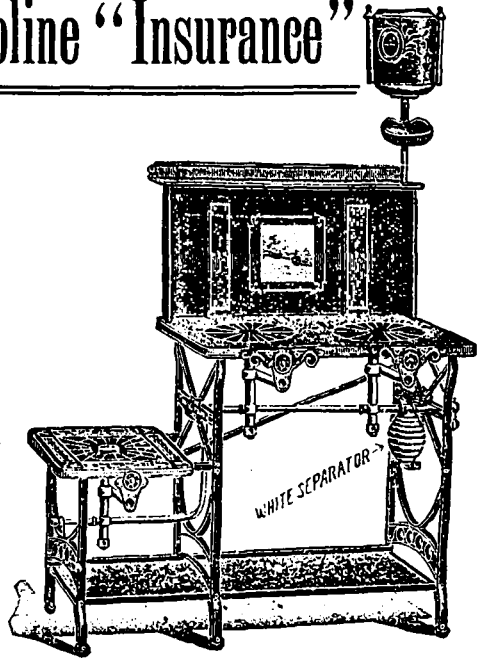
Tel. Bell, Est 1535

MONTREAL

N.B.—Nous vendons de la Gazoline de première qualité seulement.

Nous sommes prêts à faire des arrangements avec des personnes responsables pour nous représenter dans toutes les principales villes de la Province.

Demandez nos Catalogues Illustrés



HORACE PEPIN

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT

Montréal.

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^o CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Le **SEUL MAGASIN DE CE GENRE** A Montreal

Depuis que nous avons changé notre manière de vendre au comptant et à crédit dans le même magasin, les ventes ont plus que doublées.

Les acheteurs au comptant ou à crédit comprennent qu'ils peuvent acheter leurs meubles de nous de 10 à 25% à meilleur marché que dans aucun autre magasin de première classe.

D'ici à ce que notre nouveau magasin soit prêt, ceux qui ont besoin de crédit voudront bien s'adresser à M. Guibord, 1551 rue Ste Catherine, qui se fera un plaisir de recevoir les anciens et les nouveaux clients, lesquels seront servis très libéralement.

Magasin ouvert jusqu'à 10 hrs tous les soirs.

F. LAPOINTE
1551 Rue Ste-Catherine
(Magasin actuel)
1447-1449 Ste-Catherine
(Nouveau Magasin)